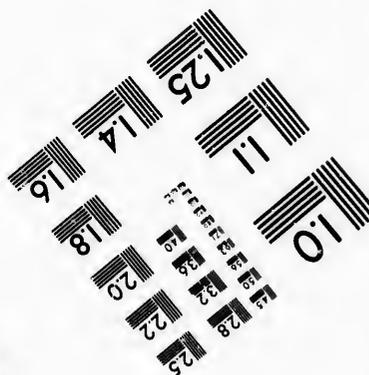
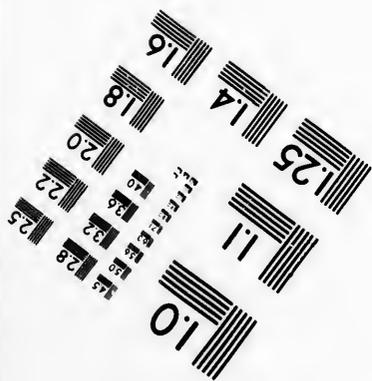
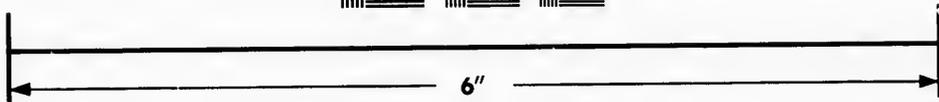
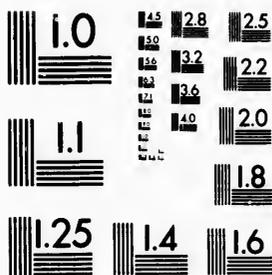


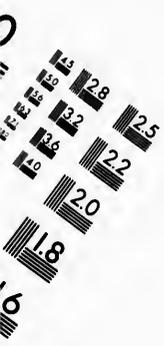
**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

Can



**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques



**© 1982**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The co  
to the

The im  
possibl  
of the  
filming

Original  
beginn  
the las  
sion, o  
other c  
first pa  
sion, a  
or illus

The las  
shall c  
TINUED  
whiche

Maps,  
differen  
entirely  
beginn  
right a  
require  
metho

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

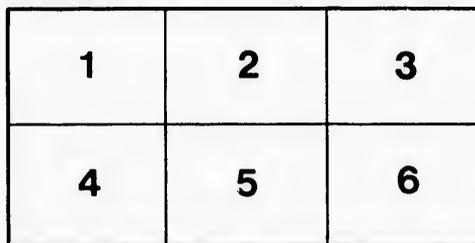
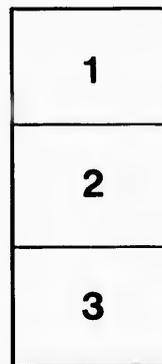
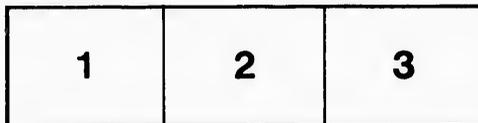
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

laire  
s détails  
ques du  
nt modifier  
iger une  
e filmage

/  
uées

ire

oy errata  
ed to

nt  
ne pelure,  
çon à



32X

Ac

Imp  
Pr  
&  
v,

Imp

# CANTIQUES

DE

# MARSEILLES

*Accommodés à des Airs vulgaires,*

PAR M. LAURENT DURANT,  
*Prêtre du Diocèse de Toulon.*

Implemini Spiritu Sancto, loquentes vobismetipsis in  
Psalmis & Hymnis & Canticis spiritualibus, cantantes,  
& psallentes in cordibus vestris Domino. *Ephes. ch. 5.*  
*v, 18 & 19.*



Q U E B E C,

Imprimé à la Nouvelle Imprimerie

1800.

D  
Su

F  
Co  
Un

---

CANTIQUES  
DE  
MARSEILLES

---

DES ATTRIBUTS DIVINS.

Sur l'Air: *Si vous voulez sçavoir le secret  
de mon ame, &c.*

DIEU EST.

**P**OUR concevoir d'un Dieu la Ma-  
jesté suprême,  
Conçois un pur Esprit, ou conçois l'a-  
mour même.  
Un Etre indépendant, qui fait tout ce  
qu'il yeut;

A 2

Ou plutôt sans sonder qu'elle est sa vraie  
essence ;  
Credis ce Dieu tel qu'il est, & fais ce qui  
se peut,  
Pour lui marquer en tout ton humble  
dépendance.

## SIMPLE.

Il est seul tout Elprit, sans Corps &  
sans parties.  
Dans ses perfections richement assorti,  
Très un sans accident, par la simplicité,  
Consacre-lui ton corps aussi-bien que  
ton ame,  
Donne-toi tout entier à sa simple  
Unité,  
Si tu veux tout brûler de sa divine flâme.

## BON.

Tout prêche hautement la bonté de  
son Etre,  
Il ne peut s'empêcher de le faire pa-  
roître,  
Il te fait mille biens & mille dons divers,  
Et toi pour ton retour tu lui fais mille  
outrages.

Tu méprises les dons, tu te rends plus  
 pervers,  
 Sans prévoir les malheurs dans lesquels  
 tu t'engages.

## MISERICORDIEUX.

En Dieu tout est égal, pécheur, je te  
 l'accorde; [ricorde,  
 Mais n'es-tu pas d'accord que la misère  
 Eclaire par dessus toute perfection?

Helas! où serois-tu, n'eût été la clémence?

Tu serois abimé dans la damnation,  
 C'est elle qui t'attend à faire pénitence.

## JUSTE.

Si tu crois la bonté, crois aussi la justice;  
 Qui fait punir tout mal d'un éternel sup-  
 plice

Et qui rend à tout bien un bonheur infini.

Sois juste envers ton Dieu, lui ren-  
 dant tout hommage,

Qu'au cœur de ton prochain, ton cœur  
 demeure uni,

Et qu'un humble mépris soit toujours  
 ton partage.

## TOUT-PUISSANT.

Fais ce que tu pourras, tu ne sçau-  
 rois connoître,  
 Le pouvoir souverain de cet absolu  
 Maître :  
 De rien il a tout fait au Ciel comm'ici bas,  
 Il n'est que toi, pécheur, qui bones  
 la Puissance,  
 Il commande louvent, & tu n'obéis pas :  
 Tu viole ses loix, sans craindre sa ven-  
 geance.

## IMMUABLE.

Tout passe, tout périt, rien ne demeure  
 stable,  
 Dieu seul en changeant tout, vit & regne  
 immuable,  
 Impassible, mortel, toujours semblable  
 à soi ;  
 Mais toi comme le vent, tu changes  
 à oute heure ;  
 Protestant aujourd'hui de mieux garder  
 la Loi,  
 Demain tous tes desseins ne sont plus  
 qu'en peinture,

## IMMENSE.

Bien que présent par tout, il l'est plus  
dans ton ame,  
Il la guide, il la meut, la conserve &  
l'enflame,  
Par son immensité qui surpasse les Cieux.  
C'est elle qui remplit, qui fonde les  
abimes,  
Crois-tu donc en péchant te cacher à ses  
yeux ?  
Détrompe-toi pécheur, ton Dieu voit  
tous tes crimes.

## SAINT.

Il est très-Saint, très-Pur, il a seul l'a-  
vantage.  
De contempler en foi des vertus l'assem-  
blage,  
Et d'ouïr qu'on le chante à jamais trois  
fois Saint :  
Tu le dois imiter, non pas en ses mi-  
racles,  
Mais en sa Sainteté que sa grace t'em-  
preint,  
Et que ton S. Esprit t'apprend par ses  
Oracles.

## PROVIDENT.

Puisqu'il sçait mieux que toi ce qui  
 t'est nécessaire,  
 Laisse le gouverner, laisse lui toujours  
 faire  
 Accepte de sa main et le bien & le mal :  
 Tiens ton cœur prêt à tout, avec in-  
 différence :  
 Ne murmure jamais, & d'un visage égal,  
 Dans le mal, dans le bien, bénis la Pro-  
 vidence,

## GRAND, SAGE, &amp;c.

Il n'est rien de si grand, il n'est rien de  
 si sage,  
 Les plus hauts Cherubins lui rendent  
 leur hommage :  
 Ils trouvent dans ton sein d'éternelles  
 splendeurs ;  
 Adore les trésors de sa haute Sagesse,  
 Abime ton esprit aux pieus de ses gran-  
 deurs,  
 Et pése devant lui, quelle est ta petitesse,

## INFINI, BEAU, &amp;c.

Tout en est infini, l'amour, l'indépen-  
 dance,  
 La beauté, le repos, la paix et la science,

Il est tout accompli dans tous les attributs :

Crois le donc plus parfait qu'on ne  
sçaurait le dire,

Rends lui ce que tu dois d'honneurs et  
de Tributs,

Et tiens ton cœur soumis aux loix de son  
Empire.

Tous ces noms merveilleux, tous ces  
noms ineffables,

Seront toujours célèbres, toujours im-  
pénétrables,

Gardons-nous de porter nos lumières trop  
haut,

Purgeons nos passions, déracinons nos  
vices,

Fuyons, pour plaire à Dieu, jusqu'au  
moindre défaut,

Pour le benir un jour au milieu des dé-  
lices.

De Mystère de la Tres-Sainte Trinité.

*Sur le même air.*

**Q**uel est cet Océan et sans fonds et  
sans rive,

Qu'on adore ici bas d'une foi simple &  
vive,

D'un esprit abimé. d'un cœur brûlant  
d'amour ?

Quel est ce beau Soleil que tout le Ciel  
revere

A quoi sans se lasser tous les Saints font  
la cour ?

Quel est ce grand objet source de tout  
Myllère ?

---

C'est un Etre infini, c'est la divine  
essence

Qui fait voir sa grandeur et sa magni-  
ficence

Sur un Trone éclatant fait dans l'Eter-  
nité.

C'est le Dieu trois fois Saint, le Mo-  
narque Suprême.

Dont on adore en trois l'Inéfabl  
Unité,

Qui ne vit que de Soi, qu'en Soi, que  
pour Soi-même.

---

C'est une Trinité qu'on ne sçauroit  
comprendre,

Qu'on doit croire & louer, mais qu'on  
ne fait entendre

Que par bégyement et par comparaison:  
C'est une Trinité dont les secrètes abîmes,  
Surpassent nos esprits & nos foibles rai-  
sons,

Et ne veulent de nous que des respects  
intimes.

---

O Mystère profond, l'objet qui te  
compose,

Encore qu'il soit tout n'est qu'une seule  
chose, [bien

Il est Trin, il est Un, il est seul tout son

Il est ce Souverain qui peut former le  
monde, [rien,

Ne dis qu'une parole et tout fut fait de  
Tant sa divine voix est puissante et fé-  
conde.

---

Adorable Unité, trois distinctes Per-  
sonnes, [nes

Je te puis sonder, car soudain tu m'éton-  
Par le nombre infini de tes perfections;

Quand je contemple en toi trois Per-  
sonnes Divines.

Et deux fécondités et deux Proceffions,  
Je fais tout ébloï si tu ne m'illumines.

---

Trois choses du Soleil qui ne font  
qu'une Essence,  
Peuvent nous faire entrer dans quelque  
connoissance  
De cette Trinité par un foible crayon,  
Son Corps tout lumineux peut expri-  
mer le Pere,  
On découvre le Fils par son brillant  
rayon,  
Et sa chaleur fait voir l'Esprit-Saint &  
sincère.

---

Le Pere n'est qu'amour, que Beauté,  
que Sageffe,  
Il n'est que Sainteté, que Grandeur,  
que Hauteffe,  
Le Fils et l'Esprit saint le font sembla-  
blement.  
Tous trois sont infinis, tous trois sont  
immuables,  
Non compris, créés, libres également,  
Heureux, Bons, Eternels, Puiffans &  
véritables.

Ch

Bien

En c

En te

La fa

Et la

Je le

Trois

Par c

Je

Elles

Leur

Pe

Votr

Vou

processions,  
illuminés.

Chacun est le vrai Dieu, très-simple  
& tout immense.

qui ne font

Bien que nous ne croyons qu'un seul  
Dieu par Essence.

quelque

En qui chaque attribut tout seul les  
comprend tous ;

e crayon,

En terme spécial la puissance est au Pere,  
La sagesse est au Fils qui s'est livré pour  
nous,

ut expri-

Et la bonté convient à l'Esprit salutaire.

n brillant

t-Saint &

Je le crois fermement avec tous les Fi-  
dèles [trielles

e Beauté,

Trois personnalités sont distinctes en-  
Par ordre d'origine et par relation ;

Grandeur,

Je le crois fermement avec toute l'E-  
glise [tion

sembla-

Elles n'ont qu'un vouloir sans contesta-  
 Leur même sentiment jamais ne se di-  
vise.

trois font

Pere, premier objet tout seul sans dé-  
pendance,

alement,

Votre intellection fait votre substance :

iffans &

Vous êtes produisant et toujours impro-  
duit :

Votre Paternité n'est point communi-  
cable.

En elle on trouve tout, par elle tout  
reluit.

Elle est de tous les biens la source iné-  
puisable.

---

Fils consubstantiel à votre aimable Pere ;  
Tout ce qu'on voit en vous, tout ce  
qu'on y révere,

Ne peut être exprime que fort grossière-  
ment, [te ;

Vous en êtes en tout l'image substan-  
Sa vive expression par son entendement,  
Son verbe, son miroir, sa splendeur écla-  
tante.

---

Je vous crois, Esprit-Saint, autant qu'il  
m'est possible

Et du Pere et du Fils le nœud indivisible,  
Le terme & leur repos de leur dilection:  
L'amour individu qui ne se peut dissou-  
dre,

Et le don personnel dont la procession,  
Est un point si profond qu'on ne peut  
le résoudre.

ommuni-

elle tout

urce iné-

ble Pere;

tout ce

grossière-

[te;

substanc-

ndement,

leur écla-

tant qu'il

divisible,

direction:

at dissou-

cession,

ne peut

Chrétien pense souvent que ce Pere ado-  
rable

Produit son Verbe en toi d'un regard  
inétable

Et que de leur amour procède l'Esprit  
Saint.

Contemple dans ton cœur cette Essence  
divine,

Et ne te rends plus sourd à la voix qui  
se plaint [ne.

De ce qu'en l'offensant tu cours à ta rui-

---

Si-tôt que tu commets quelque offense  
mortelle,

Et qu'à la Trinité ton cœur devient re-  
belle,

Tu fais mourir ton ame, elle est dans  
un Enfer.

Crains donc plus que la mort, de ce  
monstre l'attente,

Dompte tes passions, fais tête à Lucifer  
Si tu veux voir un jour cette Trinité

Sainte,

---

Du Myſtère inéſable de l'Incarnation.

*Sur le même air.*

**D**IEU voyant à regret la bleſſure pro-  
fonde  
Dont Adam par un fruit funeſte à tout  
le monde,  
S'étoit percé le cœur, veut enfin le gué-  
rir  
C'eſt donc le Verbe Dieu né dans le  
ſein du Père,  
Qui ſans quitter ce ſein voulant un jour  
mourir,  
Vint ſe couvrir d'un corps dans le ſein  
d'une mere.

---

A bas eſprit humain, à bas eſprit fu-  
perbe,  
Tu ne comprendras pas comme le divin  
Verbe,  
S'eſt uni dans le tems à notre humanité,  
Les ſçavans Cherubins, manquent de  
connoiſſance  
Ils ſont toujours nouveaux dans cette  
nouveauté,

Que de l'homme & d'un Dieu fait l'é-  
troite alliance.

---

Ce prodige d'amour, ce chef d'œuvre  
adorable,  
Est aux esprits créés toujours impéné-  
trable  
Il n'est qu'un Dieu tout seul qui les  
pénètre à fond :  
Empruntons humblement de la Foi la  
lumière,  
Et sans vouloir sonder ce Mystère pro-  
fond  
Consacrons lui nos cœurs en baissant la  
paupière.

---

Voici ce que Dieu fait par sa toute-puif-  
sance,  
Notre nature humaine est dans sa sub-  
sistance,  
Le Verbe par la sienne en est le vrai sup-  
port :  
Elle n'a point en soi de soutien d'Hy-  
postase :  
Qui pourroit contempler un Mystère si  
haut

Sans se pâmer d'amour, sans tomber dans  
l'extase.

---

Un Dieu s'anéantit, non quant à la  
nature ;  
Ce n'est point en ce sens qu'on entend  
l'Écriture ;  
Ceux qui l'ont osé dire ont erré follement :  
Et quand le divin Paul tout abîmé s'é-  
tonne  
C'est de voir que le Verbe en cet abais-  
sement,  
Daigne faire avec l'homme une même  
Personne.

---

Cette étroite union qu'on nomme Hy-  
postatique,  
L'emporte infiniment sur la Béatifique  
Et sur celle qui joint le corps avec l'es-  
prit :  
La nature divine et la nature humaine  
Entières toutes deux ne sont qu'un J. C.  
Qui tient tout l'Univers soumis à son  
Domaine.

---

Ne blâmons pas Adam, n'abhorrons  
plus la pomme,

Ce qui se dit de Dieu, se dit aussi de  
 l'homme, [tout,  
 Le tout devient néant, le néant devient  
 On ne voit point briller celui qui par  
 tout brille, [bout,  
 L'infini qui comprend de l'un à l'autre  
 Est compris dans le sein d'une petite  
 Fille.

—  
 Pour affranchir notre ame à Satan  
 asservie

L'éternel dans le tems reçoit et perd la  
 vie,

Sous notre petitesse il cache sa grandeur,  
 Et ce verbe Eternel égal à Dieu son Pere  
 Pour ne pas éblouir nos yeux de sa splen-  
 deur [serc.

Prend pour se revêtir notre propre mi-

—  
 Tout en est surprenant, tout en est ado-  
 rable ; ble :

Le plus riche de tous est le plus miséra-  
 L'Immense est racourci, l'immortel est  
 mortel ;

On voit foible le fort, la sagesse en  
 l'enfance,

L'impassible souffrant, dans le tems l'E-  
ternel,  
Le Monarque aux liens, la parole en  
silence.

Le Fils du Tout-Puissant pour l'homme  
daigne naître,  
Tout ce qui n'étoit point, veut commen-  
cer à l'être.

Sans cesser toutefois d'être ce qu'il étoit,  
Il est et serviteur et monarque suprême:  
Queique foible il détruit ce qui nous sur-  
montoit ; même.  
Et tout mortel qu'il est, il tue la mort

En ce traité de paix du Ciel avec la Terre,  
Chrétien pour ton amour, Dieu déclare  
la guerre,

Au Tyran furieux qui te tenoit aux fers :  
Combats de ton côté tout ce qui perd  
ton ame,

Et pour ne point bruler aux flâmes des  
enfes,

Brule ici jour et nuit d'une céleste flâme.

Grave en ton souvenir que ton Dieu  
s'humanise.

Afin que par sa chair l'homme se divini-  
 se; [nel,  
 Et que tu cesses d'être impur, fâle et char-  
 Pour l'homme le Sauveur se cache &  
 s'humilie  
 Sois humble et bien petit, si tu veux  
 voir au Ciel, [lie.  
 Ce Dieu qui par amour avec l'homme se

---

LA NAISSANCE DE NOTRE  
 Seigneur Jésus-Christ.

Sur l'Air: *De la Chananée.*

**V**Oici cette heureuse journée,  
 Qui met fin à tous nos soupirs :  
 Voici la sagesse incarnée,  
 Qui vient remplir tous nos desirs,  
 Joignons nos cœurs aux cœurs des  
 Anges.  
 Chantons en ce jour plein d'éclat,  
 Du Verbe incarné les louanges,  
 D'un accent doux & délicat.

O divine métamorphose,  
 Le plus grand est le plus petit,  
 Un enfant devient toute chose,  
 L'Être premier s'anéantit.

Le Créateur est Créature,  
 Le Tout-Puissant cherche un soutien,  
 Ce Monarque impassible endure,  
 Et le Maître de tout n'a rien.

Nos yeux découvrent l'invincible,  
 L'immense est dans un petit coin,  
 On comprend l'incompréhensible  
 Le Dieu de gloire est sur du foin.

On voit la Sagesse en l'Enfance.  
 L'Eternel est sujet au tems.  
 La parole est dans le silence,  
 Et la joye au gémissement.

Une fille produit son Pere,  
 La source naît de son ruisseau,  
 Marie est une Vierge Mere,  
 Par un prodige tout nouveau,

Mais cette Mere sans seconde,  
 Augmente sa Virginité,  
 En enfantant l'Auteur du monde,  
 Sans blesser son intégrité.

Sitôt que cette belle Aurore,  
 Son Dieu, son Fils, son Soleil,  
 Et ses pieds elle l'adore,  
 D'un respect sans pareil ;

Comme son Fils elle l'embrasse,  
 Baile sa bouche & s'y repait,  
 Et tenant ses yeux sur sa face,  
 Elle le nourrit de son lait.

---

Les Cieux descendent sur la terre :  
 La terre monte jusqu'aux Cieux,  
 Et le sein d'une fille enferme,  
 Celui qui remplit tous les lieux ;  
 Une Etable est un sacré Temple,  
 Une Crèche un divin Autel,  
 Un chacun adore & contemple,  
 L'Immortel devenu mortel.

---

Pécheur ton Dieu n'est misérable,  
 Que pour te rendre bienheureux,  
 Il est couché dans une Etable,  
 Pour t'empêcher d'être orgueilleux ;  
 C'est pour te donner ses richesses,  
 Qu'il épouse ta pauvreté,  
 Et c'est pour guérir tes foiblesses,  
 Qu'il a pris ton infirmité.

---

Quoiqu'il soit la Sainteté même,  
 Il prend la forme du pécheur,  
 Et s'aimant d'un amour extrême,

Il ne demande que ton cœur :  
 L'excès de son amour te somme,  
 D'être à lui sans temporiser,  
 Pui'qu'il n'a voulu se faire homme,  
 Qu'afin de te diviniser.

---

Ce Samaritain charitable,  
 Touché des maux du genre humain,  
 Guérit tes playes dans l'étable,  
 Ses pleurs servant d'huile et de vin :  
 Ce vrai Noé, vrai Patriarche,  
 Qui cache sa Divinité,  
 Nous sauve tous entrant dans l'arche  
 De notre foible humanité.

---

Quel bien pour la nature humaine  
 D'être unie au Verbe Divin,  
 Et de ne craindre plus la gêne,  
 Qui devoit l'accabler sans fin :  
 Quel honneur pour notre nature,  
 D'être au-dessus des purs Esprits,  
 Chrétien exalte sans mesure,  
 Ce bonheur sans fin et sans prix.

---

Le Roi des hommes et des Anges,  
 Le Souverain de l'Univers,

Qu'on voit envelopé de langes,  
Nous lie à Dieu brisant nos fers :  
Ce vrai Samson seul invincible,  
Lié des chaînes de l'amour,  
N'est plus à l'homme inaccessible ;  
Grands et petits lui font la cour.

---

Approchons de ce Fils unique,  
De l'Image du Tout-puissant,  
Et tâchons de mettre en pratique,  
Ce qu'il nous enseigne en naissant.  
Un peu de foin lui sert de Chaire,  
Pour nous prêcher l'humilité,  
La charité, la vie austère,  
Et l'amour de la pauvreté.

---

Que chacun tâche de renaitre ;  
Que le superbe soit petit,  
Que l'avare cesse de l'être,  
Que l'impur dompte l'appétit,  
Que tout pécheur se convertisse,  
Que tout parfait soit plus parfait,  
Que chacun combatte le vice,  
Et du Sauveur sente l'effet.

La Circoncision de Notre Seigneur  
Jésus-Christ.

Sur l'air: *Vous êtes charmante & blonde, &c.*

**C**E fut en cette journée,  
Qu'on circoncit le Sauveur  
Prenant part à sa douleur,  
Retranchons en cette année,  
Ce qui fouille notre cœur,  
Et tient notre ame enchainée.

L'an nouveau, pécheur, peut-être,  
Sera la fin de tes ans,  
Immole à Dieu tous tes sens,  
Sois la victime et le Prêtre,  
Et n'abuse plus du tems,  
Qui doit bientôt cesser d'être.

Le Sauveur paroît coupable,  
Quoiqu'il soit le Saint des Saints  
Quand par d'orgueilleux desseins,  
Tu veux paroître impécable,  
Mais tous tes efforts sont vains,  
Et te rendent plus damnable.

Nonobstant son innocence,  
Il se soumet à la Loi,

Ren  
Pefe  
Et  
Qua

J  
Son  
C'es  
Qui  
Jfo  
En f

Il  
Un  
Mai  
Pré  
Au  
Pou

L  
Le t  
Ne  
Qua  
Ce n  
Qu'i

A

Rentre Pécheur, rentre en toi,  
 Pese bien ta noire offense,  
 Et rougis devant ton Roi,  
 Quand tu veux qu'on te dispense.

Jésus donne pour étrenne,  
 Son Sang pur en ce beau jour,  
 C'est l'excès de son amour,  
 Qui les tire de ses veines,  
 Usons de quelques retours,  
 En souffrant pour lui nos peines.

Il verse sans plus attendre,  
 Un peu de sang et des pleurs,  
 Mais cet enfant de douleurs,  
 Prétend de le tout répandre,  
 Au milieu de deux voleurs,  
 Pour l'homme qui n'est que cendre.

Le Pere Eternel lui donne  
 Le très Saint Nom de JESUS,  
 Ne nous épouvantons plus,  
 Quand le Démon nous talonne,  
 Ce nom le rend si perclus,  
 Qu'il ne peut nuire à personne,

A ce nom Saint et terrible ;

Tout genou tremble et fléchit,  
 Ce seul Nom nous affranchit  
 De la mort la plus horrible,  
 Ce seul Nom nous enrichit  
 D'un bien incompréhensible.

Beau nom que tout mon cœur aime,  
 Tu fais mes plus doux appas,  
 Quand on ne te maudit pas  
 Je sens une joye extrême,  
 Mais ma vie est au trépas  
 Quand j'entends qu'on te blasphême.

O doux Nom source de vie,  
 Ma défense & mon secours,  
 Je veux t'invoquer toujours,  
 Mais sur tout à l'agonie :  
 Pour aller par ton secours,  
 De l'exil à la Patrie.

L'adoration des Trois Rois : Sur l'air,

*Ab ne me flatez plus! vous voyez que j'expire.*

**R**ejouis-toi, Chrétien, voici ta grande  
 Fête ;

Enfin voici le jour qui t'apporte la Foi.

Cet

Qui

Q

Beau

On

L'Et

Vien

Jé

Trois

Suiva

Pour

S'éloi

La

Nul

Ce qu

Cet Astre que tu vois est du Ciel l'inter-  
prête

Qui te vient annoncer que Jésus est ton  
Roi.

Que Jésus, que Jésus est ton Roi.

---

Beau jour plein de bonheur, beau jour  
plein de merveille,

On n'a point encore vu jusqu'ici ton  
pareil,

L'Etoile qui paroît en clarté sans pareille,  
Vient montrer aux Gentils Jésus-Christ  
leur Soleil,

Jésus-Christ, Jésus-Christ leur Soleil.

---

Trois Mages appelés du climat de l'au-  
rore,

Suivant d'un plein vouloir l'Etoile qui  
leur luit,

Pour trouver la clarté que tout le Ciel  
adore, [duit,

S'éloignant de l'erreur la clarté les con-  
La clarté, la clarté les conduit,

---

Nul embarras humain ne détient ces  
grands Princes,

Ce qui nous feroit peur sert à les exciter;

Ils quittent leurs parens, leurs Palais,  
leurs Provinces,

Et nous pour trouver Dieu ne voulons  
rien quitter.

Ne voulons, ne voulons rien quitter.

Dès qu'ils sont arrivés près de la Cité  
sainte [yeux,

L'Astre qui les conduit se dérobe à leurs

Ils en sont affligés, ils sont saisis de  
crainte,

Et n'attendent tous trois du secours que  
des Cieux,

Du secours, du secours que des Cieux.

Herode est tout chagrin, il se trouble,  
il s'étonne,

Trois grands Rois s'informant d'un Roi  
né de nouveau.

Et pour ne perdre pas sa mortelle cou-  
ronne, [ceau.

Ce barbare prétend l'étouffer au ber-

L'étouffer, l'étouffer au berceau.

Allez, cherchez le bien, dit-il à chaque  
Mage, [sçavoir,

Quand vous l'aurez trouvé faites le me

rs Palais, J'ai deffein à mon tour d'aller lui ren-  
 dre hommage,  
 ne voulons Allez donc fans délai, j'ai défir de le voir,  
 J'ai défir, j'ai défir de le voir.

en quitter.  
 de la Cité  
 [yeux, D'un innocent troupeau fera voir ton  
 obe à leur deffein  
 t fais de Tu ne feins de chercher mon Sauveur  
 adorable,  
 cours que Que pour faire mourir cet Agneau de  
 ta main,  
 des Cieux. Cet Agneau, cet Agneau de ta main.

le trouble, Mais malgré tes efforts et malgré ta finesse  
 Joseph prendra de nuit et la Mere et  
 l'Enfant  
 Les Rois s'écarteront, Dieu leur don-  
 nant l'adresse,  
 [ceau. Et Jésus Roi des Rois restera triomphant,  
 er au ber- Resterà, resterà triomphant.  
 berceau.

à chaque Les Rois ayant quitté ce Tyran détesta-  
 ble [yeux  
 [çavoir, L'Etoile leur paroît, ils en font tous jo-

Dès qu'ils sont parvenus à l'endroit de  
 L'Etable. [yeux,  
 Ce bel Astre aussi tôt dispa-  
 roit, dispa- roit à leurs yeux.

Ces Princes pleins de foi sont ravis dès  
 qu'ils entrent.

Voyant sous un maillot la divine splen-  
 deur,

L'Or, la Mirrhe et l'Encens tous trois  
 ils lui présentent,

Se jettant à ses pieds pour marquer sa  
 Grandeur,

Pour marquer, pour marquer sa  
 Grandeur.

Chacun avec respect lui fait la révérence,  
 Lui consacrant son cœur, son esprit &  
 son corps,

Et pour marque d'amour et de reconnoi-  
 sance,

L'adorant à genoux lui remet ses trésors,  
 Lui remet, lui remet les trésors.

L'Or montre que des Rois il est l'au-  
 guste Maître,

L'Encens qu'il est le vrai Dieu, digne de  
 nos Autels, [naître  
 Et la mirrhe fait voir qu'il a bien voulu  
 Pour mourir, et mourant racheter les  
 mortels,  
 Racheter, racheter les mortels.

---

Les grandeurs de Jésus, les vertus de  
 Marie  
 Et celles de Joseph captivent leur amour,  
 Mais le désir qu'ils ont d'éclairer leur  
 patrie, [Cour,  
 Les oblige à regret à partir pour leur  
 A partir, à partir pour leur Cour.

---

S'étant recommandés à cet Enfant Cé-  
 leste, [sacré,  
 Ils changent de chemin, quittant ce lieu  
 Tous trois prêchant par tout que Dieu  
 se manifeste,  
 Qu'ils l'ont vû sur le foin, et qu'ils l'ont  
 adoré,  
 Et qu'ils l'ont, et qu'ils l'ont adoré.

---

## REFLEXIONS,

Pécheur apprens ici quand la grace t'ap-  
 pelle, C

A suivre sur le champ les lumineux at-  
traits,  
Adhere à l'esprit saint, ne lui sois plus  
rebeile  
Cesse de te noircir, chasse loin tes forfaits,  
Chasse loin, chasse loin tes forfaits.

---

Hélas, combien de fois as-tu vû son E-  
toile ! [cher ?  
Combien de fois Jésus t'est-il venu cher-  
Il se presente à toi, mais tes yeux ont un  
voile  
Et ne sont clair-voyans qu'à t'aider à pé-  
cher,  
Qu'à t'aider, qu'à t'aider à pécher.

---

Si le monde et l'Enfer cherchent à l'in-  
terrompre,  
Imite les trois Rois, & poursuis ton che-  
min  
Si tes sens débauchés cherchent à te cor-  
rompre,  
Souviens toi des tourmens qui n'auront  
point de fin,  
Qui n'auront, qui n'auront point de fin.

Offre l'Or de l'amour, l'encens de la  
prière ;

Offre la myrrhe enfin de la mort de tes  
sens :

Ne cherche pas ailleurs de tes dons la  
matiere,

Le Sauveur nouveau ne veut de toi ces  
présens,

Veut de toi, veut de toi ces présens.

---

Si Dieu par sa bonté t'a fait changer de  
vie

Ne retourne jamais à ton sale borbier,  
Les Rois sont revenus à leur chere patrie,  
Par un autre chemin en quittant le pre-  
mier,

En quittant, en quittant le premier.

---

Ton cœur s'est éloigné du très haut par  
les vices, [tu,

Il faut pour l'aprocher pratiquer la ver-  
Jésus ne donnera les célestes délices,

Qu'à ceux qui sous les Loix auront bien  
combattu ;

Auront bien, auront bien combattu.

Souverain Roi des Cieux, de la Terre &  
 de l'Onde,  
 Ne permettez jamais que le mal regne  
 en nous,  
 Attirez tous nos cœurs, ô beauté sans  
 seconde ;  
 Et faites nous regner à jamais avec vous,  
 A jamais, à jamais avec vous.

---

A l'honneur de la très-digne Mère de  
 Dieu.

Sur l'air, *En vain je veux celer, &c.*

**P**Ublions la grandeur  
 De celle dont le cœur  
 En s'abaissant,  
 Ravit le Tout-Puissant :  
 C'est vous Marie,  
 Temple sacré,  
 Palme fleurie,  
 De Dieu chérie  
 Au plus haut degré,

---

De toute éternité  
 L'auguste Trinité,  
 A fait dessein  
 De bénir votre sein;

O favorite,  
 Du Roi des Cieux,  
 Mère bénite,  
 Votre mérite  
 Eclate en tous lieux.

---

Il n'est rien d'excellent,  
 De divin, de brillant,  
 D'humble & de doux,  
 Qui ne se trouve en vous :

Vierge féconde,  
 Miroir des Saints,  
 Douceur du monde,  
 La terre et l'onde  
 Sont entre vos mains.

---

On n'a point entendu  
 Qu'aucun se soit perdu,  
 Votre pouvoir,  
 Ayant fait son espoir :  
 Ma bonne Mère  
 Vous le sçavez,  
 Par vous j'espère  
 L'heureux salaire  
 Qu'on donne aux sauvés.

Ceux qui vous serviront  
Un jour contempleront  
Votre beauté  
Dans la sainte Cité :  
Médiatrice  
De mon salut,  
Soyez propice  
A mon service  
Qui vous a pour but.

---

Que votre humilité  
Chasse ma vanité,  
Et mon orgueil,  
Ce dangereux écueil :  
Mère très-pure,  
Purgez mon cœur  
De toute ordure,  
Et qu'à toute heure  
J'aime la pudeur.

---

Puisque Dieu vous élut  
Pour Mere du salut,  
Lorsque par vous  
Il descendit à nous :  
Vierge fidèle,  
Celeste appui,  
Soyez mon aîle

Et mon échelle  
Pour monter vers lui.

---

Dans mes afflictions,  
Et mes tentations,  
Soyez d'abord  
Mon aide & mon confort :  
Que la mémoire  
De votre nom  
Pour votre gloire,  
Ait la victoire,  
Malgré le démon.

---

Le monde & tout l'enfer,  
Aussi bien que la chair  
Font leur effort  
Pour me causer la mort :  
Restauration  
Du genre humain :  
Par votre office  
De Protectrice,  
Tendez-moi la main.

---

Les biens que nous avons,  
Nous ne les recevons

De mon Sauveur  
 Que par votre faveur ;  
 Source de Grace,  
 Divin canal,  
 Par où tout passe,  
 Fondez ma glace,  
 Soyez mon fanal.

On n'appréhende rien  
 Dès qu'on vous aime bien,  
 Vos bien-aimés  
 Ne périront jamais :  
 Que je vous aime,  
 Mère d'amour,  
 Jusqu'à l'Extrême,  
 Plus que moi-même,  
 De nuit & de jour.

Je vous aime trop peu,  
 Faites que votre feu,  
 Me forme enfin  
 Un cœur de Seraphin ;  
 Que si mon âme,  
 Ne brûle pas  
 De votre flâme  
 O sainte Dame,  
 Je veux le trépas.

Su  
 Sur

A

Port  
 Mèr

P

En r  
 Reg  
 Le n

A

Ouv

Chaf

Dura

N

Ah!

Sur l'Hymne, AVE MARIS STELLA:  
 Sur l'air, *Où êtes vous Birenne mon amour,*  
*Ave Maris Stella, &c.*

**A** Stre Divin, de grace éclairez-nous,  
 Parmi les Flots de la mer de ce  
 monde :

Porte du Ciel, nous vous saluons tous,  
 Mère d'un Dieu, toujours vierge féconde,  
*Sumens illud ave, &c.*

Prenez nos cœurs & donnez-nous la  
 paix

En recevant le doux salut de l'Ange :  
 Regnez sur nous, & que d'Eve à jamais  
 Le nom fatal en votre nom se change.

*Solve vincla reis, &c.*

Affranchissez ceux qui sont aux liens,  
 Ouvrez les yeux à ceux qui n'y voient  
 goutte

Chassez nos maux, obtenez-nous tout  
 bien

Durant le cours de notre triste route.

*Monstra te esse Matrem, &c.*

Nous vous prions, prosternés devant  
 vous,

Ah! daignez donc vous montrer notre  
 mere

Offrez nos cœurs au Redempteur de tous  
Qui voulut bien naître de vous sans Pere.

*Virgo singularis, &c.*

Rendez nous doux par vos suavités,  
Rendez nous purs, ô Vierge incomparable,

Délivrez nous de nos iniquités  
Par votre main puissante & secourable.

*Vitam præsta puram. &c.*

Faites enfin que vivant chaste  
Nous finissions la course en assurance,  
Pour aller voir Jésus au Finement,  
Et le bénir avec réjouissance.

*Sit laus Deo Patri, &c.*

Gloire au très-Haut dans ton brillant  
séjour, l'Ange,  
Gloire à ton Fils chef de l'homme & de  
Gloire à l'Esprit terme de leurs amours,  
Et qu'à tous trois ne soit qu'une louange:

Complainte à la très-Sainte VIERGE au  
ped de la Croix.

*Sur le même air.*

*Stabat Mater dolorosa, &c.*

**L**orsque Jesus attaché sur la Croix,  
Mit l'Univers par la mort aux al-  
larmes,

Sa Mère étoit au pied de ce saint Bois,  
Triste debout dans un torrent de larmes.

*Cuius animam gementem &c.*

Ce fut alors qu'un glaive de douleur  
Fut enfoncé dans cette ame innocente,  
Qui gémissoit au plus profond du cœur,  
Sous le pressoir d'une peine assommante.

*O quam tristis et afflicta, &c.*

O quels ennuis ! ô quelle affliction !  
Devoit sentir cette Mère bénite,  
Voyant son Fils durant sa Passion,  
Entre les mains d'une troupe maudite !

*Quæ mærebat et dolebat, &c.*

Les maux affreux, l'indicible tourment

Que ce doux Fils souffroit en sa présence  
Ne produisoient qu'angoisse & tremble-  
ment,

Dans son esprit accablé de souffrance.

*Quis est homo qui non flere, &c.*

Qui d'entre nous ne fondroit point en  
pleurs,

En contemplant cette Mère qui pleure,  
Et qui pourroit, en voyant les douleurs,  
Ne point souffrir pour les maux qu'elle  
endure.

*Qui posset non contristari, &c.*

Quelle cœur d'acier ne s'affligeroit pas,  
Au triste aspect de cette Mère auguste,  
Qui voit mourir son Fils pour des in-  
grats,

Par un Arrêt aussi cruel qu'injuste !

*Pro peccatis suæ gentis, &c.*

Ses yeux ont vû Jesus aux fouets sou-  
mis,

Pour les péchés d'un Peuple si barbare.  
Ses yeux l'ont vu parmi ses ennemis,  
Bien plus navré que Job ni que Lazare.

*Vidit suum dulcem natum, &c.*

Elle le vit pendu sur une Croix,  
Abandonné des Anges & des Hommes,  
Elle le vit lorsqu'il fut aux abois,  
Pour le salut de tous tant que nous som-  
mes.

*Eia Mater fons amoris, &c.*

Mère d'amour, par vos vives douleurs,  
Attirez-moi sur le Mont du Calvaire,  
Pour y mêler mes larmes à vos pleurs,  
Et ressentir votre douleur amère.

*Fac ut ardeat cor meum, &c.*

Touchez mon cœur, afin de l'enflam-  
mer,

Pour

C'est

C'est

Re

Miro

Daig

De v

Fa

Faite

Qu'i

Son

Q

Dur

Et q

Je p

Tou

Pour l'homme Dieu cher objet de ma  
flâme :

C'est lui tout seul que je désire aimer ;  
C'est à lui seul que veut plaire mon ame.

*Sancta Mater istud agas, &c.*

Reine du Ciel, Mère de mon fauveur,  
Miroir des Saints, espoir des misérables,  
Daignez graver dans le fond de mon  
cœur,

De votre Fils les playes adorables.

*Tui nati vulnerati, &c.*

Faites-moi part des maux qu'il a soufferts,

Faites-moi part des blessures profondes  
Qu'il endura pour m'affranchir des fers:  
Son sang pouvoit sauver dix mille mondes.

*Fac me verè tecum flere. &c.*

Que mes soupirs, mes pleurs et mes  
regrets,

Durent autant que durera la vie,  
Et qu'avec vous, sans dire c'est assez,  
Je pleure un Dieu mis en Croix par envie.

*Juxta crucem tecum stare, &c.*

Tout mon désir est d'être auprès de vous,

Proche la Croix, mon unique espérance,  
 Pour embrasser de Jésus les genoux,  
 Et compatir à sa dure souffrance.

*Virgo Virginum præclara, &c.*

Vierge sans pair, de nos Vierges l'honneur,  
 neur,

Ayez pour moi vos douceurs ordinaires  
 Et permettez que le deuil de mon cœur,  
 Suive en tous lieux vos tristesses amères.

*Fac ut portem Christi mortem, &c.*

Faites par tout que je porte sur moi,  
 D'un Dieu mourant les véritables marques,

Et que l'honneur des playes de mon Roi,  
 Me soit plus cher que tout l'or des Monarques.

*Fac me blagis vulnerari, &c.*

Que pour l'amour de votre aimable  
 Fils,

Je sois sans fin navré de ses blessures,  
 Et que mon cœur au pied d'un Crucifix,  
 Boive à longs traits parmi tant d'ouvertures.

*Inflamatus & assensus, &c.*

Embrasez-moi du feu de son amour,  
 Assistez-moi, ô Vierge incomparable,

Au jo  
 Où l'o

Qu  
 Je so  
 D'un

Pour

Fa

Mon  
 Où p  
 Son c

A l'h

Sur

V

Chèr  
 Très-  
 Soyè  
 Pour

Au jour des pleurs, en ce terrible jour,  
Où l'on doit voir un Juge inexorable.

*Fac me cruce casti diti, &c.*

Que par la Croix et par la sainte mort;  
Je sois muni d'une grace abondante,  
D'un ferme espoir & d'un puissant con-  
fort,

Pour m'opposer à tout ce qui me tente,  
*Quando corpus morietur, &c.*

Faites enfin que quand mon cœur  
mourra,

Mon ame soit conduite dans la gloire,  
Où pour jamais elle contempera  
Son cher époux, l'Auteur de sa victoire.

A l'honneur de Notre Dame de la Gar-  
de, pour les Mariniers :

Sur l'Air, *Un jour le Berger Tercis, &c.*  
*ou de l'Enfant prodigue.*

**V**ierge Sainte, exaucez-nous,  
Notre espoir est tout en vous :

Chère Dame de la Garde,  
Très-digne Mère de Dieu,  
Soyez notre Sauve garde,  
Pour nous défendre en tout lieu.

Si vous daignez nous garder,  
 Nous pourrons tout hazarder,  
 Quelque effort que le Turc fasse,  
 Nous nous mocquerons de lui,  
 En abattant son audace,  
 Par votre invincible appui.

---

Nous ferons hors de dangers,  
 Devant ses Vaisseaux légers,  
 En dépit de sa furie,  
 Nous braverons son Croissant,  
 Et toute la Barbarie,  
 Sous votre bras très-puissant.

---

Qu'aucun Ecumeur de Mer,  
 Ne puisse nous allarmer,  
 Que nos Vaisseaux, nos Galères,  
 Et tous autres Bâtimens,  
 Puissent, malgré les Corsaires,  
 Naviguer heureusement.

---

Lorsqu'un bruyant tourbillon,  
 Est poussé par l'Aquilon,  
 Lorsque le Tonnerre gronde,  
 Et que tout semble périr,  
 Hâtez-vous, Reine du monde,  
 De nous venir secourir.

So  
 Et  
 For  
 Les  
 Pou  
 Parr

Cl  
 Mon  
 Dans  
 Serve  
 A ce  
 Elpér

Cor  
 Tous  
 Faites  
 Quand  
 Font t  
 Les Cl

Si l'  
 Garde  
 Soyez  
 Aidez

Soûtez de votre bras,  
Et nos vergues et nos mâts,  
Fortifiez le cordage,  
Les cables et les haubans,  
Pour faire tête à l'orage,  
Parmi la fureur des vents.

---

Claire Etoile de la Mer,  
Montrez-vous dans le danger,  
Dans la nuit la plus obscure,  
Servez de Phare et de Nord,  
A ceux qui sous votre augure,  
Elpèrent de prendre Port.

---

Conservez à tous momens,  
Tous nos pauvres Bâtimens,  
Faites que pas un n'échouë,  
Quand les écuëils et les flots,  
Font trembler de poupe à prouë,  
Les Chefs et les Matelots.

---

Si l'ancre vient à casser,  
Gardez-nous de nous froisser,  
Soyez notre ancre maitresse,  
Aidez notre foible effort,

D

Et nous donnez quelque adresse  
Pour nous guider dans le Port.

---

Ouvrez les yeux aux Nochers,  
Pour voir de loin les Rochers,  
Et quand les vagues chenues,  
Font bondir le Bâiment,  
Des abîmes jusqu'aux nuës,  
Assistez-nous promptement.

---

Conservez-nous l'Artimon,  
La Bouffole et le Timon,  
Lorsque nous courons fortune,  
Au gré des vents et des flots,  
Tendez la main, belle Lune,  
Aux besoins de vos devots.

---

Ne nous permettez jamais,  
De rompre entre nous la Paix,  
Chassez loin, douce Marie,  
Du tribord et de bas bord,  
Le trouble et la crierie,  
En nous tenant bien d'accord.

---

Chacun de nous est fâché,  
D'avoir si souvent péché,  
O Dame de bonne Garde,

Fait  
Que  
Pou

C  
La vi  
Vous  
Nous  
De la  
Et d

Su  
Qu'il  
Ajoû  
Un h  
Et no  
Avec

A l'ho

Sur l'a

Q  
Le vir

Faites-nous ressouvenir,  
 Que par tout Dieu nous regarde,  
 Pour mieux vivre à l'avenir.

---

Conservez nous la santé,  
 La vie et la liberté,  
 Vous pouvez, Vierge céleste,  
 Nous préserver jour & nuit,  
 De la guerre et de la Peste,  
 Et de tout ce qui nous nuit.

---

Suppliez votre cher Fils,  
 Qu'il bénisse nos profits,  
 Ajoûtez au bon passage,  
 Un heureux & prompt retour,  
 Et nous vous rendrons hommage,  
 Avec sentiment d'amour.

---

A l'honneur du Saint ANGE GARDIEN :

Sur l'air, *Amarillis vous êtes blanche et  
 blonde, &c. ou de Susanne.*

**Q**ui d'entre nous oseroit se promettre,  
 Qu'un favori du Dieu de Majesté,  
 Le vint garder dès qu'il a reçu l'être,

Et qu'il se tint toujours à son côté?  
 N'en doute nullement, un Ange est à ta  
 suite,  
 Pour veiller jour & nuit sur ta conduite.

Les noms divers de l'Ange Tuteur,  
 Marquent assez tous les divins emplois:  
 Il est ton bras contre ton adversaire,  
 Et ton bâton quand tu portes ta croix:  
 Il est ton précepteur, il t'enseigne à mer-  
 veille:  
 Il est ton Conseiller & ton oreille.

Il est ton œil, qui sans cesse regarde,  
 Tout ce qui touche et ton ame et ton  
 corps:  
 Il est ton guide, il est ta sauve-garde,  
 Il te préserve et dedans et dehors:  
 Il est ton boulevard et ta forte défense;  
 Il te prête en tout tems son assistance.

O quel bonheur! quelle prérogative,  
 D'avoir pour guide un des Princes du  
 Ciel,  
 Qui te protège en tout ce qui t'arrive,  
 Quoique tu sois vil et matériel!

PÈS

Evi

D

Il te

Mai

En c

Il a

Sans

Le

A t'e

Il vo

Ne r

Il ne

En re

N'

Fait

Mais

Que

Ton

Pèse bien devant Dieu cette faveur in-  
digne;  
Evite ce qui peut t'en rendre indigne.

---

Dès le réveil il poursuit ta paresse,  
Il te convie à quitter le chevet :  
Mais tu combats son zèle et son adresse,  
En dorlotant ton corps sur le duvet.  
Il a beau t'avertir : tu fais la sourde o-  
reille,  
Sans daigner te lever lorsqu'il t'éveille,

---

Le long du jour il t'anime, il t'exhorte,  
A t'employer au secours du Prochain :  
Il voudroit bien que ta Foi demi morte,  
Ne remit plus l'affaire au lendemain,  
Il ne tient pas à lui que tu ne t'enrichisses,  
En rendant à chacun des bons offices.

---

N'est-il pas vrai que cet esprit céleste,  
Fait ce qu'il peut pour te porter au bien ?  
Mais, ô malheur ! N'est il pas manifeste,  
Que tous tes soins ne te serve de rien ?  
Ton cœur est un rocher, ton ame est  
une foughe ;

Rien ne peut l'émouvoir, rien ne la touche.

---

Lorsque le monde ou le démon te tente,  
 Il le repousse, il rend vains ses efforts.  
 Que si la chair t'afflige & te tourmente,  
 Il affermit l'esprit contre le corps.  
 Il s'y prend de tous biais pour divertir  
 tes chûtes,  
 Bien que d'un cœur ingrat tu le rebutes.

---

T'étant noirci de quelque horrible offense,  
 Il te supporte, il a pitié de toi ;  
 Et t'incitant à faire pénitence,  
 Il t'en obtient la grace de son Roi.  
 Que s'il te voit croupir dans cet état  
 damnable,  
 Il devient envers toi plus charitable.

---

Il te fait voir la perte de ton ame ;  
 Il te fait voir la perte de ton Dieu.  
 Il t'épouvante, il t'éclaire, il t'enflamme ;  
 Il te poursuit en tout tems, en tout lieu.  
 Ton mépris, ton rebut & ta noire malice :  
 Ne le dégoûtent point de son office.

L'u  
 Dan  
 Fais  
 Affi  
 Si t  
 Det  
 Et d  
 Il se  
 T'ay  
 Tu  
 S  
 Se r  
 Il a  
 Pou  
 Je n  
 Tou

En te guidant, il adore, il contemple  
L'unique objet qui le rend bienheureux.  
Dans tes emplois imite son exemple ;  
Fais vers ton Dieu des retours amoureux  
Assiste ton prochain toûjours en sa pré-  
sence,  
Si tu veux t'attirer son assistance.

---

Quand tu seras au bout de ton voyage,  
Désesperant de tout secours humain,  
Et que l'Enfer t'abattra le courage,  
Il sera prompt à te tendre la main.  
T'ayant mis à couvert du trouble & de  
la crainte,  
Tu mourras au Seigneur d'une mort  
sainte.

---

Si l'ennemi t'attaque avec main-forte,  
Se ralliant avec d'autres démons,  
Il aura soin de prendre bonne escorte,  
Pour faire tête à tous ces rodomons.  
Je n'aurois jamais fait, s'il falloit te dé-  
duire  
Tous les moyens qu'il prend pour te  
conduire.

Ne paye plus ses soins d'ingratitude ;  
 Sois lui dévot, porte lui du respect.  
 En compagnie & dans la solitude,  
 Sois devant lui modeste, circonspect.  
 Conjure-le surtout qu'à la fin de ta cour-  
 se,  
 Il t'aide à remonter jusqu'à ta source.

---

Les grandeurs, la pénitence & le marty-  
 re de St. JEAN BAPTISTE :

Sur l'air, *Depuis longtems qu'en secret je  
 vous aime, &c.*

**Q**ue dirons-nous du fameux JEAN-  
 BAPTISTE,

Que dirons-nous qui soit digne de lui ?

Pour m'ériger en son Panégyriste,

Il faut qu'il soit lui-même mon appui.

Dieu l'a rendu si sublime et si grand,

Que nul des Saints ne le trouve en son  
 rang,

Lui seul surpasse,

En dons, en grace,

Tout homme né sous le vieux Testament.

Ce Saint est grand en diverses manières;

Grand devant Dieu, grand devant le  
Prochain,

Grand en soi-même, en ardentes lu-  
mieres,

Grand en amour envers son Souverain,  
Grand en son nom, grand en sa parenté,

Grand en vertu, grand en humilité,  
Grand en souffrance,

Dès son enfance,  
Et grand enfin en Grace & Sainteté.

Jean est martyre, vierge, docteur, a-  
pôtre,

Plus que Prophète, Hermite & Confes-  
seur:

Jean est un Ange & par dessus tout autre,  
Il est d'un Dieu l'auguste Précurseur.

Dieu, l'Ange & l'homme ont loué ce  
Héros,

Que je voudrois louer autant qu'il faut,  
Mais ma foiblesse,

Je le confesse,  
Ne permet pas que je vole si haut.

Elizabeth est de six mois enceinte,  
Et son cher Fils criminel en Adam,

Lorsqu'au salut de la Vierge très-Sainte,

Le Saint des Saints rend Saint le petit  
Jean.

L'Enfant d'abord tressaillit & fait voir  
De son Sauveur le souverain pouvoir,  
Devant que naître,  
Il fait connoître, [voir.  
Vers l'Homme Dieu sa charge et son de-

Dès son bas âge il cherche une re-  
traite,

Pour contempler le trois fois Tout puis-  
sant.

Qu'il fait beau voir ce jeune Anachorete,  
Faire la guerre à son corps innocent !  
Les purs Esprits lui font souvent la cour,  
Tandis qu'il prie & de nuit & de jour,  
Et d'heure en heure,  
Son ame pure,  
Croit en lumière aussi-bien qu'en amour.

Pour nourriture il a des fauterelles,  
Et tout au plus quelques rayons de miel.  
Il se choisit des Croix toujours nouvelles  
Pour nous montrer l'étroit chemin du  
Ciel.

Il couche à terre, il ne boit que de l'eau;

Son pauvre habit est de peau de chameau,

Et pour tout dire,

Son long martyre, [beau.

Fait endurer son corps jusqu'au tom-

Le Fils de Dieu, ce monarque suprême,

Etant un jour sur le bord du Jourdain,  
Dit à Saint Jean, donne-moi le Baptême,

Je le veux bien recevoir de ta main :  
Le Saint recule, et lui dit : Ah ! c'est moi  
Qui dois, Seigneur, être lavé par toi,

Jésus persiste,

Et Jean Baptiste,

Baptise enfin son Sauveur & son Roi.

Jean voit Jésus qu'il chérit, qu'il contemple,

Et qu'il voudroit qu'on connût en tout lieu,

Lors de son doigt, de parole, & d'exemples,

Il crie à tous : *voici l'Agneau de Dieu.*

Voici, mortels, le véritable Christ;

Mes yeux ont vu sur lui le Saint Esprit:  
 Venez vous mettre  
 Sous ce bon maitre,  
 Qui veut de vous un cœur humble &  
 contrit.

---

Lorsque les Juifs s'adressent à ce Non-  
 ce,  
 Pour s'informer s'il est le Roi des Rois;  
 Ils n'ont de lui que cette humble ré-  
 ponse ;  
 Je ne suis rien que le son d'une voix.  
 Je ne suis point le Christ, cet homme  
 doux ;  
 Que l'amour même immolera pour tous:  
 Ce vrai Messie,  
 Fils de Marie,  
 Que vous cherchez est au milieu de vous.

---

Croyez, dit-il, que je ne suis pas digne  
 De délier même les souliers.  
 Ce me seroit une faveur indigne,  
 Si je pouvois bairer les sacrés pieds :  
 Allez à lui comme à votre soutien,  
 Non pas à moi qui suis moins que le  
 rien.

Criez, de grace,  
 En pleine place,  
 Qu'il est le Christ notre souverain bien.

Pensons ici combien Jean s'humilie,  
 Lorsqu'il pourroit passer pour le Sau-  
 veur.

Il dit à tous, je suis la voix qui crie,  
 De rendre droits les sentiers du Seigneur.  
 Et nous, hélas ! loin de nous abaisser,  
 Nous nous piquons dès qu'on nous veut  
 blâmer :

La moindre injure  
 N'est que trop dure,  
 Pour nous aigrir et pour nous offenser.

Ce grand Héros aussi pur que modeste,  
 Approche Hérode, et d'un ton généreux,  
 Le reprenant de son horrible inceste,  
 Il lui fait voir qu'il est un scandaleux ;

Sire, dit-il, j'ai honte ; je frémis  
 De tant de maux que vous avez commis :  
 Quittez la femme  
 Qui perd votre ame ;  
 Ce sale amour ne vous est point permis.

Hérodias, cette femme impudique,  
Toute en fureur et toute hors de foi,  
Regarde Jean comme un sacheux criti-  
que ;

Et sans relâche elle presse le Roi.  
Ah ! lui dit-elle, ah ! vous me feriez tort,  
Si vous trompiez notre premier accord,  
Faites donc prendre,  
Sans plus attendre,  
Notre Censeur, et qu'on le mette à mort.

Ce Roi brutal piqué jusqu'à la rage,  
Fait garroter le divin Précurseur.  
Car bien qu'il craigne un si saint per-  
sonnage,

Il veut pourtant plaire à sa belle-sœur.  
On prend le Saint, on le traîne au  
cachot,  
Mais rien n'abat ce grand cœur sans dé-  
faute.

Plus on le fâche,  
Et plus il tâche  
De soutenir l'intérêt du Très-Haut.

Jean ne craint rien, quoiqu'on fasse,  
qu'on dise.

Hérode à beau le tenir en prison,  
 Son corps lié, son esprit en franchise,  
 Il souffre en paix et vaque à l'oraison.  
 Il est content que son sang soit versé,  
 Pourvu que Dieu ne soit plus offensé.  
 Sa seule offence

Fait sa souffrance ;  
 C'est pour Dieu seul qu'il est intéressé.

Hérodias veut que sa fille danse,  
 L'ayant ornée et couverte d'atour,  
 Lorsque le Roi, le jour de sa naissance,  
 Fait un festin aux plus Grands de sa  
 Cour :

Cette effrontée entend si bien le bal,  
 Que ses beaux tours charment un Roi  
 brutal.

La Compagnie  
 En est ravie,  
 Et chacun dit qu'on n'a rien vû d'égal.

Le Roi qui lors tout honneur abandonne,  
 Lui dit, demande ce que tu voudras.  
 Quand il faudroit partager ma Couronne  
 Je te promets que soudain tu l'auras.  
 Il jure même, et sans plus marchander

La baladine ose lui demander,  
 La tête auguste  
 De l'Homme juste  
 Qui leur prêchoit sans rien appréhender.

Hérode ici témoigne qu'il se fâche  
 De sa promesse et de son jurement.  
 Mais il se rend, set inhumain, ce lâche,  
 Il dit qu'on aille au cachot promptement.

Jean se prosterne, et d'un air plein  
 d'appas,  
 Dit au bourreau de ne l'épargner pas :  
 Il veut qu'on porte  
 Sa tête morte,  
 Pour condamner Hérode en son repas.

Hérodias prend cette sainte tête,  
 Et d'un poinçon qui retient ses cheveux,  
 Percant à jour la langue du Prophète,  
 Elle s'écrie : on a rempli mes vœux.  
 Sa fille ensuite ayant pris le bassin,  
 Court au Tyran tout plongé dans le vin.  
 Cette danseuse,  
 Fierre et joyeuse,  
 Fait voir la tête à tous ceux du festin.

O justes Cieux ! pouvez-vous voir ce  
 crime,  
 Sans écraser ce Roi voluptueux ?  
 Le chef de Jean que tout le monde es-  
 time,  
 Est le jouët d'un Prince incestueux.  
 Cruel Hérode, indigne d'être Roi,  
 Reçois ce plat plein de sang et le bois :  
 Ame barbare,  
 Cet Homme rare,  
 Tout mort qu'il est prêche encore con-  
 tre toi.

---

Voilà le prix d'une vaine danseuse :  
 Voilà les maux que fait la volupté.  
 Voilà la fin sanglante et glorieuse  
 Du saint Martyr de la pudicité,  
 Fuyez, jeunesse, et la danse & l'amour ;  
 Qui troubleront votre ame au dernier  
 jour.

Durant la danse,  
 Le Démon pense  
 A votre perte, en tournant à l'entour.

---

Grand Précurseur, miroir de péniten-  
 ce, E

Obtenez-moi de me mortifier.  
 Vous fûtes saint devant votre naissance ;  
 Obtenez-moi de me sanctifier.  
 Ange incarné, voix du Verbe Divin,  
 Guidez mes pas par le plus sur chemin.  
     Brulez mon ame  
     De votre flame,  
 Pour vivre en Dieu mon principe et ma  
     fin.

---

SAINT PIERRE pleurant :  
 Sur l'Air : *Ah ne me flattez plus, vous voyez  
 que j'expire, &c.*

**P**ierre en suivant les pas du souverain  
 Monarque,  
 D'un pécheur de poissons devient d'hom-  
 mes pécheur ;  
 Et d'un vil matelot qui conduit une  
 barque,  
 Le Pilote & le Chef du Vaisseau du  
 Seigneur,  
 Du Vaisseau, du Vaisseau du Seigneur.

---

Il tient les Clefs du Ciel de la main  
 du Messie,

Qui le long de la Mer le prévint & l'élut;  
C'est lui qui peut lier, & c'est lui qui  
délit;

Qui ne suit ce Pasteur n'aura point de  
salut,

N'aura point, n'aura point de salut.

Mais laissons maintenant tant de pré-  
rogatives,

D'un Apôtre si saint qu'on révère en tous  
lieux;

Chantons les pleurs ameres & les sources  
d'eaux vives,

Que son cœur pénitent fait couler de  
ses yeux,

Fait couler, fait couler de ses yeux.

Jesus prédit le soir de la Cène derniè-  
re,

Que les siens, cette nuit, lui manque-  
roient de foi;

Pierre répond alors, d'une voix prompte  
& fière,

Qu'il tiendra toujours bon, présument  
trop de foi,

Présument, présument trop de foi.

Sçachez, Seigneur, dit-il, qu'encore  
 que tous les autres  
 Fussent scandalisés, je ne le ferai point.  
 Je vous suivrai partout comme chef des  
 Apôtres,  
 Falut-il par la mort, Jésus, vous être  
 joint,  
 Jesus, vous, Jesus vous être joint.

Le Seigneur lui repart : devant que  
 le Coq chante,  
 Tu m'abandonneras m'ayant nié trois  
 fois.  
 A ces mots surprenans, le troupeau s'é-  
 pouvante,  
 Et Jesus sort soudain pour penser à la  
 Croix,  
 Pour penser, pour penser à la Croix.

Pierre au Jardin s'endord, son bon  
 Maître l'éveille,  
 Et va s'offrir lui-même au pouvoir des  
 soldats.  
 Judas vient ; on le prend ; Pierre faisant  
 merveille,  
 Coupe une oreille à Malque & son cœur  
 ne craint pas,

Et son cœur, et son cœur ne craint pas.

---

Mais en suivant Jesus, il sent naitre  
la crainte,

Puis il s'avance encore, animé par l'a-  
mour,

Et la peur lui donnant une plus forte  
atteinte,

Il tremble tout de bon s'approchant de  
la Cour,

S'approchant, s'approchant de la Cour.

---

Si tôt qu'il met le pied au Palais de  
Caïphe,

Il méconnoit Jesus, il lui tourne le dos ;  
Une servante alors Portière du Pontife,  
Le voit près du foyer et lui tient ce pro-  
pos,

Et lui tient, & lui tient ce propos.

---

N'es tu point de ceux-là qui sont sous  
la conduite

De ce grand criminel que tu suis pas à  
pas ?

Pierre ne pouvant plus recourir à la  
fuite,

Lui répond lâchement, je ne le connois  
pas,  
Je ne le, je ne le connois pas.

Il profere trois fois cet horrible blas-  
phême ;  
Ajoutant le ferment à l'infidélité :  
Et bien loin de rentrer sur le champ en  
soi-même,  
Il est encore au feu quand le Coq à  
chanté,  
Quand le coq, quand le coq a chanté.

Après le chant du coq, Jesus regarde  
Pierre,  
Qui de ce seul regard est vivement tou-  
ché.  
Ce regard amoureux brisant son cœur  
de pierre,  
Le dispose à sortir pour pleurer son pé-  
ché,  
Pour pleurer, pour pleurer son péché,  
Par ce regard puissant, Jesus semble  
lui dire,  
Ah ! Pierre, et depuis quand ne me con-  
nois-tu pas ?

Ton infidélité m'est un plus dur martyre  
 Que les coups, les mépris, les affronts,  
 les crachats,  
 Les affronts, les affronts, les crachats.

---

N'as-tu pas confessé, me rendant té-  
 moignage,  
 Que j'étois le vrai Christ, le Fils du Dieu  
 vivant ?  
 N'es-tu pas par ma main échappé du  
 naufrage,  
 Quand les flots t'étonnoient, agités par  
 le vent,  
 Agités, agités par le vent,

---

Où sont les beaux sermens de cet  
 homme indomptable ?  
 Qu'est ton zèle indiscret au besoin de-  
 venu ?  
 N'es-tu pas un menteur ? suis-je pas vé-  
 ritable ?  
 Pierre, je l'avois dit, je t'avois bien con-  
 nu,  
 Je t'avois, je t'avois bien connu.

Où sont tous mes bienfaits & tes belles promesses,  
 Qu'en défiant la mort tu faisois depuis peu ?  
 Toi seul plus que les Juifs m'accable de tristesse,  
 Tant je trouve inhumain ton cruel désaveu  
 Ton cruel, ton cruel désaveu.

---

Quoi, Pierre ! falloit-il rendre sitôt les armes ?  
 Falloit-il sans combat me renier ainsi ?  
 Ingrat, vas loin de moi, vas répandre des larmes  
 Sur l'énorme péché dont ton cœur s'est noirci, [ci.  
 Dont ton cœur, dont ton cœur s'est noirci-

---

Pierre sort, il s'en va chercher la solitude.  
 Son esprit travaillé de tristesse et d'ennuis  
 Il sent si vivement sa noire ingratitude,  
 Qu'il veut passer en pleurs & les jours  
 & les nuits,  
 Et les jours, et les jours & les nuit.

Son parjure effronté, sa noire perfidie,  
Le poursuivent partout, le font partout  
souffrir.

Son ame lui paroît toujours plus enlai-  
die ;

Il s'obstine à pleurer jusqu'au point d'en  
mourir,

Jusqu'au point, jusqu'au point d'en mou-  
rir.

---

Lorsqu'il entend le coq, il gémit, se  
lamente :

Son cœur est déchiré par un remord  
cruel.

S'il est auprès du feu, s'il voit quelque  
servante,

Il tremble & son forfait à ses yeux est  
présent,

A ses yeux, à ses yeux est présent.

---

Mais de tous les objets c'est son aimable  
Maître,

Qui cause dans son cœur le plus rude  
tourment.

Il se croit mille fois plus ingrat que le  
traître

Qui pour trente deniers l'a trahi lâche-  
ment,  
L'a trahi, l'a trahi lâchement.

---

Il pâlit, il frémit, il est couvert de hon-  
te,  
Lorsqu'il veut de Jesus embrasser ses ge-  
noux,  
Il fait quatre ou cinq pas, mais la peur  
le surmonte,  
Il se sert de ses pleurs pour calmer son  
couroux,  
Pour calmer, pour calmer son couroux.

---

Pierre en ce triste état, attend d'un  
esprit ferme  
Une prochaine mort: il meurt à tout mo-  
ment,  
Mais Dieu qui de ses ans tient en main  
le terme,  
Veut qu'il soit le miroir des parfaits pé-  
nitens,  
Des parfaits, des parfaits pénitens.

---

Pécheur, Pierre est tombé, lui qui  
bravoit l'orage,

Lui qui passoit les mers sans craindre au-  
cun écueil.

Le Seigneur a permis qu'il ait fait ce  
naufnage,

Pour chasser de son cœur le démon de  
l'orgueil,

Le démon, le démon de l'orgueil.

---

Dans ce péché, Dieu veut que le chef  
compatisse,

Aux membres qui suivront son infidéli-  
té,

Et que l'homme ignorant, foible ou plein  
de malice,

Se jettant à ses pieds, n'en soit point re-  
buté,

N'en soit point, n'en soit point rebuté.

---

Les Cèdres du Liban sont abattus par  
terre :

On voit dans un clin d'œil les colom-  
nes à bas.

Crains, pécheur, crains partout; car tout  
te fait la guerre ;

Garde-toi de l'orgueil parmi tous tes  
combats,

Parmi tous, parmi tous tes combats.

---

Recours aux yeux de Dieu, source de  
 tout remède,  
 Et pousse des sanglots du profond de  
 ton cœur.  
 Dieu te fera sentir ses bontés & son  
 aide,  
 S'il te voit humble & doux, & percé de  
 douleur,  
 Et percé, & percé de douleur.

---

Notre Saint a levé la coupe avec la  
 peine  
 Du triple défavœu qu'il pleuroit tous les  
 jours.  
 Fais de l'eau de tes pleurs une vive fon-  
 taine ;  
 Et si Dieu t'a lavé, tiens-toi net pour  
 toujours,  
 Tiens toi net, tiens toi net pour toujours.

---

S. PAUL converti. Sur l'air, *Petits A-*  
*gneaux si vous errez sans Maître, &c*

**P**Auvre pécheur, l'horreur de tes of-  
 fenses

Te fait craindre à bon droit d'un Dieu  
 le Jugement,  
 Mais tu dois réveiller toutes tes espé-  
 rances, Jugement.  
 Et recourir à Dieu, voyant mon chan-

---

C'est Paul, c'est moi qui veux te faire  
 entendre  
 Avec quelle bonté le Sauveur me pré-  
 vint.  
 Vois comme je fus pris lorsque je vou-  
 lois prendre.  
 Admire ici comment mon changement  
 survint.

---

Lorsque les Juifs lapidoient St. Etien-  
 ne,  
 Je gardois les habits, embrasé de cou-  
 roux,  
 A cause qu'il étoit de la secte Chrétienne  
 Mes mains sans le frapper, le frappoient  
 plus que tous.

---

Ce grand martyr sous la grêle des  
 pierres  
 Expire à deux genoux en priant Dieu

pour moi.  
 S'il n'eût offert à Dieu des vœux et des  
 prières,  
 Jamais chez les Gentils je n'eus porté  
 la Foi.

---

Pour soutenir les Loix du Judaïsme.  
 Tout me sembloit aisé, rien n'étoit pé-  
 rilleux.  
 Je brûlois de dépit pour le Christianisme  
 Qui faisoit tous les jours des progrès  
 merveilleux.

---

J'allois par tout garrotter les Fidèles,  
 La rage dans le cœur, au poing le cou-  
 telas.  
 J'en avois tout pouvoir dans des lettres  
 cruelles;  
 J'étois en cet état au chemin de Damas.

---

Ne respirant que sang et que menaces,  
 Un éclair lumineux vint mes yeux é-  
 blouir ;  
 Et Jésus qui vouloit me combler de ses  
 graces,  
 M'abattant du cheval me fit sa voix ouir.

Saul, Saul, d'où vient que tu me per-  
secutes ?

Je réponds en tremblant : Qui me parle,  
Seigneur ?

Je suis, répond la voix, Jésus que tu ré-  
butes :

Je suis dans les Chrétiens l'objet de ta  
fureur.

---

Ce fameux coup de la Grace Divine  
Sembloit m'anéantir, et il m'a conservé.  
Jésus en me frappant, m'aveugle et  
m'illumine.

Je n'en suis abattu que pour être élevé.

---

Tout étonné je pâlis, je frissonne,  
Ceux qui me sont autour en sont tran-  
sis d'effroi.

Chacun entend la voix sans découvrir  
personne.

Je dis alors, Seigneur, que voulez-vous  
de moi ?

---

Saul, me dit il, va sçavoir dans la Ville  
Ce que je veux de toi jusques à ton trépas.  
Je me lève ; on me prend comme un

enfant docile,  
Et l'on me conduisit par la main dans  
Damas.

---

J'y fus trois jours sans manger et  
sans boire,  
Mes yeux étant couverts d'une profon-  
de nuit.  
Un Disciple m'apprit que Jésus Roi de  
gloire,  
Dans une vision lui dit tout ce qui suit:

---

Va trouver Saül, chef-d'œuvre de ma  
grace  
Que j'ai sur le chemin abattu tout d'un  
coup.  
Va lui faire sçavoir ce que je veux qu'il  
fasse,  
Et dis-lui de ma part qu'il doit souffrir  
beaucoup.

---

Je l'ai choisi pour courir les Provin-  
ces,  
Sans craindre de la mort les évidents  
périls.  
Il portera mon Nom devant les plus  
grands Princes,

Devant le peuple Juif, & devant les  
Gentils.

---

Avant oui ce récit d'Ananie,  
Il m'impose les mains et sur le champ je  
vois.

Dès qu'il m'a baptisé, mon erreur est  
bannie :

Je ne vis qu'en Jésus, & Jésus vit en moi.

---

C'est dans ce bain que je lave mon  
crime.

Là plein du Saint Esprit je renais du  
tombeau.

De Saul victorieux j'y devins Paul vic-  
time ;

Et de Loup ravissant je devins un A-  
gneau.

---

On reconnut d'abord à mes paroles,  
Que j'étois un Docteur plein d'amour  
pour la Croix,

Que j'avois en horreur le culte des Ido-  
les,

Que Jésus m'unissoit à ses divins em-  
plois.

Les uns craignoient que je fisse une  
feinte,  
Et de voir quelque excès de mon aver-  
sion.  
Les autres pleins de joye, & sans aucune  
crainte,  
Rendoient graces à Dieu de ma conver-  
sion.

---

Ne craignez point, leur dis je, mes  
chers frères.  
Vous n'avez plus en moi Saul grand per-  
fécuteur.  
Je suis Paul converti, qui de nos saints  
Mystères,  
Veux bien être en tous lieux l'humble  
Prédicateur.

---

Dès ce moment je tâchai de confon-  
dre  
Les Juifs qui se moquoient d'un Dieu  
mort sur la Croix.  
La Grace m'éclairant, m'apprenoit à ré-  
pondre,  
Ne craignant des Savans le nombre ni le  
poids.

On voit par moi changer, d'une heure  
à l'autre,  
Le mépris de la Croix, en respect, en  
amour.  
Les Chrétiens me donnoient le nom de  
Grand Apôtre ;  
Mais j'étois à mes yeux plus petit chaque  
jour.

---

En combattant l'aveugle Idolâtrie,  
J'avois tout contre moi, Paix, Princes &  
loix.  
Mais je foulois aux pieds Princes, Loix  
& Patrie,  
Etablissant ainsi l'Empire de la Croix.

---

On me nommoit un imposteur, un  
traître,  
Un impie, un trompeur, du démon le  
support.  
Mais ces noms m'étoient doux par le  
nom de mon Maître.  
Pour qui j'aurois voulu cent fois souffrir  
la mort.

---

J'ai de l'Enfer enfin renversé les ma-  
ximes,

J'ai plus que d'une fois du monde fait  
le tour.

J'ai remis les vertus en la place des cri-  
mes,

Et j'ai dans l'Univers mis l'Evangile au  
jour.

---

J'ai fait sur l'eau trois dangereux nau-  
frages.

On m'a battu trois fois avec grande ri-  
gueur.

On m'a chargé de fers, de cailloux &  
d'outrages.

Mais Dieu dans ces tourmens ranimoit  
ma vigueur.

---

De toutes parts chacun m'a fait la  
guerre ;

Domestiques, amis, faux frères, étran-  
gers.

J'ai couru cent périls & sur mer & sur  
terre ;

Et j'ai bravé la mort parmi tous ces  
dangers.

---

Malgré l'Enfer & sa noire tempête,

J'ai suivi les sentiers que Jésus a battus,  
Après mille combats on m'a tranché la  
tête,  
Qui bondit par trois fois, & dit trois fois  
Jésus.

---

C'est à mon Dieu que je dois la vic-  
toire  
Des verges, des cailloux, des prisons &  
des fers.  
C'est la protection qui mérite la gloire  
De tant de divers maux pour la cause  
soufferts.

---

Chrétien de nom, tes fréquentes re-  
chûtes  
Causent à Jésus-Christ une nouvelle  
mort.  
Il te comble de biens, & tu le persécutes,  
Ingrat! jusques à quand seras-tu dans  
ton tort?

---

Ne mène plus cette vie animale  
Que combat l'Esprit Saint & qui dement  
ta foi.

Que ta conversion soit prompte & générale ;

Qu'elle parte du cœur & dure autant  
que toi.

Di u m'a donné l'immortelle couronne,

Pour avoir combattu pour son nom vaillamment.

Veux-tu qu'après ta mort, sa bonté te la donne ?

Combats pour son honneur jusqu'au  
dernier moment.

---

Saint *ESTACHE*, Martyr : Sur l'air,  
*Où êtes vous Birette mon amour, &c.*

*Je suis* J E S U S.

**Q**ue t'ai-je fait, Placide réponds moi ;  
Que t'ai je fait que tu me perfecutes ?

Je suis Jesus mort sur la Croix pour toi ;  
Je te poursuis, bien que tu me rebutes.

P L A C I D E.

Pardonne, Seigneur, de tout ce que j'ai  
fait ;

Apprenez moi ce qu'il faut que je fasse.  
 Pour m'en punir & m'en rendre parfait,  
 Je ne vois rien que pour vous je n'em-  
 bralle.

J E S U S.

Va sans délai, va prendre tous les tiens  
 Va recevoir avec eux le Baptême :  
 Dès le moment que vous serez Chrétiens  
 Vous souffrirez pour l'amour de moi-  
 même.

EUSTACHE.

Je suis Chrétien, & tout prêt à souffrir  
 Que vous m'ôtiez enfans et biens & fem-  
 me,  
 Les plus grands maux qui se pourront  
 offrir  
 Pour votre amour seront doux à mon  
 ame.

J E S U S.

Tu perdras tout, enfans et femme et  
 biens,  
 On te dira le Job, l'Evangelique.  
 Si tu tiens bon comme font tous les  
 miens,  
 Tu feras voir un amour héroïque.

## EUSTACHE A SA FEMME.

Suivons Jésus, ô ma chere moitié ;  
 Bénissons-le de ce qu'il nous décharge.  
 Tous nos amis ont manqué d'amitié,  
 Les qu'ils m'ont vû sans argent & sans  
 charge.

## THEOPISTE.

Je le bénis avec vous de nos croix,  
 Eloignons nous des terres de l'Empne :  
 Allons gemir tous quatre dans un bois,  
 En attendant de souffrir le martyre.

## EUSTACHE.

Cher Nautonnier, par pure charité,  
 Voudriez vous nous passer en Egypte ?  
 Sçyez touché de notre pauvreté :  
 Vous en aurez devant Dieu le mérite.

## LE NAUTONNIER.

Embarquez-vous, & traversons les  
 mers.  
 Parmi ces eaux je me sens tout en flâme.  
 Au premier port, malgré tes pleurs a-  
 mers,  
 Te débarquant, je veux ravir ta femme.

EUSTACHE.

Quel déplaisir ! hélas ! quel crève cœur  
 Ce Nautonnier me ravit ma Colombe.  
 Mon Dieu, mon tout, qui voyez ma dou-  
 leur, [be.  
 Secourez-moi, car sans vous je succom-

THEOPISTE

Non, chaste époux, ne vous alarmez  
 pas.

Allez en paix, allez mon cher Eustache.  
 Soyez certain que jusqu'à mon trépas,  
 Je garderai ma pureté sans tache.

EUSTACHE.

Mes chers enfans, pleurons ici tous  
 trois,  
 En delaisant dans ce fatal Navire,  
 Le chaste sein qui vous porta neuf mois.  
 Ah ! qui pourroit exprimer mon martyre ?

CHAQUE ENFANT.

Venez à moi, cher père, venez tôt :  
 Sortez. hélas ! sortez de la rivière,  
 Pour m'affranchir par l'aide du Très-  
 Haut,  
 De cette dent cruelle et carnacière.

## EUSTACHE.

Deux animaux emportent mes deux  
fils,

Et je ne puis aider ni l'un ni l'autre.  
Je n'ai plus rien qu'un petit Crucifix,  
Pour m'y coller comme le grand Apôtre.

## UN PAYSAN.

Mon bon ami, viens garder mes trou-  
peaux :

Je te promets le pain sec du ménage,  
Le Ciel pour toit, pour maison les cou-  
peaux,

Le roc pour lit, l'eau pure pour breu-  
vage.

## EUSTACHE.

Grâces à Dieu, je garde des moutons,  
Moi qu'on a vu commander une armée:  
Pour vêtemens j'ai de pauvres haillons,  
Tant il est vrai que tout n'est que fumée.

## L'EMPEREUR TRAJAN.

Allez chercher Placide le Guerrier,  
Cherchez le bien, et par mer et par terre.  
Mon chef par lui sera ceint de Laurier,

Car il vaincra ceux qui me font la guerre.

LES DEPUTES.

Pauvre Berger quittez là vos Brebis,  
Notre Empereur veut employer vos laines:  
Depouillez-vous, prenez ces beaux habits,  
Et de ce pas venez charger les armes.

EUSTACHE.

Dieu de mon cœur, j'adore vos des-  
seins,  
Lorsque je vais combattre pour l'Empire:  
Faites grand Dieu, qu'en imitant vos  
Saints.

Je puisse un jour mourir par le Martyre.

LE CADET DES DEUX FRERES.

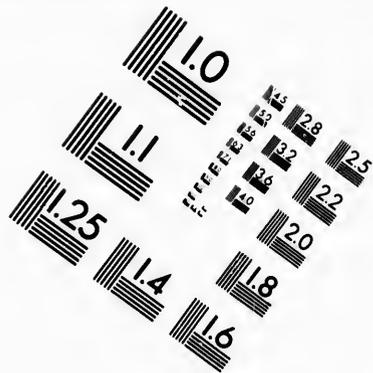
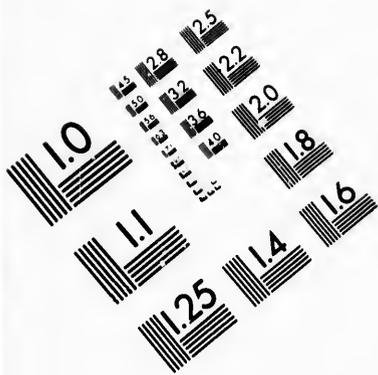
Cher compagnon, quel pays est le  
tien ?

Contons ici tous deux nos aventures.  
Delassons nous par ce doux entretien,  
Et bénissons l'Auteur des Créatures.

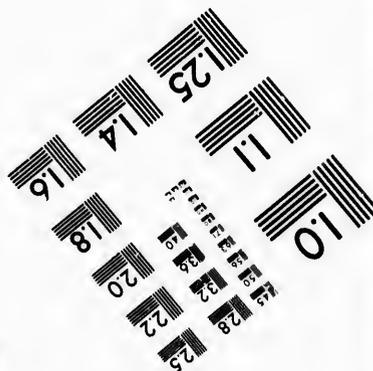
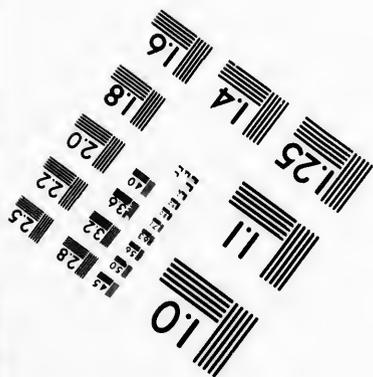
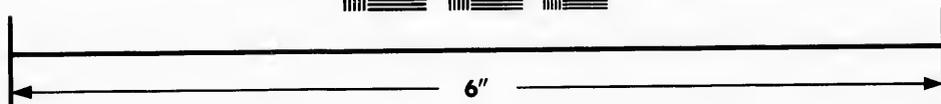
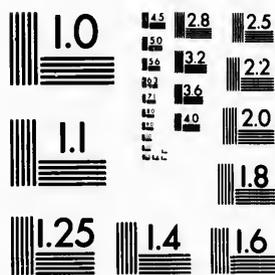
L'AINE.

Je ne sçais point quel est mon lieu natal,  
Mais je sçais bien qu'un Lion effroyable  
Me prit aux dents quand par un coup  
fatal,





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



Photographic  
Sciences  
Corporation

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



Un Loup ravit mon frère tout aimable.

---

J'étois tout seul sur le bord d'un ruisseau  
Quand je perdis Eustache mon doux  
père.

Je vis hélas ! qu'un Patron de Vaisseau,  
Osa ravir Théopiste ma mère.

---

Depuis ce tems j'ai toujourns désiré  
Qu'on m'en donnât quelque bonne nou-  
velle.

Mais c'est envain que j'ai tant soupiré.  
Ah ! d'y penser ma croix se renouvelle.

LE CADET.

O quelle joye ! ô quel moment heureux !  
Vous êtes donc Agapit mon bon frère.  
Mais que nos cœurs seroient bien plus  
joyeux  
Si nous n'étions et sans père & sans mère.

THÉOPISTE.

Consolez-vous mes enfans bien aimés,  
Quelle faveur, qu'elle rencontre heu-  
reuse !  
Voici le sein qui vous tint renfermés ;  
Ah mes chers fils que mon ame est joy-  
euse !

Rendons tous trois rendons graces à  
 Dieu  
 Et soupçons, en priant sans relâche,  
 Qu'avant la mort nous sachions en quel  
 lieu,  
 S'est relogé votre cher père Eustache.

---

Allons nous en trouver le Général,  
 J'ose espérer que ma douleur amère,  
 Obtiendra tout de son cœur libéral,  
 Lorsqu'il sçaura que je suis votre mère.

---

Grand Général, j'ai perdu mon Epoux;  
 Ah ! Monseigneur ! ah ! que ma perte  
 est grande !  
 Ces deux Soldats qui combattent sous  
 vous,  
 Sont mes deux fils qu'humblement je  
 demande.

EUSTACHE.

Mon cœur ressent votre extrême dou-  
 leur ;  
 Relevez vous, ô femme infortunée !  
 Apprenez-moi d'où vous vient ce mal-  
 heur,  
 Que votre époux vous ait abandonnée.

## THEOPISTE.

Un Nautonnier me retint dans son bord,  
Lorsqu'il remit mon cher Eustache à  
terre,

Mais le très-Haut vengea soudain ce tort  
En l'écrasant par un coup de tonnerre,  
EUSTACHE.

Chère moitié, Dieu du Ciel, quel  
bonheur !

Chère moitié ma chaste Théopiste,  
Ne pleurez plus ; bénissons le Seigneur :  
Voici celui pour qui vous êtes triste.

## THÉOPISTE.

Mes chers enfans pour qui j'ai tant  
pleuré,  
Embrassez moi ; mon cœur tressaillit  
d'aïse.

Tenons-nous prêts, car il est assuré,  
Que nous mourrons tous quatre sur la  
braïse.

## L'EMPEREUR ADRIEN.

Viens rendre honneur à nos Dieux  
immortels,  
De qui tu tiens tes enfans et ta femme ;  
Brûle l'encens aux pieds de leurs Autels,  
Si tu veux ne brûler dans cette flamme.

## EUSTACHE.

C'est à Jésus que je dois cet honneur,  
 C'est à lui seul que je rends ces homma-  
 ges,  
 Pour tes faux Dieux objets de mon hor-  
 reur,  
 Je ne leur dois que mépris et qu'outrages.

## ADRIEN.

Enfermez-le dans ce Taureau d'airain,  
 Sa Femme aussi, ces deux enfans encore:  
 C'est par le feu que j'en veux voir la fin,  
 Pour appaier nos grands Dieux que  
 j'adore.

## TOUS LES QUATRE.

Doux Jésus Christ, qui possédez nos  
 cœurs,  
 Embrasez les de vos divines flammes,  
 Nous vous prions de nous rendre vain-  
 queurs  
 Et dans le Ciel vouloir placer nos ames.



A L'HONNEUR DE S. JOSEPH,  
 Epoux de la Ste. Vierge ;  
 Sur l'air, *Amarillis vous êtes blanche et  
 blonde, &c. ou de Susanne.*

**U**Nissons-nous avec les Chœurs des  
 Anges,  
 Renouvellons la joie et la ferveur,  
 Pour entonner de Joseph les louanges,  
 Le Nourricier et Gardien du Sauveur ;  
 Pelons les quantités, admirons les mer-  
 veilles  
 D'un Saint dont les grandeurs sont sans  
 pareilles.

Laissons à part son illustre Naissance,  
 Tous ces Ayeux, ces Princes & ces Rois,  
 Et de Joseph révèrons la puissance,  
 Car le Sauveur le soumet à ses loix.  
 Voyons en abrégé ses vertus héroïques.  
 Reveillons notre amour par ses pratiques.

Dieu le choisit pour son dépositaire ;  
 Il lui ren et deux gages précieux ;  
 Son Fils unique et la très-digne Mère ;

L'a  
 Il  
 Où  
 Qu  
 Dès  
 Liv  
 Il d  
 Qu  
 P  
 Il r  
 Il r  
 Cro  
 Il f  
 Lor  
 L  
 Sans  
 Qu'  
 Elle

L'espoir du monde et l'ornement des  
Cieux :

Il lui donne à garder l'Arche de l'Al-  
liance,

Où sont tous les trésors de son Essence,

Ce favori de la Trinité Sainte,

Qui fut toujours un Ange en pureté,

Dès qu'il connoît que Marie est enceinte,

Livre son ame à la perplexité,

Il dit dans son esprit, comment se peut-  
il faire

Que la femme que j'ai soit Vierge et Mère?

Pesant l'état de la céleste Epouse,

Il ne dit mot pour ne la diffamer.

Il ne veut pas comme une ame jalouse,

Croire rien d'elle ; il ne la peut blâmer.

Il soupire, il gémit, et d'amour et de  
crainte

Lorsqu'il songe à quitter la Vierge sainte.

La Vierge voit Joseph à la torture,

Sans que pourtant elle ose l'avertir

Qu'elle a conçu l'Auteur de la nature ;

Elle désire en tout s'anéantir.

Elle attend humblement que Dieu le  
lui déclare,  
Et supporte en repos qu'il se sépare.

Tandis qu'il dort, l'Ange lui dit :  
courage,  
Marie en foi porte le Saint des Saints :  
L'Esprit Divin a formé cet ouvrage,  
Pour du Très Haut accomplir les des-  
seins.  
Sois son heureux Epoux, chasse loin  
toute crainte ;  
Et conduis avec soin Marie enceinte.

Quand ce Saint voit dans le fond d'u-  
ne crèche,  
Le Roi de gloire anéanti pour nous,  
Tout étonné des vertus qu'il nous prê-  
che,  
Il se prosterne et l'adore à genoux.  
Il ne craint plus les maux qu'avoit causé  
la pomme,  
Il tient entre ses bras un Dieu fait hom-  
me.

Quelle faveur ! quel rare privilège !  
Il a chez soi Marie et son Enfant :

Il les nourrit, les soutient, les protège,  
 Leur fait la cour, les guide & les défend.  
 Il les fauve tous deux d'Hérode plein  
 de rage  
 Qui des Saints innocens fait le carnage.

---

Lis avec soin tout le Saint Evangile,  
 Et tu verras que Joseph ne dit rien,  
 Tant il se plait à se tenir tranquille,  
 En s'occupant de son souverain bien.  
 Il aime à se cacher comme un Anacho-  
 rète,  
 Pour bien jouir de Dieu dans sa retraite.

---

Sans se lasser jour & nuit il contem-  
 ple  
 Le Fils de Dieu sous notre humanité.  
 Sa Maisonnnette est un auguste Temple  
 Où l'on découvre un autre Trinité,  
 Cet adorable Fils & sa très-sainte Mère,  
 Et leur cher Nourricier, ô quel mystère!

---

Cet Intendant du Roi de tout le mon-  
 de,  
 Grand en effet, mais petit à ses yeux,  
 Chérit si fort l'humilité profonde,

Qu'il la pratique en tout tems, en tous lieux.

Dans son petit Jésus il voit mieux sa bassesse ;

Plus il est élevé, plus il s'abaisse.

---

Ce saint Enfant dans sa pauvre boutique,

Ne rougit point d'un si chétif métier.

Il obéit sans délai, sans réplique,

Comme apprentif d'un Père charpentier :

Et de ces mêmes mains dont il soutient le monde,

Aux emplois les plus vils il le seconde.

---

On est ravi que le Soleil s'arrête,

Quand Josué lui dit de s'arrêter,

Pour voir enfin une entière défaite,

De cinq grands Rois qu'il prétend surmonter.

Mais je le suis bien plus que Jésus obéisse,

A ce pauvre Artisan comme un novice.

---

Marie aussi quand Joseph la demande,

D'un pas léger s'en va voir ce qu'il veut.

Elle l'écoute & fait ce qu'il commande,

Av  
Et  
Té

Au  
Ce  
Un  
S'il

Il e

A  
Esp  
Que  
N'en  
O q

Con

J  
Qui

Lui

Avec vitesse & le mieux qu'elle peut.  
 Et Joseph, à son tour, par son obéissance,  
 Témoigne à tous les deux sa dépendance.

Au seul aspect de cette noble Dame,  
 Au seul éclat de sa rare splendeur,  
 Ce chaste époux sent au fond de son ame  
 Un feu nouveau qui nourrit sa pudeur.  
 S'il jette ses regards sur son visage au-  
 guste,  
 Il en devient plus saint, plus pur, plus  
 juste.

Anges du Ciel, pures intelligences,  
 Esprits ardents du céleste brazier,  
 Quels entretiens & quelles conférences,  
 N'eûtes-vous pas avec ce charpentier ?  
 O qu'il faisoit beau voir une troupe An-  
 gélique,  
 Converser avec lui dans sa boutique !

Joseph mourant, le Maître de la vie,  
 Qui de ses mains veut lui fermer les  
 yeux,  
 Lui fait savoir qu'il n'a point d'autre  
 envie,

Que de s'unir avec lui dans les Cieux.  
 Enfin ce Juste meurt consumé d'une flamme  
 Qui transforme en son Dieu cette belle  
 Ame.

---

Je le contemple au-deffous de Marie,  
 Supérieur à tous les autres Saints.  
 Il obtient tout de Dieu quand on le prie;  
 Son Divin fils met tout entre ses mains.  
 Heureux qui le sert bien ; plus heureux  
 qui l'imité :  
 Dieu ne refuse rien à son mérite.

---

Epoux sacré de ma très-chère Mère,  
 Ange visible & père du Sauveur,  
 Grand Saint Joseph en qui mon ame es-  
 père,  
 Je vous demande une seule faveur.  
 Tendez moi votre main durant mon a-  
 gonie,  
 Pour régner avec vous de compagnie.



Sur la Conversion de S. Augustin ;  
 Sur l'Air, *Que les Oiseaux de ce Bocage, &c.*

LE PECHEUR A S. AUGUSTIN.

**R**iche ornement de nos Saints Prêtres,  
 Guide éclairé de tous nos Maîtres,  
 Le plus Saint des Savans, le plus Savant  
 des Saints,  
 Dont le cœur tout de feu ravit les Sé-  
 raphins,  
 Soleil de l'Eglise Latine,  
 Dites-nous le pouvoir de la grace Divine.

Grand Augustin, l'honneur d'Afrique,  
 Apprenez-moi dans ce Cantique  
 Les assauts différens que vous avez souf-  
 ferts  
 Pour éteindre vos feux et pour rompre  
 vos fers ;  
 Parlez à mon cœur qui délire  
 De briser les liens qui causent son mar-  
 tyre.

*Saint Augustin au pécheur.*

Hélas ! Pécheur, dès mon enfance,  
 Je n'ai couru qu'après l'offense :

Je suivois mes amis les plus licentieux,  
Et souvent j'affectois d'être plus vicieux.  
Le jeu, les ébats, la mollesse,  
Ont rempli tout le cours de ma folle  
jeunesse.

---

Quand je voyois sur le Théâtre,  
Que les Acteurs les plus folâtres  
Se piquoient d'exprimer les infâmes  
plaisirs,  
Tout mon cœur s'embrasoit par des  
mauvais desirs.  
J'avois à mon bien deux obstacles,  
Mes amis débauchés et ces sales specta-  
cles.

---

J'accumulois crimes sur crimes,  
Par mes talens les plus sublimes.  
Tous mes dons naturels et tous mes  
dons acquis,  
N'avoient rien pour le Ciel, ni de grand,  
ni d'exquis.  
J'étois comme un arbre stérile,  
Quelque soin que Dieu prit de mon  
ame indocile.

Ma mère ufoit de mille instances,  
Pour furmonter mes réſiſtances.  
Mais j'étois trop altier pour vouloir  
obéir,  
Je m'étois trop aimé pour me vouloir  
haïr.  
Ses vœux, ſes diſcours et ſes larmes  
Ne pouvoient m'arracher aux objets de  
mes charmes.

---

Dieu cependant par ſes reproches,  
M'humilioit dans mes débauches.  
Tout perdu que j'étois, il ſçavoit me  
ſauver.  
J'avois beau me cacher, il ſavoit me  
trouver :  
Malgré ma plus noire malice,  
Ce Dieu plein de bonté m'étoit toujours  
propice.

---

Son Eſprit Saint crioit ſans ceſſe,  
Auguſtin quitte ta moleſſe.  
Quitte ces faux plaiſirs qui ſubornent  
tes ſens.  
Mais hélas ! j'étois ſourd à ſes plus doux  
accens ;  
Et je ne donnois pour répoſes,

Que d'insolens refus à toutes ses sémon-  
ces.

---

Jamais douleur ne fut amère,  
Comme la douleur de ma mère,  
Quand fuyant les conseils je tombois  
dans l'erreur  
Et dans des falletés qui lui faisoient  
horreur.

Aussi le salut de mon ame  
Est le beau fruit des pleurs de cette  
sainte Femme,

---

Plus j'offensois ce Dieu que j'aime,  
Plus j'étois mal avec moi-même.  
Je faisois chaque jour quelque crime  
nouveau,  
Qui servoit à mon cœur d'implacable  
bourreau.  
Le Ciel, pour punir mes offenses,  
Me rendoit l'instrument de ses justes  
vengeances.

---

Las de me voir en servitude  
Sous les chaînes de l'habitude,  
Je tâchois de sortir de l'état où j'étois ;

Je faisois quelques pas, & puis je m'ar-  
rêtois.

Je n'avois qu'à demi l'envie,  
De mourir à la mort & de vivre à la vie:

---

Mes compagnons, la bonne chère,  
Et chaque objet propre à me plaire,  
Me disoient tour à tour pour me faire hé-  
siter,

Augustin que fais-tu? voudrois-tu nous  
quitter ?

Veux-tu renoncer aux délices,  
Et livrer ton esprit et ton corps aux  
supplices ?

---

Adam ne cessoit de me dire,  
Laissons les pleurs, pensons à rire.  
Sçais-tu bien, Augustin, qu'en laissant  
tes amis,

Ni ceci ni cela ne sera plus permis?  
Et bientôt mon ame flotante,  
Différoit de quitter sa vie impénitente.

---

Demain, demain, non à cette heure,  
Je sortirai de mon ordure,  
Disois-je tout chagrin, et puis inconti-  
nent

J'ajoûtois, et pourquoi, pourquoi non  
maintenant ?

J'étois accablé de mes chaines,  
Sans vouloir toutefois voir la fin de mes  
peines.

---

Mon cœur étoit prêt à se rendre,  
Quand le Très-Haut me fit entendre,  
Une voix qui disoit, *prens & lis, prens &*  
*lis :*

Tout noyé dans mes pleurs, sur le champ  
je pâlis,  
Et je me retrouvai tout autre,  
Ayant lu mon état dans un trait de l'A-  
pôtre.

---

Voilà pécheur comme la grace,  
Prit de mon cœur la forte place,  
Triomphant du Démon, du monde & de  
de la chair,  
Dans un tems où j'étois sur le bord de  
l'enfer.

Voilà qu'elle fut la puissance  
De la grace de Dieu contre ma résistance,

---

Dès que le Ciel m'eût fait renaitre,

Je  
Je  
Je  
Et  
Je

J  
Un  
Qu

Et

Me  
De

T  
Ton  
Si J

Ne

Sois  
Pou

Je fus ardent pour mon doux maître.  
Je disois avec joye à ce Dieu de bonté :  
Je vous aime trop tard, ancienne beauté :  
Et je répétois plein de zèle,  
Je vous aime trop tard, beauté toujours  
nouvelle.

---

Je sentois croître dans mon ame  
Une vive & céleste flamme,  
Que nul autre que Dieu ne sçauroit al-  
lumer,  
Et qui portoit mon cœur à le toujours  
aimer.  
Me donnant à lui sans partage,  
De moment en moment je l'aimois d'a-  
vantage.

---

Tu viens de voir, pécheur, mon frère,  
Ton propre état dans ma misère.  
Si Jésus aujourd'hui daigne t'offrir sa  
main,  
Ne dis pas comme moi, demain, Seigneur  
demain :  
Sois prompt à laisser tous tes crimes,  
Pour ne t'en repentir trop tard dans les  
abîmes.

---

Fais posément quelque lecture  
 Dans les cahiers de l'écriture.  
 C'est par là que le Ciel éclairant ton esprit,  
 Prouvera par tes yeux que ton cœur est  
 contrit.  
 C'est là que ton ame infidèle,  
 Apprendra du Seigneur ce qu'il désire  
 d'elle.

---

J'ai combattu les hérétiques  
 Par mes Ecrits, par mes pratiques,  
 Par mes saints entretiens & mes puissans  
 Sermons :  
 Ne fréquente jamais ces suppots des  
 démons.  
 Ton esprit soumis à l'église,  
 Doit combattre à jamais tout ce qui la  
 divise.

---

Jusqu'à la fin de mon vieil age,  
 Mes pleurs ont rendu témoignage  
 Du sincère regret de mon cœur repen-  
 tant.  
 Recommence toujours de vivre en pé-  
 nitent.

En v  
 Si la

J'  
 Par  
 Qu'

Crai

Tu  
 Si

E  
 Par  
 A f

Il fa

Il fa  
 Que

En vain ferois-tu pénitence,  
Si lassé de gémir tu manquois de constance.

---

J'ai hautement prêché sans cesse  
Par l'humble aveu de ma bassesse,  
Qu'on ne peut se sauver que par l'humilité.

Crains, tant que tu vivras l'esprit de vanité.

Tu peux au moment de la gloire,  
Si tu n'es bien petit, perdre encor la victoire.

---

Enfin le cœur que ma main porte,  
Par ses traits, par ses feux t'exhorte,  
A souffrir, à brûler pour Jésus à ton tour.

Il faut donc désormais la souffrance & l'amour.

Il faut avec moi que tu prêches,  
Que Dieu veut d'un Chrétien un cœur percé de flèches.

A l'honneur de S. Alexis : Sur l'Air,  
*Depuis longiems qu'en secret je vous aime,*

**P**Euple Chrétien, chante un nouveau  
 Cantique,  
 Pour exalter Alexis l'inconnu,  
 Qui mène en terre une vie angélique,  
 Et qui pour Dieu très-pauvre est deve-  
 nu ;

Qui dix sept ans est témoin des regrets,  
 De tous les siens sous leurs propres de-  
 grés,

Et qui sans cesse,  
 Par leur tristesse,  
 Souffre en son cœur mille combats se-  
 crets.

---

Le même soir qu'Alexis se marie,  
 Dieu l'appellant, il brise ses liens ;  
 Sur le minuit il sort de sa patrie,  
 Et sans mot dire il quitte tous les siens.  
 Il se déguise et va sur un Vaisseau,  
 Ayant donné la ceinture et l'anneau  
 A l'épousée,  
 Martyrilee,  
 Du seul désir de voir l'époux nouveau.

Dès le matin, chacun est aux alarmes,  
 Ne sachant point qu'est devenu l'époux.  
 Il n'est aucun qui ne verse des larmes :  
 Tout le Palais est sans dessus dessous.  
 Euphemien dépêche en même tems  
 Tous les courriers qu'il connoit diligens.

Tous se tracassent,  
 Mais tous se lassent,  
 Courant en vain les Villes et les Champs.

Jésus en qui notre Alexis espère,  
 Devient par tout son guide et son ap-  
 pui.

Les Dépêchés de la part de son père,  
 Sans le connoitre ont tendresse pour lui,  
 Et de ses biens lui font la charité,  
 Dont il bénit de Jésus la bonté,

Et par la grace,  
 Il fuit sa trace,  
 En imitant la sainte pauvreté,

Le Sacristain de l'Eglise d'Edesse,  
 Par ordre exprès de la Reine des Cieux,  
 Ouvre la porte avec grande allégresse,  
 Pour faire entrer ce Pèlerin pieux :

Mais aussitôt que Marie a parlé,  
 Recommandant cet illustre exilé,  
 Il se retire,  
 Car il n'aspire  
 Qu'à vivre abject, petit et ignoré.

---

Tandis qu'il croit aller en Cilicie,  
 La Providence en dispose autrement.  
 Par la tempête il vient au Port d'Ostie,  
 Au même endroit de son embarquement.  
 Si-tôt qu'il est en ce fortuné Port,  
 Dieu rend son cœur et plus humble et  
 plus fort ;  
 Et ce grand homme,  
 Retourne à Rome,  
 Pour s'immoler chez soi jusqu'à la mort.

---

Que fera-t il, cet Athlète admirable,  
 Craindra-t-il point l'abord de son Pa-  
 lais ?  
 Sera-t-il fort pour vivre et mourir stable  
 Auprès des siens et de tous leurs valets ?  
 N'en doutons point ; laissons, laissons  
 l'aller :  
 Tous ses parens ne sçauroient l'ébranler,  
 Ni par leurs charmes,

Ni par leurs larmes ;  
Son cœur constant ne sauroit chanceler.

---

Entrant dans Rome, il voit dans une  
ruë  
Euphemien tout accablé d'ennui :  
Dieu l'animant sans crainte il le salue,  
Et lui demande un petit coin chez lui.  
Son père, hélas ! consent à le loger,  
Et recevant son fils comme étranger,  
De bonne grace  
Le prend l'embrasse,  
Et lui promet qu'aux siens il fera cher.

---

Le voilà donc dans sa chère patrie,  
Sous l'escalier de son propre Palais  
Où jour & nuit il jeûne, il veille, il prie  
En jouissant d'une profonde paix.  
Il couche à terre & se croit trop heu-  
reux  
D'être chez soi sous un habit de gueux.  
Son ame sainte,  
Souffre sans plainte,  
Jusqu'à la fin les maux les plus affreux.

---

Et cependant son aimable Olimpie,

Qui le croit loin, l'ayant auprès de soi,  
 Passe en soupirs sa languissante vie,  
 Lui reprochant qu'il a trahi sa foi.  
 Elle gémit et pleure amèrement  
 Son chaste époux qu'elle aime tendre-  
 ment ;

Et demi-morte,  
 Elle l'exhorte  
 A venir tôt soulager son tourment.

---

Ah ! lui dit-elle, ah ! je meurs de  
 tristesse !

Reviens à nous : change au plutôt d'a-  
 vis :

Viens adoucir la douleur qui nous presse,  
 Donne la vie à ceux par qui tu vis.

Que t'ont donc fait ta femme et tes pa-  
 rens,

Pour les laisser souffrir un si long-tems ?

Ame insensible,

Est-il possible

Que leurs malheurs te soient indifférens.

---

Cœur déloyal, entends mon cœur fi-  
 dèle. [gueur ?

Cœur inhumain, pourquoi tant de ri-

Penses-tu bien que mon ame chancelle,  
Et que ta fuite ait ~~changé~~ mon cœur ?  
Epoux ingrat, ayant reçu ta foi,  
Je ne sçaurois aimer autre que toi,  
Je suis la même ;  
Toujours je t'aime ;  
Mon cœur est tien ; ton cœur doit être  
à moi.

---

Viens, cher Epoux, ou bien fais que je  
sache  
En quel endroit mes yeux te pourront  
voir :  
Déclare-moi le recoin qui te cache ;  
Rends à mon cœur cet innocent devoir.  
Connois, au moins, que tu m'as fait  
grand tort  
De m'épouser pour me quitter d'abord.  
Ta seule absence  
Fait ma souffrance ;  
De toi dépend ou ma vie ou ma mort.

---

Je ne sçais plus qu'est-ce que je puis  
faire  
Pour rappeler mon Epoux qui s'enfuit.

Rien d'ici bas ne sçauroit me distraire ;  
 Son souvenir sans cesse me poursuit.  
 O justes Cieux ! instruisez Alexis  
 De mon amour et de tous mes soucis,  
 De mes tortures,  
 De mes pressures,  
 Qui toucheroient des cœurs très-endur-  
 cis.

---

Faut-il que j'aïlle aux quatre coins du  
 monde,  
 Chercher l'objet de mon plus tendre a-  
 amour ?  
 Faut-il que j'aïlle, errante et vagabonde,  
 Le demander, et de nuit et de jour ?  
 Non, non, mon ame, il n'est pas à pro-  
 pos :  
 Cherche Dieu seule dans cet enclos.  
 Souffre l'orage  
 Avec courage,  
 Pleure, gemis et pouffe des sanglots.

---

Dans un transport cette épouse affligée  
 Dit, en pleurant, à cet homme parfait :  
 Je te serai grandement obligée,  
 Si tu me suis au dessein que j'ai fait.

Mon bon ami, de grace enfuyons-nous;  
Allons tous deux chercher mon cher  
Epoux.

Je prens la fuite;

Viens à ma fuite.

Ah ! je meurs si tu ne t'y refous.

Le Saint répond à cette chaste amante,  
Arrêtez-vous, car je ne vous fuis pas.  
A ce refus, toute triste et tremblante,  
Elle se pâme et tombe entre ses bras.  
Le Saint alors d'effroi pâle et transi,  
Crie, Olympie, Alexis est ici.

Soudain la Dame

Reprend sa flûte,

Ses cris, ses pleurs et son amer souci.

Hélas ! dit-elle, au lieu que tu m'af-  
fistes,  
A rechercher mon Epoux endurci;  
Semblable à lui sans sujet tu m'attristes,  
En me disant qu'Alexis est ici.  
Je vous l'ai dit, repart le Pèlerin,  
Pour vous servir de sage Medecin,  
Vous ayant vue :

Blême, abattue, [main.  
Et presque morte en ma tremblante

---

Cent & cent fois elle embrasse sa mère,  
Et, l'âme triste & le cœur attendri,  
Elle lui dit, allons avec mon père,  
Allons chercher Alexis mon Mari.  
Elle a chez soi l'objet de ses appas ;  
Elle le voit, & ne le connoit pas :

Elle l'écoute,  
Sans qu'elle doute  
Qu'il soit celui qui cause son trépas.

---

Durant le tems que cette illustre Dame  
Auprès du Saint loulage un peu son  
cœur,  
Notre inc inu sent au fond de son ame  
Nouvel amour & nouvelle douleur ;  
Et les yeux bas, il lui dit d'un ton doux,  
Ma bonne Dame ; hélas ! consolez vous  
Cessez de craindre  
Et de vous plaindre ;  
Dieu prendra loin d'Alexis votre Epoux.

---

Euphemien & sa femme dolente,  
Vont à leur tour le voir de tems en tems.

Sa compagnie est si fort consolante,  
 Qu'à son aspect ils sont tous deux con-  
 tents.

Il les console avec tant de succès,  
 Qu'à chaque mot il les comble de paix ;  
 Et l'amertume

Qui les consume,  
 Les gêne moins tant qu'ils lui sont au-  
 près.

---

A chaque fois qu'ils discourent en-  
 semble,

Du fugitif que chacun croit absent,  
 Ce chaste Epoux qui gemit & qui trem-  
 ble,

S'offre en secret au trois fois Tout-Puif-  
 sant,

Et d'un cœur humble il lui dit, ô mon  
 tout,

Pour qui mon ame a la terre à dégoût,  
 Sans vous je cède ;

Soyez mon aide

Pour triompher de mon sang jusqu'au  
 bout.

---

Bon Dieu, dit-il, mon absence désolé

Tous mes parens qui cherchent où je suis,  
 Il ne faudroit qu'une feule parole  
 Pour mettre fin à leurs mortels ennuis.  
 Je voudrois bien pouvoir les fecourir,  
 Mais vous laiffant le foin de les guérir,  
 Toujours fevere  
 A père, à mere,  
 Je meurs pour eux & les laiffes mourir.

Tous les valets le raillent, le rebutent,  
 L'appellent gucux, fainéant & vagabond;  
 Et ce grand Saint, lofqu'ils le perfecutent,  
 Se tient en paix & jamais ne répond.  
 Il veut que Dieu foit tout feul le témoin  
 De tous les maux qu'il souffre en ce re-  
 coin.

Plus ils l'affligent,  
 Plus ils l'obligent  
 A demander au Très-Haut leur befoin.

Lorfqu'il eft mort, une voix éclatante,  
 Dit de chercher le Serviteur de Dieu,  
 Qui va regner dans la Cour triomphante,  
 Pour fecourir les Romains en tout lieu.  
 La voix reedit que chez Euphemien  
 On trouvera ce grand homme de bien.  
 Chacun s'avance

Pour

Le

S'adr

De lu

Pour

Le Sa

Lâch

Son r

Pe

Avec

Chac

Mais

On a

Qu'a

Don

D

En diligence,  
Pour aller voir de Rome le soutien.

---

Le Pape ici met les genoux à terre,  
S'adresse au mort, le prie avec respect  
De lui lâcher l'écrit que sa main ferre,  
Pour faire voir au Peuple ce que c'est.  
Le Saint d'abord, en étendant les doigts,  
Lâche l'écrit qu'on lit à haute voix ;  
Et d'un cœur tendre,  
On fait entendre  
Son nom, sa vie & ses diverses croix.

---

Pendant sept jours son cher père & sa  
mère  
Avec sa femme embrassent son cercueil.  
Chacun prend part à leur tristesse amère ;  
Mais nul ne peut faire cesser leur deuil.  
On a beau faire & beau représenter,  
Qu'au lieu de pleurs il est tems de chan-  
ter :  
Le dur martyr,  
Qui les déchire,  
Donne à tous trois sujet de lamenter.

---

De toute part on ne voit que miracles :

Le Ladre est net, le Boîteux marche  
droit,

Le Sourd entend par un rare spectacle,  
Le muët parle & chaque aveugle voit,  
Grands & petits admirent la beauté  
Du sacré Corps qui brille de clarté,

Chacun fait fête,

Le Pape en tête,

Loue en chantant du Saint la pureté.

---

Allez, grand Saint, plein d'honneur &  
de gloire,

Allez briller au bien-heureux séjour ;  
Et triomphant d'une illustre victoire,  
Brulez sans fin du feu du pur amour.

Vous avez fait un sujet de mépris  
Des vains objets qui trompent nos es-  
prits.

Il est bien juste,

Romain Auguste, [prix.

Que votre cœur possède un bien sans

---

Obtenez-nous qu'en méprisant le mon-  
de,

Les vains honneurs, les faux biens, les  
plaisirs,

Nou

Qui  
Cher  
Voye

Conc

---

Sur l

A  
Et de

Crois

Je  
Plu  
Plus

Bie

Nous puissions voir la beauté sans se-  
conde

Qui doit au Ciel remplir tous nos desirs.

Cher Protecteur de l'Empire Romain,

Voyez nos maux et tendez-nous la main,

Brûlez nos chaînes,

Et par vos peines,

Conduisez-nous au bonheur souverain.

LE SACRIFICE D'ABRAHAM.

Sur l'air *Que peut-on vous chanter de plus  
doux que l'amour,*

DIEU.

**A**braham, leve-toi, prends ton Fils  
bien-aimé,

Et de ta propre main, viens m'en faire  
une offrande;

Crois ce que j'ai promis; fais ce que je  
commande;

Je veux qu'il ait été consumé,

Plus ta main paroitra cruelle,

Plus ton cœur envers moi sera fidèle.

ABRAHAM.

Bien que je sente en moi des mouve-  
mens divers,

Je m'en vais vous l'offrir, & je veux  
croire encore

Que sa postérité du couchant à l'aurore,  
Peuplera le vaste Univers :

Lors qu'Isaac sera sur la flamme.

J'espérerai toujours au fond de l'ame,

DIEU.

Ton espoir n'est pas vain, ni ta fidé-  
lité ;

Espère jusqu'au bout avec grande allé-  
gresse,

Sois ferme dans ta foi, je tiendrai ma  
promesse ;

Je suis le Dieu de vérité,

Va-t'en donc d'un cœur magnanime,  
Va faire de ton fils une victime.

ABRAHAM.

Cher Isaac fors du lit, & dès le grand  
matin,

Allons nous en tous deux offrir un sa-  
crifice,

Partons sans différer, il faut que j'obéisse  
Aux ordres d'un Dieu souverain.

Nous devons tous deux nous soumet-  
tre

A ce que veut de nous l'unique Maître,

ISAAC.

Je le veux de bon cœur, préparons  
ce qu'il faut,  
L'âne & le serviteur porteront le bagage;  
Allons, cher père, allons rendre hum-  
blement hommage  
A la majesté du Très-Haut.  
Commandez ce qu'il faudra faire ;  
Je ne desire en tout que de vous plaire.

ABRAHAM.

Prends ce bois sur ton dos, j'ai le glai-  
ve & le feu ;  
Laissons notre âne ici brouter l'herbe en-  
campagne :  
Nos deux jeunes valets au bas de la  
montagne  
Pourront attendre tant soit peu,  
Cependant avec modestie,  
Allons à ce sommet offrir l'Hostie.

ISAAC.

Mais comment ferous nous ? je vois  
là le couteau ;  
Je vois le feu, le bois, où sera la victime ?  
Je sens mon cœur brûler d'un amour  
très-intime,  
Où trouverons-nous un agneau ?

En quel lieu pourrons-nous le prendre ?

Vous me feriez plaisir de me l'apprendre.

ABRAHAM.

Obéis, cher Isaac, pour remplir ton devoir,

Nous n'avons point d'agneau, mais ayons espérance,

Et croyons fermement contre toute apparence,

Que Dieu prendra soin d'y pourvoir.

Adorons sa haute sagesse ;

Immolons-lui nos cœurs avec tendresse.

ISAAC.

Mon Père qu'ai-je fait ? quel crime ai-je commis ?

Vous me liez les bras ; que prétendez-vous faire ?

Voulez-vous m'égorger ? répondez mon bon père ;

Et quoi le meurtre est-il permis ?

Arrêtez votre zèle extrême : [me ?  
Voulez-vous sacrifier en moi vous même ?

ABRAHAM.

O le cœur de mon cœur, pourrai-je te parler ?

Le meurtre est défendu ; cependant Dieu  
commande

Que je te mette à mort, que tu sois mon  
offrande ;

Je t'ai conduit pour t'immoler.

Ah ! cher fils, mon ame est tremblante ;  
Je meurs en prévoyant ta mort sanglante.

ISAAC.

Hé bien, honorez Dieu par mon san-  
glant trépas :

Cessez d'être attendri ; soyez impitoya-  
ble.

Puisque ma mort lui plait, elle m'est a-  
gréable :

Donnez le coup, je ne crains pas :

Signalons notre obéissance ;

Je veux ce que Dieu veut sans répu-  
gnance.

ABRAHAM.

Bras trop dur, cruel bras, laisse-moi  
sourir,

Et ne sois pas si prompt à tremper cette  
lame,

Dans le sang de mon sang, dans l'ame  
de mon ame ;

Souffre-moi du moins respirer.  
 Je n'ai plus ni cœur ni parole;  
 Faut-il, cher Fils, hélas! que je t'immole.

ISAAC.

N'épargnez pas mon corps; le Ciel  
 vous le défend.  
 Roidissez votre bras; faites ce qu'il faut  
 faire.  
 La gloire du Très-Haut vous doit être  
 plus chère,  
 Que votre unique & cher enfant.  
 Détruisez votre propre ouvrage;  
 Vous appuyant sur Dieu, prenez coura-  
 ge.

ABRAHAM.

C'en est fait, cher Isaac, tu mourras en  
 ce lieu.  
 Je ne recule point; non, non, j'en suis  
 bien aise,  
 Mais avant que de mourir, il faut que je  
 te baise,  
 Te disant le dernier adieu.  
 Ça, mon bras, ça, fais ton office;  
 Il est tems d'achever mon sacrifice.

L'ANGE.

Abraham, c'est assez; mets à bas ce

coûteau.

Dieu ne veut point la mort d'Isaac ton  
fils unique.

Il ne veut que ton cœur; obéis sans re-  
plique;

Remets le glaive en son fourreau.

J'ai connu combien ton cœur aime  
Le trois fois Tout-Puissant, l'Etre su-  
prême.

ABRAHAM,

Messager de mon Dieu, ne me dé-  
tourne pas.

Je n'ai point dans mon cœur une foi  
chancelante,

Bien que ma foible main soit, malgré  
moi, tremblante,

Je veux de mon fils le trépas.  
Permits donc que sur cette cime,  
Je fois, en l'immolant, Prêtre & Victime.

L'ANGE,

L'Eternel a reçu pour l'effet ton vou-  
loir.

Il veut que ce belier tienne d'Isaac la  
place.

Sa suprême bonté t'accorde cette grace,

Pour récompenser ton espoir;  
Laisse-là ton cher fils en vie,  
Offre cet animal pour ton hostie.

ABRAHAM.

Béni soit le Seigneur; nous avons satisfait.  
Offrons lui, cher Isaac, & nos corps & nos ames:  
Consumons nous tous deux dans ses divines flammes,

Pour reconnoitre un tel bien-fait.  
Unissons nos humbles louanges,  
A celles qu'il reçoit de tous les Anges.

AUX PARENS.

Si le Ciel te ravit ton enfant le plus cher,  
Donne le de bon cœur en suivant le modèle  
Du Père des Croyans, de cet homme fidèle  
Qui foule le sang & la chair:  
De ton fils, Dieu tiendra la place,  
Si tu souffres sa mort de bonne grace.

---

Prends bien garde surtout que par la vanité

Et par l'ambition d'un honneur périffa-  
ble,

Tu n'immoles tes fils & tes filles au Di-  
able

Pour brûler dans l'éternité.

Abraham par cette victoire  
T'apprend à les offrir au Roi de gloire.

AUX ENFANS.

Notre Isaac se soumet, & tu tranches  
du Roi,

Enfant dénaturé qui, pour te satisfaire,  
Désobéis en tout à ton père, à ta mère,

Et qui par tout leur fais la loi :

Ah ! ton orgueil, si tu ne changes,  
Attirera sur toi des maux étranges.

Tâche donc désormais de leur être  
soumis :

Aime les selon Dieu, prête leur affi-  
tance ;

Fais leur voir ton respect par ton obeïf-  
sance

En tout ce qui sera permis,

Tu verras Isaac dans la gloire,  
Si tu sçais profiter de son histoire,

\* \* \* \* \*  
 \* \* \* \* \*

DU PATRIARCHE JOSEPH.

Vendu, Chaste, élevé aux honneurs de  
 l'Egypte, & reconnu de ses Frères :  
 Sur l'Air, *Jesus plein d'amour extrême, &c.*

JOSEPH VENDU.

*Joseph à ses Frères.*

**P**ermettez qu'avec franchise

Je vous dise

Ce que j'ai vu cette nuit.

Ne condamnez pas mon songe

De mensonge,

Car c'est Dieu qui l'a produit.

*Ses Frères.*

Tu veux faire le Prophète

De ta tête,

Et tu nous rends plus jaloux,

Tout ce que tu dis nous choque,

Et provoque

Contre toi notre courroux,

*Joseph.*

Vous me croirez un superbe,

Car ma gerbe

Avait les vôtres autour.  
Elles lui rendoient hommage,

Pour présage  
Que vous me ferez la cour.

*Ses Frères.*

Tu nous piques, tu nous braves  
En esclave ;

Serons-nous tes serviteurs ?

Tu n'acquiers que notre haine,  
Pour ta peine.

Nous ne sommes point flatteurs.

*Joseph.*

J'ai vû sous des sombres voiles,  
Onze Etoiles,

La Lune avec le Soleil ;

Ils m'ont fait la révérence,  
En silence,

Tout le long de mon sommeil.

*Son Père.*

Tu crois donc que chaque Frère,  
Père & Mère,

Doivent un jour t'adorer,  
Chasse loin ta propre estime

Comme un crime,

C'est à toi de m'honorer.

*Joseph.*

De bon cœur, mon très-cher Père,  
 Je révère  
 Tout ce qui dépend de vous:  
 Vous ferez toujours le maître;  
 Je veux être  
 L'humble serviteur de tous.

*Son Père.*

Va, cher fils, par les montagnes,  
 Les campagnes,  
 Les vallons & les coupeaux.  
 Va voir l'état des affaires  
 De tes Frères  
 Et celui de nos Troupeaux.

*Joseph.*

De ce pas avec vitesse,  
 Et viteffe,  
 Je vais chercher nos Bergers.  
 Priez Dieu pour ce voyage  
 Qui m'engage à mille & mille dangers.

*Un Passant.*

Mon ami tu ne vois goutte  
 Dans ta route;  
 Tous tes pas sont égarés.  
 Je crains fort que quelque bête

Ne t'arrête  
 Au mieu de ces forêts.

*Joseph.*

Quelque Tigre, Loup, ou Louve  
 Que je trouve,  
 Le Seigneur peut m'en sauver,  
 J'ai cherché partout mes Frères  
 Solitaires,  
 Sans avoir pu les trouver.

*Le Passant.*

Ils ont dit qu'ils alloient faire  
 Leur repaire ;  
 Au quartier de Dothain ;  
 Si tu veux trouver leur gîte,  
 Marche vite,  
 Et prends le plus court chemin.

*Ses Frères.*

Voici celui qui nous fâche  
 Sans relâche ;  
 Mais il faut le terrasser,  
 Punifions les rêveries,  
 Ses folies,  
 En seignant de l'embrasser.

*Ruben.*

Oseriez-vous vous défaire,  
 D'un tel frère,

Sans épargner votre chair ?  
 Je n'y scaurois condescendre,  
 Ni me rendre ;  
 Cet innocent m'est trop cher.

*Ses Frères.*

Nous trouverons pour couverte  
 De la perte,  
 Ou les Tigres, ou les Ours,  
 Il nous a voulu prédire  
 Son Empire ;  
 Il faut terminer ses jours.

*Ruben.*

Cette Citerne profonde  
 Nous seconde  
 Pour le conserver vivant.  
 Donnons-lui cette demeure,  
 Sans qu'il meure ;  
 Aucun n'en aura le vent.

*Judas.*

Son sang crierait vengeance,  
 Sans clémence,  
 Contre nos cœurs fraternels.  
 Il fera mieux de le vendre,  
 Pour nous rendre  
 Devant Dieu moins criminels.

*Ses Frères.*

Vas-tu point, *Itmaélite*,

En Egypte,

Avec ta myrrhe et ta poix ?

Nous te vendrons cet Esclave

Jeune & grave,

Qu'on a trouvé dans ce bois.

*L'Ismaélite.*

J'ai vuïdé presque ma bourse,

Dans ma course,

Je n'ai que bien peu d'argent,

Voyez si nous pourrions faire

Cette affaire,

Pour vingt deniers seulement.

*Ses Frères.*

Cette somme suffisante,

Nous contente ;

Prends cet Esclave et t'enfuis,

Tu peux aller le revendre,

Et t'attendre

De gagner beaucoup sur lui.

*Ruben.*

Ah ! Citerne déloyale

Et fatale,

Qu'as-tu fait du pauvre Enfant ?

Je ne vois plus ni sa face,

Ni sa trace,  
De regret mon cœur se fend.

Que deviendra notre Père,  
Debonnaire ?

Que pensera-t-il de nous ?  
Il croira qu'en ce bocage,  
Notre rage

A livré Joseph aux Loups.

*Ses Frères.*

Que nous sert-il de tant craindre ?

Il faut teindre  
Sa robe au sang d'un chevreau ;  
Et puis nous ferons en sorte

Qu'on la porte

A Jacob ce vieux Gemeau.

REFLEXION.

Tu vois, pécheur, que l'envie

Fut suivie

Du plus noir des attentats,

Abhore donc & déteste

Cette peste,

Qui trouble tous les Etats.

Ne trouve plus ton supplice

Par ce vice,

Dans le bonheur du prochain.  
 Change soudain ta tristesse  
 En lieffe,  
 Lorsque tu verras son gain.

Laisse réussir ton frère,  
 Sans rien faire,  
 Contre sa prospérité,  
 Demande à Dieu qu'il enflamme  
 Dans ton ame  
 Le feu de la charité.

---

*LA CHASTETE' DE JOSEPH.*

*Ses Freres.*

**P**Orte cette robe teinte ;  
 Va sans crainte  
 Vers Jacob notre viellard,  
 Tu diras que tu l'as prise,  
 Par surprise,  
 Sous les dents d'un Léopard.

*Le Messager au Père.*

Connoissez-vous cette veste  
 C'est un reste  
 Que j'ai depuis peu de tems.  
 Un gros Léopard sauvage

Plein de rage,  
Prit Joseph entre ses dents.

*Son Père.*

Ah ! Joseph, ah ! mon aimable,

Fils affable,

Les bêtes t'ont dévoré.

Je perds avec toi l'envie

D'être en vie ;

Le Seigneur soit adoré.

*Le Marchand Ismaélite.*

Je veux une bonne femme

De cet homme ;

Putiphar l'achetez-vous ?

Il est propre à l'intendance ;

Sa prudence

Le fera chérir de tous.

*Putiphar.*

Joseph ta fortune est faite :

Sois honnête,

Humble, doux, simple et prudent,

Prends mes biens et les conserve

Sans réserve.

Je te fais mon Intendant.

*Sa maîtresse.*

Je souffre un cruel martyre ;

Je soupire,

Cher Joleph, pour ton amour.  
Sois touché de cette flamme,  
Dont mon ame  
Brûle pour toi nuit et jour.

*Joseph.*

Madame, Dieu me regarde ;  
Je n'ai garde,  
De rien faire contre lui,  
Je serois d'ailleurs bien traître  
A mon Maître,  
Qui met en moi son appui.

*Sa Maitresse.*

Rejettes-tu mes carettes,  
Mes richesses ?  
Veux-tu pas me contenter ?  
Ah ! si ton cœur me refuse,  
Par ma ruse,  
Je te ferai tourmenter.

*Joseph.*

Je foule aux pieds les délices,  
Les supplices,  
Les honneurs et le poteau,  
Je vaincrai votre poursuite,  
Par ma fuite,  
Vous n'aurez que mon manteau.

*Sa Maitresse.*

Putiphar, venge ta femme,  
Un infâme  
Vouloit lui ravir l'honneur,  
C'est Joseph, cet impudique,  
Ce critique,  
Qui tient de toi son bonheur.

*Putiphar.*

L'attentat est il possible ?  
Chose horrible !  
Dites-vous la vérité ?  
J'ai bien de la peine à croire  
Cette Histoire,  
Sachant son honnêteté.

*Sa Maitresse.*

Je soutiens ce que j'avance ;  
Ma constance  
A fait tête à ses desseins.  
La preuve de ma conduite,  
C'est sa fuite,  
Et son manteau dans mes mains.

*Putiphar.*

Joseph, ton ingratitude  
M'est plus rude,  
Que ton infidélité,  
Meurs dans la prison obscure ;

Ton injure,  
Me force à la cruauté.

*Joseph.*

Adorable Providence,  
L'innocence

Me rend calme en ma prison :  
Elle convertit mes chaînes

Et mes peines,  
En des fujets d'Oraison.

*Le Concierge.*

Cher Joseph, retiens tes larmes ;

Tu me charmes

Par tes excellens propos :

Je remets à ta prudence,

L'intendance

Sur tous ceux de ces Cachots.

*Joseph à deux prisonniers.*

Quel chagrin insupportable,

Vous accable ?

Expliquez-vous franchement.

J'obtiens par mes prières,

Des lumières

Pour votre éclaircissement.

*L'Echançon et le Pannetier.*

Nos ames sont accablées

Et troublées  
 De deux songes fort obscurs.  
 Du raisin, de la farine,  
 Nous chagrine,  
 Et désole ainsi nos cœurs.

*Joseph.*

L'Echançon aura la grace  
 Et la place ;  
 Mais le Panetier mourra.  
 Ne tenez pas mes paroles  
 Pour frivoles ;  
 Ce que j'ai dit se verra.

*Pharaon aux Devins.*

Mon esprit est dans la gêne,  
 Fort en peine  
 De deux songes que-j'ai faits ;  
 Et je ne trouve personne  
 Qui raisonne  
 Sur la cause et les effets.

*L'Echançon au Roi.*

Je connois un sage Esclave  
 Doux et grave,  
 Qui gémit dans vos prisons.  
 J'ose, Sire, vous promettre,  
 Qu'il est Maître,  
 Pour en sçavoir les raisons.

*Pharaon.*

Qu'on le tire de la chaîne,  
 Qu'on l'amène;  
 Je suis content de le voir.  
 Faites l'entrer dans la Salle  
 Principale,  
 Où nous verrons son sçavoir.

REFLEXIONS.

Si tu veux sauver ton ame,  
 De la flamme,  
 Du Démon d'impureté ;  
 Fuis tout objet qui te tente,  
 Car ta pente  
 N'a point d'autre sûreté.

L'épine garde la rose,  
 Et s'opose,  
 Lorsqu'on veut en approcher,  
 Sois retenu, sois auflère,  
 Et sevère,  
 Dès que l'on veut te toucher.

Veille avec un soin extrême  
 Sur toi-même :  
 Tu sçais ta fragilité,

Crains sur tous la vaine gloire ;  
 Ta victoire  
 Dépend de l'humilité.

---

J O S E P H,

Elevé aux honneurs de l'Egypte.

*L'Echanfon.*

C Her Joseph, bonne nouvelle,  
 Par mon zèle,  
 Le Roi te fait appeller.  
 Quitte-là toutes tes chaînes  
 Que tu traines ;  
 Viens à lui sans chanceler.

*Joseph au Roi.*

Quelle chose avez-vous, Sire,  
 A me dire ?  
 Que désirez-vous de moi ?  
 Il n'est rien qu'avec la grace,  
 Je ne fasse,  
 Pour obéir à mon Roi.

*Pharaon.*

Il faut que tu pronostiques,  
 Et m'expliques  
 Quelques songes que j'ai faits.  
 On connoitra ton mérite,

Dans l'égypte,  
Par mes signalés bien-faits.

Sept Vaches grasses, allégres,  
Par sept maigres,  
Mes yeux ont vû dévorer ;  
Sept pleins épis par ses vuides,  
Tous arides ;  
Cela me fait soupirer.

*Joseph.*

Grand Prince, à sept ans fertiles,  
Sept steriles,  
Aussi-tôt succederont.  
Prévenez par l'abondance,  
L'indigence,  
Ou vos Sujets périront.

*Pharaon.*

Joseph, je t'en fais le maître ;  
Fais paroître  
Ta prudence à gouverner.  
Partage pour récompense,  
Ma puissance ;  
Je ne te veux point borner.

*Joseph*

Que puis-je vous rendre, Sire,

Pour l'Empire  
 Que vous me donnez sur tous.  
 Nonobstant cette fortune  
 Peu commune,  
 Je veux être à vos genoux!

*Pharaon.*

Il suffit que tu me serves,  
 Et conserves  
 Tous les biens de mon Etat.  
 Si j'apprends qu'on te traverse,  
 Qu'on t'exerce :  
 J'en punirai l'attentat.

*Jacob à ses enfans.*

Nous voici dans la famine,  
 Sans farine  
 Et sans un grain de froment.  
 Le bruit court qu'on en débite  
 En Egypte ;  
 Allez-y donc promptement.

*Les Enfans.*

Nous n'y connoissons personne  
 Qui nous donne  
 Vers le Prince un libre accès :  
 Nous perdons déjà courage ;  
 Ce voyage  
 N'aura pas un bon succès.

*Jacob.*

Faites comme je propose,  
Toute chose;  
Dieu nous fera provident.  
Portez une bonne somme  
A cet homme  
Qu'on a fait Sur-Intendant.

*Ses Frères à Joseph.*

Agréez, Grand personnage,  
L'humble hommage  
Qu'en tremblant nous vous rendons.  
Nous venons vous reconnoître,  
Pour vrai Maître  
Des biens que nous possédons.

*Joseph.*

Ce ne sont que des souplesses,  
Des finesses,  
Pour épier le pais;  
Et si je ne vous accorde  
Que la corde,  
Vous serez bien ébahis.

*Ses Frères*

Que le Ciel par la justice  
Nous punisse,  
Si nous avons ce dessein.

Nous ne sommes venus vite  
 En Egypte,  
 Que pour acheter du grain.

*Joseph*

Je veux qu'on vous emprisonne,  
 Et j'ordonne,  
 La torture sans merci,  
 Que chaque frère me dise  
 Sans feintise,  
 Si vous êtes tous ici.

*Ses Frères.*

Il reste encore notre Père,  
 Outre un Frère,  
 Qui se nomme Benjamin.  
 Pour Joseph le penultième,  
 Notre onzième ;  
 Il fit une triste fin.

*Rub n & ses Frères.*

Vous voulûtes satisfaire  
 La colère,  
 Vendant Joseph vingt deniers.  
 Il est juste que Dieu venge  
 Ce bel Ange,  
 Nous détenant prisonniers.

*Ses Frères.*

Souffrons tous la juste peine

De la haine  
 Qui nous le fit vendre à tort ;  
 Et perdons toute espérance,  
 Notre offence,  
 Mérite à bon droit la mort.

*Joseph.*

Justes Cieux ! leurs pleurs, leur crainte,  
 Leur complainte,  
 Me contraignent de pleurer.  
 Il faut donc que je me cache,  
 Que je tâche  
 De les faire renvoyer,

---

Trois fois Saint, Dieu de mon ame,  
 Je me pame  
 Du plaisir que je reçois,  
 La joye excite mes larmes ;  
 O quels charmes !  
 J'ai mes Frères avec moi.

---

Maitre-d'Hôtel, tout à l'heure,  
 Sans mesure.  
 Remplis les sacs de ses gens.  
 Tâche ensuite avec adresse  
 Et vitelle  
 D'y mettre aussi leurs argens.

*Ses Frères.*

Monseigneur, le Ciel vous rende  
 La guirlande  
 Qui répond à vos bienfaits.  
 Vous méritez la couronne  
 Que Dieu donne  
 Aux hommes les plus parfaits.

*Joseph.*

Je détiens dans l'esclavage  
 Pour ôtage  
 Simeon sage & benin.  
 Je prétends qu'il y demeure,  
 Jusqu'à l'heure  
 Que je verrai Benjamin.

REFLEXION.

Si Dieu permet qu'on t'abaisse,  
 Qu'on t'opresse ;  
 Garde-toi de perdre cœur,  
 L'adversité de ce monde  
 Te seconde,  
 Pour en demeurer vainqueur.

Lorsqu'il veut qu'on te révère  
 Sur ton frère,  
 Et qu'on t'élève aux grandeurs ;  
 Souviens-toi de la poussière

De ta bière,  
 Au milieu de tes splendeurs.

Si l'orage & la bonace,  
 Par la grace.  
 Son dans ton cœur bien d'accord ;  
 Tu ne feras point naufrage,  
 Car l'orage,  
 Te conduira dans le port.

JOSEPH RECONNU DE SES FRÈRES.

*Ses Frères.*

**R** Ejouissez-vous, cher Père,  
 Notre affaire  
 Nous a très-bien réussi ;  
 Nous apportons l'abondance,  
 Sans dépense,  
 Notre argent est tout ici.

*Jacob.*

Votre vue consolante  
 Me contente ;  
 Votre récit m'est bien doux :  
 Mais je mêle à l'allégresse  
 La tristesse ;  
 Car je ne vous vois pas tous.

*Ses Enfans.*

Le Sur-Intendant moderne  
 Qui gouverne,  
 Veut voir votre fils dernier :  
 Attendant qu'on le lui mène,  
 Une chaîne  
 Tient Siméon prisonnier.

*Jacob.*

O Cieux ! que cette nouvelle,  
 M'est cruelle !  
 Que ce coup est étouffant !  
 Faut-il que dans ma vieillesse,  
 On me laisse,  
 Sans l'appui d'aucun enfant !

*Ses Frères à Joseph.*

Monseigneur, c'est avec peine,  
 Qu'on vous mène  
 Ce Cadet de la Maison,  
 Nous vous supplions de dire,  
 Qu'on retire,  
 Notre frere de prison.

*Joseph à ses Domestiques.*

Qu'on dresse une double table  
 Bien sortable,  
 Pour traiter ces Etrangers :  
 Que tout y soit magnifique ;

Qu'on s'applique,  
A montrer des cœurs ouverts.

Chers amis, entrez de grace,  
Prenez place,  
Je fais pour vous le Festin,  
Parlez-moi de votre Père,  
Sans rien taire,  
Commencez, cher Benjamin.

*Benjamin.*

Notre Père vous implore,  
Vous honore,  
Tout confus de vos bontés:  
Son cœur devant Dieu s'épanche,  
En revanche  
De vos libéralités.

*Joseph à ses Domestiques.*

Jetez pendant que l'on louppe,  
Cette Coupe  
Dans le sac de Benjamin ;  
Et puis allez les attendre,  
Pour les prendre,  
Lorsqu'ils seront en chemin.

*Le Maître-d'Hôtel.*

Malheureux, qui de la troupe  
A la coupe  
De notre Sur-Intendant ?

CANT'QUES

Bien, mais ton sac la cache ;  
Qu'on l'attache,  
Son larcin est évident.

*Ses Frères à Joseph.*

Monseigneur, ce cas lunette  
Manifeste

Nos crimes les plus cachés.  
Prononcez notre Sentence ;  
La potence

Est trop peu pour nos péchés.

*Joseph.*

Retournez à votre terre,  
Je n'enferme

Que celui qui m'a volé ;  
Eloignez-vous de ma face ;  
Point de grace ;

Je veux qu'il soit décolé.

*Judas.*

Si vous voulez qu'il endure  
Ou qu'il meure,

Citez-nous la vie à tous.  
Nous nous offrons en victime,  
Pour son crime.

Prosternés à deux genoux.

*Joseph.*

Soyez tous en assurance,

Ma présence,  
 Ne doit plus vous effrayer.  
 Je suis Joseph votre frère ;  
 Que mon Père,  
 Vienne à moi sans différer.

Vous vouliez m'ôter la vie  
 Par envie,  
 Si Ruben vous l'eût permis.  
 Mais je n'ai point de rancune ;  
 Ma fortune est en sa main ;  
 Me laisse doux et soumis.

*Ses Frères.*

Nous voici tous bouche close ;  
 Aucun n'ose  
 Vous demander son pardon.  
 Si votre miséricorde  
 Nous l'accorde,  
 Ce sera par un pur don.

*Joseph.*

De bon cœur je vous pardonne,  
 Je vous donne  
 Pour signe un baiser de paix.  
 Par un coup de Providence,  
 Votre offense  
 M'a conduit dans ce Palais.

Allez raconter l'Histoire  
 De ma gloire,  
 A notre aimable Viellard ;  
 Venez tous en diligence ;  
 Je ne pense  
 Qu'à vous faire bonne part.

*Benjamin.*

Cessez, cher Père, de plaindre,  
 Et de craindre,  
 Votre Joleph n'est point mort,  
 Il a joint à ses caresses,  
 Ses largesses ;  
 Il m'a reconnu d'abord.

*Son Père.*

Me repais-tu d'un mensonge,  
 Ou d'un songe,  
 Qui passe comme le vent ?  
 Je ne sçai si je sommeille,  
 Si je veille . . . . .  
 Quoi ! mon Joleph est vivant !

*Ses Freres.*

Chargeons femme, enfans, ménage,  
 Et bagage,  
 Sur les plus légers chevaux.  
 Allons trouver notre Frère,  
 Mon cher Père,

Allons finir nos travaux.

*Joseph.*

Roi du Ciel en qui j'espère,  
J'ai mon Père,  
Je ne souhaite plus rien  
Embrassez-moi, Père au ciel  
Vénérable ;

Dieu m'a fait votre soutien.

*Son Père*

Cher Joseph, je vois ta face,  
Je t'embrasse,  
Je me sens tout attendri  
J'ai ce que mon cœur désirait  
Que j'expire ;  
Je suis content de mourir.

REFLEXION.

Préférer autant que toi l'épouse  
Un qui t'aime,  
Ce n'est qu'un simple mariage,  
Mais lors qu'on te désolent  
Qu'on t'afflige,  
C'est un véritable amour.

Prenez les yeux et contentez  
Cet exemple,

De Joseph persecuté,  
 Tu dois faire,  
 O frere,  
 A mal raité,

— — —  
 on cœur marchande ?  
 commande  
 ennemis.  
 e tu t'acquittes,  
 tes  
 e font promis.

— — —  
 Sainte Marguente, Vier.  
 et Martyre.  
 un Prince bienheureux, &c.

LIBRIUS:  
 ité, parle sans prix,  
 rable Marguerite,  
 ec mépris  
 on mérite:

— — —  
 oux ton Gouverneur,  
 — — —  
 — — —  
 — — —  
 — — —

Je  
 J'a  
 Qu

Le  
 Et  
 En  
 Tu  
 Et

D  
 L'on  
 Je r  
 En  
 Tou  
 Alle

Je  
 De  
 N.  
 Ne  
 Pa  
 Je

Je ne veux point être louée :  
 J'ai plus à cœur de vivre aux champs,  
 Que dans la Cour parmi les grands.

OLIBRIUS.

Je te conjure d'accepter,  
 Le parti que je te présente,  
 Et je te ferai respecter  
 En qualité de Gouvernante.  
 Tu jouiras de mes trésors,  
 Et de tous les plaisirs du corps.

LA SAINTE.

Donnez à quelque autre qu'à moi,  
 L'or et l'argent de tous vos coffres,  
 Je ne sçaurois trahir ma foi,  
 En acceptant vos belles offres.  
 Tous vos discours sont superflus ;  
 Allez, Seigneur, n'y pensez plus.

OLIBRIUS.

Je suis épris de ta beauté,  
 Beau chef-d'œuvre de la nature ;

Ne me refuse pas ma cour,  
 Ne me refuse ta bonne cour,  
 Puisque que ton cœur est à moi  
 Et que tu ne veux que pour moi

## LA SAINTE.

Mon cœur est tout à Jésus-Christ,  
 Je ne brûle que de sa flamme,  
 Lui seul occupe mon esprit,  
 Lui seul est l'objet de mon ame:  
 Pour lui seul je veux tout souffrir,  
 Et pour lui seul je veux mourir.

## OLIBRIUS.

Mon cœur ne peut se rebuter,  
 Et ton âme le tien le rebute.  
 Mais tais-toi sans disputer,  
 Car je te persécute :  
 Et si tu m'aimes à ton tour,  
 Tu suivras mon amour.

## LA SAINTE.

Je n'appréhende aucun tourment,  
 Mon Époux m'aidant de ses graces.  
 Ne fais plus d'être mon amant ;  
 Je me méprise de tes menaces.  
 Déjà je brûle tout mon corps,  
 Et souffrirai mille morts.

## OLIBRIUS.

Ensemble de déguise  
 L'œil de l'Empire.  
 Sans remonter  
 Le secret au marty

Tu vas voir quelle est ma fureur,  
Si tu n'es souple à l'Empéreur.

LA SAINTE.

C'est à la Loi de mon Epoux  
Que je rends mon obéissance,  
Mon cœur ne craint point ton courroux,  
Et mon corps brave la souffrance ;  
Je foule aux pieds ce que tu dis,  
Ton Empéreur et ses Edits.

OLIBRIUS.

Qu'on fasse nager dans le sang,  
Les membres de cette inhumaine ;  
Qu'on lui déchire tout le flanc,  
Que l'on la brule et qu'on la gêne :  
Frappez, bourreaux, de toute main ;  
N'ayez rien pour elle d'humain.

LA SAINTE.

Olibrius tu perds ton tems ;  
Tu n'auras jamais l'avantage  
Que je rende tes vœux contents,  
Ni que je perde le courage.

OLIBRIUS.

Qu'on aille la mettre en prison.

Et que de ma part on la presse,  
 Pour la ranger à la raison,  
 Ou par menace, ou par promesse.  
 Si son orgueil ne le rend pas,  
 Je sçaurai bien la mettre à bas.

LA SAINTE.

*Contre le Démon en forme de dragon.*

O Dieu, dont le soin Paternel  
 Me garde en moi toute blessure ;  
 Défends que ce dragon cruel,  
 Ne me tienne mes pieds et qu'il y meure ;  
 Que votre Croix soit, contre lui,  
 Mon boulevard et mon appui.

UNE VOIX DU CIEL.

Margueritte, réjouis-toi  
 Tu as remporté la victoire :  
 Soutiens encore un peu pour la Foi ;  
 Regarde l'éternelle gloire.  
 Tes ennemis prendront bientôt fin,  
 En ce jour de l'esprit malin.

Qu'on me dise

Qu'on me dise, Seigneur, méprisables,  
 Par qui se font ces choses étranges,  
 Que l'Esprit de Dieu se fait tel,  
 Que je n'aie en ce jour  
 Leprisés tout étonnés.

Tu n'en échapperas jamais.

LA SAINTE.

Je fais fort bien sans tes avis,  
 A qui je dois en rendre graces ;  
 C'est à Jésus pour qui je vis,  
 Et de qui seul je suis les traces.  
 Pour tes faux Dieux muets et sourds,  
 Je les détesterai toujours.

OLIBRIUS.

Il est tems de venger nos Dieux :  
 O langue exécration et maudite !  
 Tous tes discours injurieux,  
 Méritent qu'on te décapite :  
 Mais avant qu'on donne le coup,  
 Tu souffriras encor beaucoup.

UNE VOIX DU CIEL.

Tes travaux sont presque finis,  
 Vaillante & divine Amazonne ;  
 Tous tes bourreaux seront puni  
 Et tu recevras la couronne.

Quitte la terre et monte au Ciel

Que votre cœur daigne accorder  
 A tous mes devots leur Requête,  
 Montrez combien vous êtes bon,  
 A qui reclamera mon nom.

*Jésus.*

Je condescens à tes souhaits,  
 Je veux que ton mérite éclate.  
 Je ne refuserai jamais  
 Ceux qui t'auront pour avocate.  
 Ton nom en tout tems, en tout lieu,  
 Sera puissant auprès de Dieu.

*Prière.*

Combattez en terre et sur mer,  
 Sainte Marguerite,  
 Contre mon, le monde et la chair,  
 Délivrez-nous de mort subite.  
 Secourez promptement  
 Les femmes dans l'enfantement.

---

Conversion de Sainte Marie-Magde-  
 line : Sur l'air, *Ruisseau qui cours après*  
*l'écume, &c.*

T  
 Q  
 V  
 “  
 J  
 N  
 V  
 N  
 “  
 M  
 V  
 Je  
 Je  
 “  
 D  
 A  
 Q  
 Et

Tirez-vous des mains du Démon,  
 Quittez la vanité mondaine.  
 Venez ouïr Jésus, sa voix vous touchera  
 " Et sa beauté vous charmera. " *bis.*

Esprit mondain, femme volage,  
 Je prêche à ton cœur cette fois ;  
 Ne l'endurcis plus à ma voix :  
 Viens, je veux être ton partage,  
 Ne fors pas du Sermon, que je ne sois  
 vainqueur

" De ton esprit et de ton cœur. " *bis.*

*Magdelain.*

Je suis à vous, source de grace ;  
 Mon cœur que vous avez conquis,  
 Vous est entièrement acquis,  
 Je veux marcher sur votre trace ;  
 Je m'en vais de ce pas quitter mes orne-  
 mens

" Et renoncer à mes amans. " *bis.*

*Marthe.*

Et que vois-je ma bien aimée ?  
 D'où vient un changement si prompt ?  
 Avez-vous reçu quelque affront,  
 Qui vous ait si fort animée ? [*rubis,*  
 Et pourquoi foulez-vous vos perles, vos

“ Vos affiquets, vos beaux habits. “ *bis.*

*Magdelaine.*

J'en ai raison, laissez moi faire ;  
 Je voudrois mourir de douleur.  
 Jésus vient de percer mon cœur,  
 Ah ! je ne veux plus lui déplaire.  
 Tout ce qui m'a servi d'instrument con-  
 tre lui,

“ Doit prendre fin dès aujourd'hui. “ *bis.*

*Marthe.*

Ma chère Sœur, soyez constante.  
 Moquez-vous du qu'en dira-t-on.  
 Aillez au Banquet de Simon,  
 En véritable pénitente :  
 Arrosez de vos pleurs les pieds de Jésus-  
 Christ,  
 “ Avec un cœur humble et contrit. “ *bis.*

Effuyez les de votre tresse ;  
 Unifiez-vous étroitement,  
 Au cœur de ce divin amant.  
 Qui pour vous a tant de tendresse,  
 N'écoutez plus les juifs, laissez-les mur-  
 murer ;  
 Et n'ayez soin que de pleurer. “ *bis.*

*Ma delance.*

Que l'on me blâme en sa murure,  
De me voir aux pieds de son Roi ;  
Pourvû qu'il ait pitié de moi  
Je souffrirai toute cent fois  
Et pourquoi craindre, hélas ! mes hor-  
ribles forfaits  
" Excuseront ce que je fais. "bis.

Pleurez mes yeux, fondez en larmes  
Mon cœur embrase-toi d'amour,  
Et consume toi nuit et jour  
Pour Jésus l'objet de mes charmes  
Je ne puis vous parler, ô mon divin  
seigneur,  
" Que par l'amour et la douceur.

*F. fu.*

Les Anges sont dans l'allégresse  
De voir cette femme à mes pieds  
Qu'elle baise et retient liés,  
De tous les cheveux de sa tresse  
Mais plusieurs sont jaloux du pr  
onguent

" Que sur mes pieds elle répand

*Le Pharisien.*

Ah ! si cet homme étoit Prop

Sans doute il ne permettroit point,  
 Que la pécheuse, qui l'oint,  
 Baisât de ses pieds sa bouche infecte :  
 Elle ne pleure ainsi que pour s'en faire  
 aimer.

“ Elle a dessein de le charmer. “ *bis.*

*Jésus.*

Simon, vois-tu bien cette femme ?  
 Ce qu'elle a fait est un miroir  
 De ta découvres ton devoir,  
 Si tu veux brûler de ma flamme ;  
 Elle a baïsé mes pieds dès qu'elle les  
 a vûs ;

“ Les effuyant de ses cheveux. “ *bis.*

Je lui pardonne tous ses crimes,  
 Parce qu'elle a beaucoup aimé,  
 Et que son cœur est abymé ;  
 Beaucoup plus bas que tu n'estimes :  
 On prêchera par tout les larmes et sa  
 foi,

“ Et tant d'amour qu'elle a pour  
 moi. “ *bis.*

Va, femme, ta foi t'a sauvée ;

Calme ton cœur retourne en paix,  
 Tu n'as plus en toi des soifans ;  
 Ma grace & tes pleurs t'ont lavée.  
 Va publier partout malgré tes ennemis  
 " Que tes péchés te sont remis. " *bis.*

*Magdelaine.*

Souffrez, Seigneur, je vous supplie,  
 Que je me tienne auprès de vous,  
 Pour rendre témoignage à tous,  
 Que je viens de changer de vie.  
 Mes soins & mes plaisirs sont de vous  
 écouter,

" M'unir à vous et vous aimer. " *l.*

*Martie.*

J'agis toujours, ma sœur contemple  
 J'apprête seule le repas ;  
 Doux Jésus, ne voulez vous pas  
 Qu'elle travaille à mon exemple ?  
 Dites-lui, mon Sauveur, qu'il n'est pas  
 à propos

" D'être toujours dans le repos. " *bis.*

*Jésus.*

Laisse ta sœur en ma présence,  
 Et sçaches que j'estime moins  
 Ton empressement et tes soins,  
 Que son repos et son silence.

Fais choix, comme elle a fait, de la meilleure part,

“ En t’occupant de mon regard. “ *bis.*

*Magdelaine.*

Dieu de mon cœur, ma douce vie,  
 Vos souffrances me font souffrir,  
 Et votre mort me fait mourir,  
 Car je vous suis toute asservie :  
 Ne permettez jamais que je vive après  
 vous ;

“ Mourons tous deux aux yeux de  
 tous. “ *bis.*

*Jésus.*

Console-toi, fidelle amante ;  
 Tâche avec soin de ramasser  
 Le sang que je viens de verser,  
 Demeure toujours pénitente.  
 Tu m’aimes ardemment, et je t’aime à  
 mon tour ;

“ Souffre avec moi par pur amour “ *bis.*

*Magdelaine.*

Jésus est mort, ah ! que je meure,  
 Ou que je fonde toute en pleurs  
 Aux pieds de l’homme de douleurs,  
 Que toute la nature pleure.  
 Hélas ! je n’en puis plus, on va mettre

au tombeau,

“ Ma vie unique et mon flambeau, “ *bis.*

*Deux Anges.*

Qu'as-tu perdu, femme éplorée ?

Nous voici pour t'encourager,

Et même pour te soulager,

De ta douleur de vel. rec.

As-tu perdu tes biens. arrête, arrête ici,

“ Et fais nous part de ton souci. “ *bis.*

*M. g. tel. line.*

J'ai tout perdu, perdant mon Maître;

Je n'ai pas à faire de vous ;

Je cherche mon divin Époux,

L'Auteur et la fin de mon être ;

Ah ! laissez-moi passer, ne me détour-

nez pas ;

“ Je veux chercher jusqu'au trépas. “ *bis.*

Cher Jardinier dis moi de grace,

Aurois-tu pris dans ce tombeau,

De tous les hommes le plus beau ?

Hé ! montre-moi sa sainte face.

Déclare ou tu l'as mis et je l'enlèverai ;

“ Pour le porter où je serai. “ *bis.*

*Jésus.*

Ne cherche plus, heureuse amante ;

Me voici ne me touché pas ;  
 Porte à mes Frères, de ce pas,  
 Cette nouvelle consolante.  
 Tu me vois avant tous, n'ayant pû me  
 cacher

“ A ton ardeur à me chercher. “ *bis.*

*Les Juifs.*

Entrez, Sara, dans la Nacelle,  
 Lazare, Marthe & Maximin,  
 Célon, Trophime, Saturnin,  
 Les trois Maries et Marcelle,  
 Eutrope, Martial, Cédoine avec Joseph;  
 “ Vous périrez dans cette Nef. “ *bis.*

Allez fans voile & fans cordage,  
 Sans Mât, sans Ancre et sans Timon,  
 Sans Alimens, sans Aviron,  
 Allez faire un triste naufrage;  
 Retirez-vous d'ici, laissez-nous en repos;  
 “ Allez crever parmi les flots. “ *bis.*

*Cette sainte troupe.*

Doux Rédempteur, divin Monarque,  
 Soyez prompt à nous secourir,  
 Car nous allons bien-tôt périr,  
 Si vous ne conduisez la barque:

Jettez-nous dans un port pour publier  
la foi

“ Et les douceurs de votre Loi. “ *bis.*

Rendons nos vœux & nos hommages  
Au Très-Haut qui nous a sauvés,  
Et qui seul nous a conservés  
Parmi les flots & les orages,  
Allons tous promptement prêcher de  
tous côtés,

“ De notre Foi les vérités. “ *bis.*

*Magdelaine.*

Restez ici, mon cher Lazarre,  
Vous êtes propre pour ce lieu;  
Tâchez d'y convertir à Dieu  
Ce Peuple idolâtre & barbare,  
Vous y mourrez un jour pour la seconde  
fois

“ Digne Pasteur des Marseillois. “ *bis.*

Je vois la Foi bien établie;  
Tout ce Peuple adore la Croix,  
Je n'ai plus qu'à chercher un bois,  
Pour y pleurer toute ma vie,  
Et pour y méditer ce que le Roi des  
Cieux

“A fait pour moi dans les saints lieux. *bis*

Assignez-moi, Dieu de mon ame,  
 Quelque recon des plus secrets,  
 Où j'aïlle nourrir mes regrets,  
 Et les ardeurs de votre flamme.  
 Placez-moi dans un lieu qui puisse m'a-  
 nimer

“A foudre en pleur et vous aimer. *bis.*  
*Une Troupe d'Anges.*

Viens dans un bois de la Provence,  
 Où tu pourras jusqu'à la fin,  
 Aimer Dieu comme un Seraïim,  
 Fleurer et faire pénitence :  
 Voici le bois affreux et le creux d'un  
 rocher,

“Que nous t'offrons pour te cacher. *bis.*

Les larmes de Sainte Marie Magdelaine  
 au déser de la Sainte Brune.

Sur l'air : *Où êtes-vous Birenne mon amour.*

**S**ombre Forêt, prends part à mes  
 douleurs ;  
 Bois sans pareille, desert de la Provence.  
 Le cœur contrit, les yeux noyés de  
 pleurs,

Je viens ici pour faire pénitence.

---

Creux du Dragon, insensible Rocher,  
Que je choisis pour ma chère demeure;  
Entends mes pleurs, et t'y laissant tou-  
cher,  
Pleure avec moi jusqu'à ce que je meure.

---

Ah! c'est trop peu que je pleure trente  
ans ;  
Après ma mort il faut que de ta voute,  
Pour exprimer mes pleurs et mes tour-  
mens,  
Ces claires eaux distillent goutte à goutte.

---

Monstres affreux, farouches animaux,  
Sortez d'ici, cédez-moi cette Baume.  
Mon Médecin y veut guérir mes maux,  
Changeant mes pleurs en un souverain  
Baume.

---

L'ame et le corps ont irrité mon Dieu,  
En ajoutant offense sur offense,  
J'ai résolu que tous deux en ce lieu,  
Pour l'apaiser embrassent la souffrance.

Si le Sauveur m'accorde le pardon,  
 Si sa bonté m'affranchit du supplice ;  
 Je ne dois pas, sous ombre qu'il est bon,  
 Me faire en oublier les droits de sa justice.

---

Puisque sa main ne veut pas me punir,  
 Par un effet de son amour extrême ;  
 J'en veux garder l'éternel souvenir  
 Et châtier mes péchés par moi-même.

---

Tout doit pleurer dans cette antre  
 pleureur ;  
 Tout doit, sans fin, témoigner ma tristesse,  
 Et faire voir combien je sens d'horreur  
 D'avoir été si long-tems pécheresse.

---

Conçois, mon cœur, des regrets éternels ;  
 Déplores ici tes flammes criminelles,  
 Qui consommoient tant de cœurs criminels,  
 Les engageant aux flammes éternelles.

---

Pour mettre ici mes vanités à bas,

Mon triste cœur m'en fournira les ar-  
mes.

Par mes sanglots, les perles de mes bras  
Enfanteront les perles de mes larmes,

---

Ah ! mes soupirs, confessez mon er-  
reur ;  
Et vous, mes mains, vergez d'un Dieu  
l'outrage,  
En vous armant d'une sainte fureur,  
Pour amortir le teint de mon visage.

---

Les vains objets qui ravissoient mes  
sens,  
N'auront pour moi désormais plus d'a-  
morce.  
Mon chaste époux par ses traits ravis-  
sants,  
M'en fait jurer un éternel divorce.

---

De jour, de nuit, dans ces vastes dé-  
serts,  
Je colerai ma bouche contre terre,  
Pour la punir des infâmes baisers  
Qui jour et nuit faisoient à Dieu la  
guerre.

---

Mes bras mondains, pour leurs em-  
brassemens.  
Seront en croix autant qu'ils pourront  
l'être.  
Mes cheveux d'or, filets de tant d'amans,  
M'attacheront aux pieds de mon doux  
Maître.

---

Mes pieds errans pour tous leurs mau-  
vais pas.  
Seront piqués de cailloux et d'épines,  
Et tout mon corps pour les divers ébats,  
Sera meurtri de coups de discipline.

---

Pour les galans qui me faisoient la  
cour,  
Je me verrai seule dans ces boccages.  
Pour les beaux airs & les chansons d'a-  
mour,  
J'aurai les cris des animaux fauvages.

---

Mes affiquets, mes mouches & mon fard,  
Me vont causer un rigoureux supplice,  
Mes beaux habits de soye & de brocard,  
Seront changés en un rude cilice.

---

J'aurai toujours la douleur pour mon  
pain,  
Mon cher Epoux pour mon heareux  
partage ;  
Pour mon miroir une croix à la main,  
Le roc pour lit, et mes pleurs pour breu-  
vage.

---

Je veux enfin en l'état où je suis,  
Pleurer toujours ma lâche ingratitude ;  
Je veux nourrir mes regrets, mes ennuis,  
Dans le recoin de cette solitude.

## REFLEXION.

Pleure, pécheur, tes péchés à ton tour,  
En te moulant sur notre Pénitente.  
Va quelquefois visiter son séjour,  
Pour ranimer ton ame languissante.

---

Tout ce saint lieu t'invite à te sauver,  
Son Bois affreux t'apprend la vie austère,  
L'eau de son roc a toujours te laver,  
Et son cachot à vivre en solitaire.

---

Obtenez-nous, Amante de Jésus,

Que nous fassions comme vous pénitence,  
 Et qu'aimant Dieu, nous ne l'offendions plus,  
 Pour mériter du Ciel la récompense.

---

A l'honneur de sainte Magdelaine de Pazzi. Sur l'air : *de Madame de Ganges, &c. ou de Sainte Théotiste.*

**V**Oici la fleur de Florence,  
 Digne d'un culte éternel,  
 Qui répand dans notre France  
 Les parfums du Mont Carmel,  
 Voici la nouvelle amante  
 Qui nous convie, à son tour,  
 A la pratique charmante  
 De vivre et mourir d'amour.

---

Si tôt qu'elle est parvenue  
 A l'usage de raison,  
 Sa belle ame se dénuë  
 Et s'adonne à l'Oraison :  
 C'est là que son cœur s'embrase  
 Du feu d'amour divin ;  
 C'est là qu'elle vit d'extase,

Comme un ardent Seraphin.

---

Quand sa mère communie,  
Elle cherche, avec ferveur,  
A lui tenir compagnie,  
Pour contempler le Sauveur :

Elle le sent embaumée  
Auprès de ce sacré pain,  
Et devient toute enflammée  
De le loger dans son sein.

---

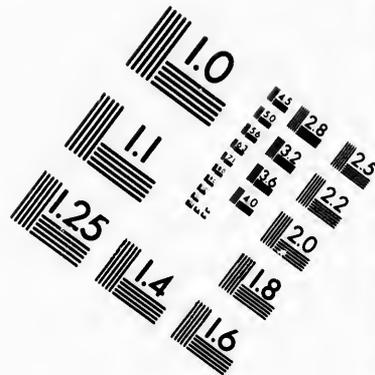
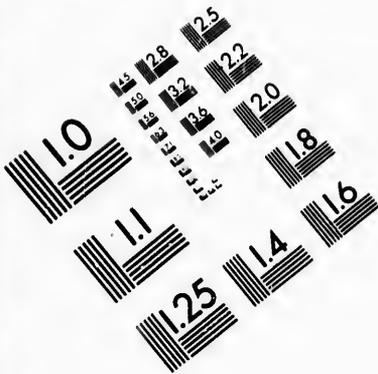
S'étant faite Carmélite,  
On observe incontinent  
Que c'est une ame d'elue ;  
Au point le plus eminent :

Elle est déjà si fidèle,  
Qu'on voit à ce qu'elle fait :  
Un admirable modèle,  
Pour tendre à l'état parfait.

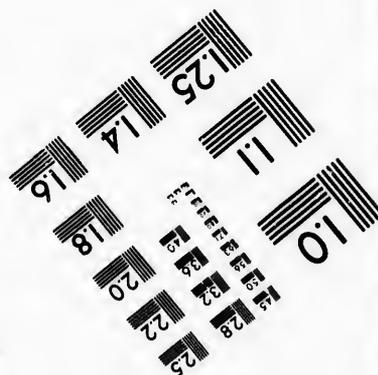
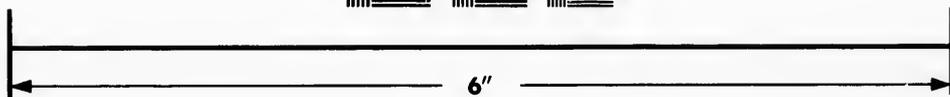
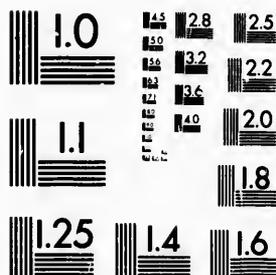
---

En tout tems elle est ravie  
Au devant de nos Autels,  
Adorant le pain de vie,  
Nourriture des mortels ;  
Elle se rend si dévote  
A ce divin Sacrement,



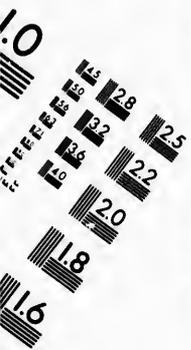


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



Qu'elle le va voir sans faute  
Trente fois journellement.

---

Elle exalte le mystère,  
Qui sauva le genre humain,  
Courant par le Monastère :  
Le Crucifix à la main :  
Elle crie à pleine tête,  
Chères Sœurs, voici l'amour ;  
Voici Jésus qui souhaite,  
Que nous l'aimions nuit et jour.

---

Tout l'embrase et tout l'allume,  
Au dehors comme au dedans,  
Il semble qu'on la consume,  
Avec des flambeaux ardents :  
Elle souffre un tel martyre,  
Dans un cœur tout enflammé,  
Qu'à bon droit on peut lui dire :  
Vous avez beaucoup aimé.

---

Lorsqu'elle voit par le Cloître,  
Quelques unes de ses Sœurs,  
Son cœur fait soudain paroître  
Ses élans et ses ardeurs :  
Quoi ! chère Sœur, lui dit-elle,

Vous n'usez point de retour.  
Ah ! ma douleur est mortelle,  
Si vous ne mourez d'amour.

---

Elle va sonner les cloches,  
Pour réveiller les humains,  
Les Sœurs qui lui sont plus proches  
L'entendent frapper des mains :

L'amour divin qui la blesse  
De ses traits les plus perçans,  
Lui cause une telle yvresse,  
Qu'elle absorbe tous ses sens.

---

Le même amour qui l'enflamme,  
La blesse pour la guérir.  
C'est la flèche et le dictame,  
Qui la fait vivre et mourir :

Les ennuis qu'elle supporte,  
Ses langueurs, ses feux, ses traits,  
Dont elle est vivante et morte,  
Ne l'abandonnent jamais.

---

Apellons donc Magdelaine,  
Bienheureuse en sa langueur.  
Elle ne souffre la gêne,  
Que pour le Dieu de son cœur :

Si la douleur est cruelle,  
Sans aucun a légement  
La caute est cent fois plus belle,  
Que n'est rude ton tourment.

---

Son désir pour les tortures,  
La fait réjouire une fois,  
A passer pendant vingt-heures,  
Les bras étendus en croix.

Elle en pâlit, elle en tuë,  
Elle en rend presque l'esprit ;  
Mais plus cette croix la tuë,  
Plus vit-elle en Jésus Christ.

---

Elle fait la discipline,  
Avec de rudes chamons.  
En hyver elle chemine,  
Ses pieds nus sur des glaçons,  
La ceinture qui la serre,  
Fait à ses reins mille trous.  
Son lit est la plate terre ;  
Son oreiller des cailloux.

---

Elle passe cinq années,  
Dans la fosse des lions ;  
Ses passions déchainées,

A mille tentations :

Un grand désespoir la tente ;  
L'orgueil, l'infidélité,  
La gourmandise innoçente  
Et la sensualité.

---

Tout l'Enfer lui fait la guerre  
Par l'esprit le plus impur,  
Croyant la jeter par terre,  
Et triompher de son cœur :

E.le se met dans la neige,  
Ou sur des charbons piquants,  
Et Jésus qui la protège,  
La délivre en même-tems.

---

Après cette longue peine,  
E.le aperçoit, un matin,  
Saint Jean, sainte Magdelaine,  
Avec saint Thomas d'Aquin :

Ils écartent les tristesses,  
Ses frayeurs, ses abandons ;  
Ils lui font mille caresses,  
L'ornant de précieux dons.

---

Son cœur frémit lorsqu'un Prêtre,  
Qui s'approche de l'autel,

Ose lâchement commettre,  
Le moindre péché mortel.

Ah ! dit alors notre sainte,  
Se tournant vers son Epoux,  
Si la lumière est éteinte,  
Comment irons-nous à vous ?

---

Hélas ! mes Sœurs, disoit-elle,  
Que la grille et le parloir,  
Rendent une ame infidèle,  
A bien remplir son devoir !

Je vous conjure de croire  
Qu'à présent je choisirois  
De brûler en Purgatoire,  
Tant que j'y demeurerois.

---

Je n'ai jamais sçu comprendre  
Cet étrange aveuglement,  
Qu'une ame ose condescendre,  
A pecher mortellement :

Je suis à ma dernière heure,  
Sans avoir pu concevoir,  
Qu'une vile Créature.  
Trahit ainsi son devoir.

---

Faites, glorieuse Sainte,  
Que j'abhorre le péché,

Et qu'en tout ma seule crainte  
Soit d'en voir mon cœur taché ;

Faites que je ne respire  
Que l'air de l'amour divin,  
En attendant que j'expire  
Pour aimer mon Dieu sans fin.

---

A l'honneur de sainte Euphrosine Vi-  
erge, sous un habit de Religieux.

Sur l'air : *Depuis long-tems qu'en secret je  
vous aime, &c.*

L'Homme peut tout, lorsque Dieu  
par sa grace,  
Forme et conduit les généreux dessein,  
Tout se soumet et ne se l'embarasse.  
Il marche alors aux pas des plus grands  
Saints.

Nous l'allons voir au projet glorieux,  
Dont Euphrosine étonna tous les Cieux:  
Elle eut courage  
Dans son jeune âge,  
De s'habiller comme un Religieux.

---

Un Gentil homme issu d'Alexandrie,  
A qui le Ciel n'accordoit point d'en-  
fans,

Va voir tout triste un saint Moïne &  
 le prie  
 D'en demander par des vœux très ar-  
 dens ;  
 Sa chaste femme affligée à son tour,  
 Qui des longtems fond en pleurs nuit  
 et jour,  
 Promet sans feinte,  
 Pour être enceinte,  
 D'offrir son fruit au Seigneur pour re-  
 tour.

---

Ayant reçu leur petite Euphrosine,  
 Ils ont à cœur de la bien élever ;  
 A chaque jour ils lui font la doctrine,  
 Et prient Dieu de la leur conserver :  
 Sitôt qu'elle est à l'âge de doze ans,  
 Sa digne Mere est au bout de son tems ;  
 Dès qu'elle expire,  
 Chacun aspire  
 A rechercher le chér fruit de ses flancs.

---

Le bon Paphnuce, homme pieux et  
 sage,  
 Qui veut sçavoir ce qui conviendra  
 mieux,

Avant donner sa fille en mariage,  
 Va prendre avis du saint Religieux :  
 Tandis qu'il traite avec l'humble viel-  
 lard

Son Euphrosine est ravie à l'écart ;  
 Elle médite  
 D'être un Hermite ;  
 Elle fait choix de la meilleure part.

Pendant le tems qu'on célèbre une  
 Fête,  
 Et que son père offre à Dieu mille vœux,  
 Elle s'habille en pauvre Anachorète,  
 Après avoir fait raser ses cheveux :  
 Père du jour, des Astres le plus beau,  
 Arrête ici, contemple ce flambeau ;  
 C'est Euphrosine  
 Qui s'achemine  
 Vers le Couvent qui sera son tombeau.

Sous cet habit notre Vierge modeste,  
 Cachant son nom prend le nom d'Éme-  
 rand,  
 Se confiant en son Père céleste,  
 Elle s'adresse à l'Abbé tout fervent.

Le saint Viellard prêt à la recevoir,  
 Ne manque point à lui faire savoir  
 La vie austère  
 Du monastère  
 Et les combats que l'on y peut avoir.

---

Ah! mon cher Père, ajoute notre sainte,  
 J'ai préparé mon cœur et mon esprit;  
 Je ne ferai jamais la moindre plainte,  
 Lorsqu'il faudra souffrir pour Jesus-  
 Christ :

Depuis long-tems mon ame a dit adieu  
 Ace qui peut déplaire aux yeux de Dieu.  
 Je ne désire  
 Qu'un long martyre ;  
 Recevez-moi par grace en ce saint lieu.

---

Le sage Abbé touché de sa constance,  
 Sans résister la reçoit à l'instant.  
 D'abord on voit son exacte observance,  
 L'esprit docile et le cœur très ardent :  
 Il n'est aucun qui ne soit satisfait  
 De ce Novice en qui tout est parfait.  
 Chacun contemple  
 Son rare exemple,  
 Et chacun veut le suivre en ce qu'il fait.

L'esprit malin représente au saint  
Moine

Combien son Père a des biens & d'honneur.

Mais Euphrosine ainsi qu'un autre Antoine

Le foule aux pieds & chérit son bonheur,  
Cet esprit fier que la Sainte a dompté,  
Se vange d'elle en sa rare beauté.

Tous ses Confrères  
Les plus austères  
Sont près de lui tentés d'impureté.

---

Le tentateur, loin d'attraper, s'attrape,  
Au lieu d'abattre, il se voit abattu.

L'Abbé commet ce Moine au grand Agape,

Sage Vieillard & de haute vertu :

La chaste fille obéit de bon cœur,  
Dès qu'on l'oblige à se priver du Chœur,

Elle se cache,  
Et sans relâche,  
Dans sa cellule aime son Créateur.

---

Au même tems que le saint Moine  
chante, N 2

Son triste Père est accablé d'ennuis.  
 Tout lui déplaît, il cherche, il se lamente;  
 Les plus beaux jours lui sont des som-  
 bres nuits.

Ayant perdu l'objet de ses desirs,  
 Il s'abandonne à mille déplaisirs,  
 Et n'a pour aide  
 Et pour remède  
 Que les sanglots, les pleurs & les sou-  
 pirs.

---

L'Epoux futur, Paphnuce & le beau  
 Père,  
 Pouffent des cris qui pénètrent les Cieux,  
 Tous trois outrés d'une douleur amère,  
 Mandent des gens en mille divers lieux:  
 Mais c'est en vain qu'ils font ainsi cher-  
 cher  
 Celle que Dieu prend soin de leur cacher.  
 La fille est sûre  
 Dans sa Clôture,  
 Elle s'y tient plus ferme qu'un rocher.

---

Le Père seul sans fermer la paupière,  
 Va voir l'Abbé dès long-temps son ami,  
 Pleure à ses pieds, implore sa prière,

Et ne lui dit sa douleur qu'à demi :  
 Tandis qu'il crie & terre les genoux,  
 Jeunes & vieux soudain accourent tous ;  
 Ils compatissent,  
 Ils s'attendaissent,  
 Paphnuce hélas ! disent-ils, qu'avez-  
 vous ?

---

Ah ! répondit-il, l'Astre qui par tout  
 brille

Cache à ma vûe un trésor précieux.  
 Je viens de perdre en mon unique fille,  
 La liberté de la voix & des yeux :

On la ravie en ma propre maison :  
 Fut-il jamais plus noire trahison ?

Cette aventure

Fait ma torture. . . . .

Difant ces mots il tombe en pâmoison.

---

Le saint Abbé l'embrasse & le console,  
 Il lui promet qu'il priera pour lui ;  
 Dieu l'éclairant, il lui donne parole  
 Qu'il verra tôt la fin de son ennui ;  
 Il se retire après ce doux renfort,  
 De la tempête il se croit dans le port,

Son ame espère  
 Que ce cher père  
 Lui fera voir sa fille avant sa mort.

---

Toûjours en peine, & toûjours soli-  
 taire

Quoique abattu de bile & consumé,  
 Il s'en retourne un jour au Monastere  
 Qui lui détient cet objet bien aimé.

Le cœur saisi d'un secret sentiment,  
 Il se prosterne & demande en pleurant,  
 De lui permettre  
 De pouvoir être

Au moins une heure avec Frère Emerand.

---

On le conduit à l'estroite cellule  
 Où Dieu possède Euphrosine en secret.  
 D'abord sa Sainte abaisse sa cuculle  
 Sur son vilage extérieurement defait :

Elle reconnoit son Pere gayement,  
 Et l'entreient par le détachement

De tout ce monde,  
 Ou l'on n'abonde,  
 En tout estat, qu'en mecontentement.

---

Souvenez vous, Paphauce, poursuit-  
 elle

Qu'en ces bas lieux rien ne peut con-  
tenter,

Qu'il faut penser à la vie éternelle,  
Et que pour Dieu l'homme doit tout  
quitter :

Si votre fille a fait un si bon choix,  
De son bonheur feriez vous votre croix?

Non, au contraire

Tâchez de plaire

Comme elle a fait à Jésus Roi des Rois.

Secrets profonds ! Providence divi-  
ne,

Qui ne veut point découvrir ce trésor !  
Paphnuce voit son aimable Euphrosine,  
Lors qu'il prétend de la chercher encor.

Il voit sans voir l'objet de ses appas,  
Il oit sa voix et ne la connoit pas ;

Et quoi qu'il fasse,

Dieu veut qu'il passe

Trente-huit ans à ne dire qu'hélas.

O quel combat ! la grace et la nature  
Lancent ici tous les traits de l'amour.  
La fille voit son Père qui la pleure,

Et le voyant elle pleure à son tour.  
 Elle lui dit en termes assurés :  
 Ne pleurez plus celle que vous pleu-  
 rez ;

Chassez vos craintes,  
 Cessez vos plaintes,

J'espère en Dieu qu'un jour vous la ver-  
 rez,

---

Après longtems qu'il passe en sa Pa-  
 trie,

Il va revoir son cher consolateur,  
 Ayant appris l'extrême maladie  
 Qui le va joindre à son doux Créateur.  
 On lui permet d'admirer de nouveau  
 Les traits mourans de son vivant tableau.

Il l'envifage,  
 Et perd courage,  
 Voyant qu'il est à deux doigts du tom-  
 beau.

---

Notre malade arrête au Monastère.  
 Le bon Paphnuce encore pour trois jours,  
 Après lesquels elle lui dit : cher Père,  
 Vivez en Paix je vais finir mon cours.  
 Ne pleurez plus, et demeurez con-  
 tent,

Car vous avez Euphrosine devant.  
Voyez ma face ;  
Dieu par sa grace  
Ma fait passer pour Moine en ce Cou-  
vent.

---

Ici Paphnuce abattu contre terre,  
Mêle sa joye avec ses déplaisirs.  
Son cœur s'entr'ouvre et soudain se ref-  
ferre.

Pouffant et puis retenant ses soupirs :  
La Sainte crie à son cher Père alors,  
Relevez vous, redoublez vos efforts ;  
Et quand ma vie  
Sera finie,  
Ne souffrez point que l'on touche mon  
corps.

---

Etant enfin parvenue à son terme,  
Et sur le point de rendre les abois,  
Son cœur content paroît toujours plus  
ferme,  
Et de la mort il méprise le poids.  
Sans que l'affaut d'un triépas tout cer-  
tain  
Anache d'elle un mouvement humain,

Son ame sainte  
 Passe sans crainte  
 De la misère au bonheur souverain.

---

Plût au Seigneur redit cent fois Paph-  
 nuce,  
 Dès qu'Euphrosine a volé vers son Dieu,  
 Plût au Seigneur qu'après toi je mou-  
 ruffe  
 De cette mort et dans ce même lieu !  
 Aimable fille, appui de mes vieux  
 ans,  
 Rends-toi sensible à mes regrets cui-  
 fans.  
 Fais que je meure  
 Dans ta demeure,  
 Déjà suis mort aux plus doux senti-  
 mens.

---

Je perdis tout en te perdant de vue ;  
 J'agonisois du désir de te voir ;  
 Et maintenant ta présence me tue ;  
 Je te possède en cessant de t'avoir.  
 Mon doux Sauveur, ah ! présidez ici ;  
 Quoi ! mon repos enfante mon souci !  
 Mon allégresse.

Fait ma tristesse :  
Ma fille est morte! ah que je meure aussi.

---

A ces grands cris tous ceux du Mo-  
nastère,  
Viennent trouver Paphnuce en soupirant.  
S'étant instruit de ce nouveau mystère,  
Chacun admire et regrette Emerand,  
Paphnuce obtient de vivre au même  
endroit,  
Où sans relâche Euphrosine prioit ;  
Il y soupire  
Tant qu'il respire,  
En méditant les maux qu'elle enduroit.

---

Chaste Euphrosine, hermite incompa-  
rable,  
Votre constance étonne les plus forts.  
Nous regardons votre vie admirable  
Bien au-dessus de nos lâches efforts.  
Procurez-nous d'être au moins plus  
constans  
A bien souffrir les fâcheux accidens,  
Et qu'à toute heure  
Notre ame meure  
A ce qui passe avec le cours du tems.

SAINTE PELAGIE PENITENTE,  
racontant elle-même son Histoire a-  
mirable avec des Réflexions morales.

Sur l'air vulgaire de la Mission, *Je crois  
en Dieu, le Père Tout-Puissant, ou bien  
sur celui de Bireme.*

**Q**UE tout pécheur chante d'un doux  
accent,

Que tout pécheur se pâme d'allégresse.  
Le trois fois Saint, le trois fois tout  
Puissant

A converti mon ame péchereffe.

Les voluptés, le monde et le Démon  
Me captivoient sur le bord des abîmes,  
Lors qu'un grand Saint dans un fervent  
Sermon,

Me découvrit la laideur de mes crimes.

Ce bon vieillard me parlant au de-  
hors,

Dieu me parloit au dedans de moi-  
même ;

Et mes péchés par des cuisans remords,

Perçoient mon cœur d'une douleur ex-  
trême.

Ne pouvant plus déguiser mon état,  
Ni contenir des larmes d'abondance,  
Je fis dès-lors paroître au saint Prélat,  
De mon forfait mon humble repentance.

Grands et petits sont dans l'étonne-  
ment  
D'une douleur si prompte et si par-  
faite ;  
Les gens de bien louent mon change-  
ment,  
L'enfer gémit et le Ciel fait grand Fête.

Les yeux baissés, toute fondante en  
pleurs,  
Sans dire mot, au sortir de l'Eglise,  
Je m'abandonne aux plus vives dou-  
leurs ;  
Cherchant le Saint afin qu'il me bap-  
tise.

Je foule aux pieds tout mes vains  
affiquets

Mes beaux habits, mes perles, mes dorures :

Et je renonce au monde pour jamais,  
En détestant mon luxe et mes parures.

---

Tous mes amans en me voyant passer,  
Disent entr'eux : la voilà convertie.  
Retirons-nous, il n'y faut plus penser ;  
C'est tout de bon qu'elle change de vie :

---

Le saint Prélat quoiqu'il m'ait vû  
pleurer,  
Craint que mon cœur ne soit encor le  
même ;

Il se résout de s'en mieux assurer,  
En différant le jour de mon Baptême.

---

Sur ce délai j'embrasse ses genoux,  
Mon cœur brulant d'une celeste flâme ;  
Et je lui dis en présence de tous,  
Vous répondrez du salut de mon ame :

---

Plusieurs Prélats assemblés dans la  
Cour  
Sont attendris d'une ferveur si grande,  
Et convaincus de mon parfait retour,

Pressent le Saint d'accorder ma demande.

---

On appella Romaine à l'Evêché,  
Pour me servir de Marraine et de plège,  
Quand j'attendois qu'au lavoir du pé-  
ché,  
On me rendit plus blanche que la neige.

---

Tout étoit prêt pour noyer mes for-  
faits  
Dont je sentois un repentir extrême,  
Me résolvant de ne pécher jamais,  
A deux genoux je recus le Baptême.

---

Je dis d'abord, ô le Dieu de mon  
cœur !  
Je vous bénis de m'avoir fait Chrétien-  
ne.  
Possédez moi, mon aimable vainqueur,  
Et qu'à jamais mon fonds vous appar-  
tienne.

---

Je fis donner aux pauvres tout mon  
bien ;  
Tous mes captifs furent hors d'escla-  
vage,

Et depuis lors ne tenant plus à rien,  
Jésus en Croix me unt lieu l'héritage,

---

L'esprit malin tout le long du repas,  
Gionde et gémit d'avoir perdu mon  
ame,

Et Nonc entend avec tout les Prélats,  
Qu'il le maudit, le menace et le blâme.

---

Puis tout confus, et tout faisi d'effroi,  
Quittant le saint il me donne une at-  
teinte,

Et pour tâcher de triompher de moi,  
A haute voix il me fait cette plainte.

---

Que t'ai-je fait pour me traiter ainsi ?  
Que t'ai-je fait ? parle, mon espérance;  
L'insigne affront que tu me fais ici,  
M'est plus fâcheux que toute autre souf-  
france.

---

Quitte au plutôt ce Viellard décre-  
pit

Qui m'a ravi tant d'ames péchereffes.  
Je fongs en pleurs, je crève de dépit ;  
Qu'il m'ait oté ton cœur par ses adreffes.

Reviens à moi, ne m'abandonne pas ;  
N'imite pas la conduite d'un traître ;  
N'imite point mon bien aimé Judas,  
Qui sans sujet osa trahir son Maître.

---

Comme un rocher repousse tous les  
flots,

Lors que les vents ont excité l'orage,  
Ainsi mon cœur chassa les vains pro-  
pos,

Et s'affermir loin de perdre courage.

---

Il me cajole une seconde fois :  
Me trouvant seule auprès de ma Mar-  
taine.

Mais en faisant le signe de la Croix ;  
Je le confonds et son attaque est vaine.

---

Ayant promis d'éviter le péché,  
Et n'osant point me fier à moi-même,  
Je soupirois après un lieu caché,  
Pour conserver la grace du Baptême.

---

Dieu m'inspira de m'évader sans bruit.  
Huit jours après que je fus baptisé,

Sans balancer, je me sauve de nuit,  
Trompant Satan qui m'avoit abusée.

---

Lors que le jour vint éclairer mes pas,  
Romaine entra dans une nuit obscure,  
Cherchant par tout, & ne me trouvant  
pas,  
Elle gémit, elle crie, elle pleure.

---

Cessez vos cris, lui dit le saint Vieillard,  
Ne pleurez point notre Fille nouvelle,  
Elle a fait choix de la meilleure part ;  
Priez bien Dieu qu'il la rende fidelle.

---

Elle adoucit ses regrets et ses cris,  
Elle met fin à son inquiétude,  
Quand je poursuis le chemin que j'ai  
pris,  
Pour me cacher dans une solitude.

---

Pour tout habit j'avois un vieux man-  
teau,  
Et sur la chair une haire poignante ;  
L'enfer, le Ciel, mon Juge et le tom-  
beau,  
M'aiguillonant à vivre en pénitente.

Mes ennemis avoient beau me tenter  
 Pour m'émouvoir à regarder derrière,  
 Je m'avançois sans vouloir m'arrêter,  
 Jésus étant ma force et ma lumière.

---

J'arrive enfin sur le Mont d'Olivet,  
 Où je me fais un petit Hermitage ;  
 Je n'ai plus là que Dieu seul pour ob-  
 jet,  
 Cachant mon nom sous le nom de Pé-  
 lage.

---

Je méditois, en pleurant nuit et jour,  
 Les durs tourmens du cher Fils de Ma-  
 rie ;  
 Et tout mon soin pour user de retour,  
 Fut de souffrir le reste de ma vie.

---

Envisageant sa fervente Oraison,  
 Son triste état et sa sueur sanglante,  
 Je redoublois dans ma sombre prison  
 Toutes les Croix d'une ame pénitente.

---

Quand du Jardin je passois aux tra-  
 vaux

Qu'il endura jusqu'au Mont du Cal-  
vaire,

Je ne trouvois rien de rude en mes maux,  
Et mon état n'avoit plus rien d'austère.

---

Je supportois les injures du tems,  
La faim, la soif, la cruce et les veilles;  
Et ces rigueurs qui maltoient tous mes  
sens,

M'étoient pour Dieu des douceurs nom-  
pareilles.

---

Le corps défait, le cœur humble et  
contrit,

Je pressentois que ma fin étoit proche,  
Lors qu'un matin en frappant, on me  
dit,

Pélage, ouvrez au Diacre d'Antioche.

---

N'ayant plus rien de ma rare beauté,

Je le connus sans en être connue,

Je l'entreins par pure charité ;

Puis refermant, je le perdis de vûe.

---

Pendant trois jours voulant me dire  
adieu,

Il vint frapper et prier à ma porte.  
 Souple et fidèle au mouvement de Dieu,  
 L'ayant ouverte, il vit que j'étois mor-  
 te.

Il va d'abord à la sainte Cité,  
 En publiant de ma mort la nouvelle ;  
 Le peuple accourt avec toute ferveur ;  
 On prend mon corps, on l'honore avec  
 zèle.

On est ravi quand on voit en effet,  
 Que j'ai vécu comme un homme étant  
 une femme.  
 On bénit Dieu de tout ce qu'il a fait,  
 Pour me braver de la divine flamme.

Rien de si beau, des Vierges du Jour-  
 dain  
 De Jéricho, de chaque Monastère,  
 Viennent d'abord les Cierges à la main,  
 Louant Jésus d'un si profond Mystère.

On n'oit par tout que chant mélodieux,  
 O 3

On n'oit par tout qu'Hymnes et que  
Cantiques,  
En même tems que les Religieux,  
Sont occupés à porter mes Reliques.

---

Ainsi finit le cours de mes travaux;  
Ainsi finit mon exil volontaire.  
Mais à présent la gloire et le repos  
Sont dans le Ciel mon éternel salaire.

## REFLEXION.

*La Sainte au Pêcheur.*

**C**Hange d'esprit, insensible pécheur;  
Rends-toi, de grace, ayant lû mon  
histoire.  
Depuis longtems Jésus combat ton  
cœur,  
Sans qu'il y ait remporté la victoire.

---

Ne sois plus sourd à sa secrète voix;  
Crains de lasser sa bonté paternelle,  
Crains qu'un refus redoublé tant de  
fois,  
Ne soit suivi de ta perte éternelle.

---

Puisque tu crois son juste jugement,

Sans différer, condamne tous tes vices;  
Punis les tous impitoyablement,  
Pour t'affranchir des éternels supplices.

Si le Démon s'oppose à ton dessein,  
Si sur ta mort ce trompeur te rassure,  
Ressouviens-toi qu'elle habite en ton sein,  
Et qu'elle peut te surprendre à toute heure.

## LA SAINTE

*Aux personnes dévotes.*

**Q**UI que tu sois, qui chéris les vertus,  
Et qui t'endors ou qui déchois sans cesse;  
Vois les sentiers qu'une femme a battus,  
Et devant Dieu rougis de ta paresse.

Fais dans ton cœur un petit cabinet,  
Pour y voir Dieu, l'adorer, et lui plaire,  
Et sans aller sur le mont d'Olivet,  
Y conversant tu seras solitaire.

Penses aux tourmens qu'à souffert  
 Jésus-Christ,  
 Tâche en ce point d'imiter Pélagie ;  
 Et tu pourras porter d'un ferme esprit  
 Tous les travaux de ta mourante vie.

Sois tout à Dieu par des sacrés trans-  
 ports ;  
 Que tout ton cœur après lui seul sou-  
 pire,  
 Et que jamais les désirs de ton corps  
 Du vieil Adam ne conservent l'empire.

Dans tous tes maux et dans tous tes  
 combats,

Invoque-moi, mais d'une foi constante ;  
 Et sois certain que tu refferas  
 Combien vers Dieu ma prière est puis-  
 sante.

En l'honneur de Sainte Theouille, Vierge  
 Solitaire. *En l'honneur de Sainte  
 Senair, De Marlam de Garges, &c.*

**C**haotous Sainte Theouille,  
 Qui depuis trente-cinq ans,

Est comme un Saint Jean-Baptiste,  
 Sous les injures du tems ;  
 Chantons les vertus très rares,  
 Qu'il se dérobe à nos yeux,  
 Sur l'heureuse Isle de Pare  
 Dans le coin d'un Temple vieux.

Ses actions vertueuses  
 Avoient pris leur fondement  
 Parmi des Religieuses  
 Qui vivoient fort saintement.  
 Ses parens avoient fait gloire,  
 Avant de lui dire adieu,  
 D'éterniser leur mémoire,  
 En la consacrant à Dieu.

Elle va dans un Village,  
 Trouver une sienne Sœur ;  
 Le bourg est mis au pillage,  
 Par un vaisseau ravisseur :  
 Chacun vole, chacun pille,  
 On emporte et gens & biens,  
 Et l'on prend la sainte fille,  
 Sa sœur avec tous les siens.

Dans le tems que les Barbares,

Se partagent leur butin,  
 Au Port de l'Isle de Pare  
 La bouche écumant de vin,  
 Notre Amazone s'enfonce  
 Dans un Buiffon retiré,  
 Fendant l'épine et la ronce,  
 Dont son corps est déchiré.

---

Elle s'y cache et s'y roule,  
 Par mille divers efforts,  
 Encor que son sang découle  
 De mille endroits de son corps :  
 Elle trouve tout facile,  
 Pourvu que sa liberté  
 Reste entière dans cette Isle,  
 Avec sa virginité.

---

Les Pirates levent l'Ancre,  
 Et cinglent en haute mer,  
 Quand la Sainte cherche un antre,  
 Sous terre ou dans un rocher :  
 D'abord elle est bien surprise,  
 Et redouble sa ferveur,  
 Trouvant une vieille Eglise,  
 De la Mère du Sauveur.

Ce cher Temple est la cellule,  
 Qu'elle choisit volontiers,  
 C'est là qu'elle passe seule,  
 Trent-cinq ans tout entiers :  
 Nuit et jour elle ne pense,  
 Qu'à rendre graces à Dieu,  
 De ce que sa Providence  
 La conduite en ce saint lieu.

Sa couche est la terre dure,  
 Le vieux Temple son Château,  
 Les herbes sa nourriture,  
 Sa boisson l'eau d'un Ruiffeau :  
 Sa nudité toute seule  
 La fait mille fois mourir,  
 Mais son cœur qui pour Dieu brûle,  
 N'est jamais las de souffrir.

Les orages, les tempêtes,  
 Les foudres ni les éclairs,  
 Les Loups, ni ces noires bêtes,  
 Qui se cachent aux déserts :  
 Les nuits sombres, les fantômes,  
 Ni rien de ce qui fait peur,  
 Lors qu'elle chante des Pseaumes,  
 Ne sçauroient troubler son cœur.

Son ame débarrassée,  
 Des objets de ces bas lieux,  
 Porte toute sa pensée,  
 Vers le Royaume des Cieux :  
 Toujours ferme sur la base,  
 De la vraie humilité,  
 Elle vole par l'extase,  
 Au sein de la Dité.

---

Certains Chasseurs d'une Ville,  
 Qui pour la chasse des Cerfs,  
 Vont tous les ans à cette Ile,  
 Senfoncent dans les deserts ;  
 Lorsqu'un de leur compagnie,  
 Homme sage et vertueux,  
 Entre au Temple de Marie,  
 Pour lui présenter les vœux.

---

Le dévot Chasseur contemple  
 L'admirable antiquité,  
 Et la structure du Temple  
 Qui marque encore sa beauté,  
 La Sainte étant apperçue,  
 Dit à son Hôte nouveau,  
 Monsieur, je suis toute nue ;  
 Jetez-moi votre manteau,

Notre sainte Anachorette,  
Fait fondre en pleurs le chasseur,  
N'étant plus qu'un vrai squelette  
Por son extrême maigreur :

Le bon chasseur la conjure,  
De lui dire nettement,  
Depuis quand elle demeure  
Dans ce sombre bâtiment.

---

Depuis trente cinq-années,  
Lui d.t-elle, d'un air doux,  
Je n'ai vû dans ces contrées,  
Autre personne que vous :

Elle lui raconte ensuite  
Les travaux qu'elle a soufferts ;  
Et sa divine conduite  
Sur les accidens divers.

---

Monfieur, dit-elle, par grace,  
Apportez moi l'an fuisant,  
En revenant à la chaffe,  
Le Sauveur vrai pain vivant ;  
Avant de quitter ce monde,  
Je defire recevoir,  
Mon Epoux en qui je fonde  
De mon falut tout l'efpoir.

L'Evêque oyant cette histoire,  
 Donne au fortuné chasseur,  
 Dans un portatif Ciboire,  
 Le sacré corps du Sauveur :  
 Au bout de l'an il s'embarque,  
 Et va joyeux & content,  
 Porter le divin Monarque  
 A la Sainte qui l'attend.

---

Dès qu'elle voit la boëte,  
 Où Jésus est enfermé,  
 Sa langue devient muette,  
 Son cœur est tout enflâmé :  
 Elle prend la sainte Hostie  
 Avec amour & respect,  
 Profernée & recueillie,  
 A son adorable aspect.

---

Après s'en être repue,  
 Elle se tire à l'écart,  
 Et chante en baissant la vue,  
 Le Cantique du Vieillard :  
 Elle loue & remercie,  
 Le charitable Chasseur,  
 L'instruit & le corrigé,  
 Avec beaucoup de douceur,

L'humble Chasseur se retire,  
Et va voir ses compagnons,  
Qui préparoient du Navire,  
Les voiles, les avirons :

Il retourne à Théotiste,  
Mais elle a rendu l'esprit,  
Ah ! que son ame en est triste !  
Que son cœur s'en attendrit !

---

Hélas ! hélas ! grande Sainte,  
Lui dit il, baisant ses pieds ;  
Ne méprisez pas ma plainte,  
Ni nos pures amitiés :

Puisque je vous ai servie,  
Vous apportant votre Epoux,  
Terminez ici ma vie,  
Et m'attirez après vous.

---

Il la pleure, il la regrette,  
Et ne pouvant l'enlever,  
Il lui coupe la main droite,  
Qu'il voudroit bien conserver :  
Mais il est contraint de dire  
Qu'il a pris du corps mort,  
Lorsqu'il voit que le Navire,  
Ne pouvoit bouger du Port.

Les Chasseurs & l'Equipage,  
 Abandonnent le Vaiffeau ;  
 Ils s'en vont dans le bo age,  
 Voir ce prodige nouveau :

Mais, aventure admirable !  
 Cette troupe qui la plaint,  
 Ne trouve d'ffis le sable,  
 Que les traces du Corps saint.

Les Anges l'ont réverée,  
 Dans son recoin tous les jours ;  
 Ces Anges l'ont enterree,  
 Dès qu'elle a fini son cours.

Le Corps d'une ame si pure,  
 Après son entier débris,  
 Mérite une Sepulture,  
 Faite par les purs esprits.

Conservons la confiance,  
 Lorsque tout semble perdu ;  
 Quand on a ferme esperance,  
 On n'est jamais confondu :

Que nos tristes aventures  
 N'abattent point notre cœur,  
 Au defaut des Créatures,  
 Nous avons le Créateur.

Théotiste incomparable,  
 Vous désirez le trépas,  
 Dès que le Pain adorable ;  
 A fini tous vos repas :

Faites que je m'en nourrisse  
 Aux approches de ma fin,  
 Et qu'avec vous je bénisse,  
 L'objet de ce grand festin.

EN L'HONNEUR DE SAINTE  
 Françoise, Veuve Romaine.

Sur l'air: *Ruisseau qui cours après toi-même,*  
*Éc. ou de Ste. Magdeleine.*

**A** Rrête ici, femme mondaine ;  
 Ton ame manque à son devoir ;  
 Je m'en vais te le faire voir,  
 En Sainte Françoise Romaine :  
 Pèse ce qu'elle a fait dès ses plus tendres  
 ans,

\* Tous ses états sont instruisans. \* bis.

Dès le maillot elle est si pure,  
 Qu'à peine ose-t on l'approcher ;

P

Même l'on craint de la toucher,  
 Pour lui donner la nourriture.  
 Prends garde à tous tes sens avec fidéli-  
 té,

\* Si tu chéris la pureté. \* bis.

Plus son corps croît, plus l'ame avan-  
 ce

En toutes sortes de vertus ;  
 Vois les sentiers qu'elle a battus,  
 Au tems de son adolescence ;  
 Et toi loin d'avancer, tu recules tou-  
 jours,

\* Et tu ne fais rien qu'à rebours. \* bis.

Cette ame pure s'épouvante,  
 Lorsqu'elle voit que ses Parens,  
 Veulent la donner à Lantensy  
 Elle est pourtant obéissante ;  
 On voit soudain briller dans son nou-  
 vel état

\* Plusieurs vertus avec éclat. \* bis.

Si les devoirs du mariage,  
 La tirent de ce train de voir,  
 Elle obéit sans dire mot,

Et sans faire mauvais visage :  
Ne mets point en oubli les soins de ta  
maison

\*Pour t'attacher à l'Oraison, *\*bis.*

Etant un jour dans une Eglise,  
Son mari la fait appeller,  
Et quatre fois sans chanceler,  
Elle s'interrompt sans remise ;  
Mais le verset laissé qu'elle reprend en-  
cor,

\*Se trouve écrit en lettres d'or. *\*bis.*

Elle n'applique son étude  
Qu'à bien élever les enfans ;  
Elle veut qu'ils soient triomphans  
De toute mauvaise habitude :  
Emploie tes efforts à bien soigner les  
tiens,

\*Afin qu'ils soient des vrais Chrétiens. *bis.*

Quelle faveur ! quel privilège !  
Elle voit, de jour et de nuit,  
Son saint Ange qui la conduit,  
Comme un enfant plus blanc que neige :

Tu ne vois pas le tien, mais tu ne doutes  
pas

\*Qu'il ne te voye à chaque pas. \*bis.

---

Au seul éclat de sa lumière,  
En pleine nuit près de son lit,  
Elle dit l'Office, elle lit,  
Ou bien elle fait sa prière :  
Profite des clartés que tu reçois du  
tien,

\*Quitte le mal et fais le bien. \*bis.

---

Lorsqu'elle fait la moindre faute,  
Soit au dehors, soit au dedans,  
Cet Ange saint en même tems,  
En s'éloignant, la lui dénote :  
Combien de fois le tien prend soin de  
t'avertir.

\*Que ton cœur doit se convertir ? \*bis.

---

Pendant qu'elle prête l'oreille  
A je ne sçai quel vain caquet,  
Elle reçoit un grand soufflet  
De ce Tuteur qui toujours veille :  
S'il falloit te frapper pour un tel man-  
quement,

\*Il le faudroit bien fréquemment. \*bis.

---

Quand les démons lui font la guerre :  
 Par leurs efforts les plus fâcheux,  
 En remuant ses beaux cheveux,  
 D'abord il les abat par terre :  
 Si ton saint Défenseur ne te tendoit la  
 main,

\*Tu combattrois souvent en vain. \*bis.

---

Elle use bien de ses richesses ;  
 Tout ce qu'elle reçoit de Dieu,  
 Est pour les pauvres de son lieu ;  
 Elle fait à tous des largesses :  
 Donne & Dieu te rendra, n'adore point  
 l'argent,

\*Car Dieu te peut rendre indigent. \*bis.

---

Ses pleurs amères avec l'eau pure,  
 Un pain plus dur que du biscuit,  
 Et quelque légume mal-cuit,  
 Sont de son corps la nourriture :  
 Et tu voudrois avoir divers mets déli-  
 cats,

\*Soir et matin à tes repas. \*bis.

Elle se noircit la poitrine,  
 A coups de poings cent fois le jour ;  
 Son dos aussi sent à son tour,  
 Jusques au sang la discipline :  
 Et toi pour épargner et caresser ton  
 corps

\*Tu fais jouer mille ressorts. *\*bis.*

---

Cette Dame humble et charitable,  
 Coupe du bois, fait des fagots,  
 Et puis les porte sur son dos  
 Au pauvre le plus misérable :  
 Elle montre par tout un fonds d'humi-  
 lité,

\*Pour condamner ta vanité. *\*bis.*

---

On bannit son mari de Rome ;  
 On lui confisque tout son bien,  
 Sans qu'elle se plaigne de rien,  
 Semblable à Job ce très-saint homme ;  
 Pour le moindre accident tu relâches, tu  
 crains ;

\*Tu fuis la Croix et tu te plains. *\*bis.*

---

Par sa douceur incomparable,  
 Elle tient en paix ses Parens,

Et vient à bout des différens  
 Que cause une haine implacable :  
 Tiens ton cœur bien en paix pour ap-  
 paiser de tous

\*Les différens et les courroux. \*bis.

La Reine du Ciel la visite,  
 Lui donne à baiser le Sauveur ;  
 Et par un seroit de faveur,  
 La guent du mal qui l'agite ;  
 Mais laissons ces faveurs qui la font  
 éclater

\*Et ne pensons qu'à l'imiter. \*bis.

Secourez-nous, illustre Sainte,  
 Sur tout à l'heure de la mort,  
 Où le démon fait son effort  
 Pour jeter l'ame dans la crainte :  
 Faites que nous vivions après notre tré-  
 pas,

\*Par ce dernier de nos combats. \*bis.



## DE JUDITH.

Sur l'air: *Je suis un Prince bien-heureux, &c.*

HOLOPHERNE.

**Q**UEL est ce Peuple plein d'orgueil,  
 Qui se prépare à se défendre ?  
 Je m'en vais le mettre au cercueil,  
 S'il ne se dispose à se rendre :

Quel est son Dieu? quelle est sa Loi?  
 Pour ne point céder à mon Roi?

ACHIOR.

Ce Peuple adore un Dieu puissant,  
 Qui fit de rien tout ce grand monde ;  
 Un seul d'entr'eux en défait cent,  
 Lorsque sa grace le seconde :

Ils sont gens pour vous renverser,  
 Si vous tentez de les forcer.

HOLOPHERNE.

Tu parles comme un inolent,  
 Je veux sans merci qu'on te lie ;  
 Va m'attendre au combat sanglant  
 Qui doit tout perdre en Bethulie ;

Je jure qu'avec tes Hébreux,  
Tu souffriras des maux affreux,

ACHIOR.

Ah! pauvre Peuple, il faut mourir  
Des mains cruelles d'Holopherne;  
Priez Dieu de vous secourir:  
Que chacun de vous se prosterne.  
Il a juré d'un ton altier,  
Que vous n'auriez point de quartier.

JUDITH.

Dieu de bonté, Roi tout-Puissant,  
Ayez pitié de ma patrie;  
Ne souffrez pas que l'innocent  
Soit conduit à la Boucherie:  
Frappez tous ces Assyriens,  
Comme les fiers Egyptiens.

Leurs lances et leurs javelots  
Bravent le Ciel, la terre et l'onde:  
J'en pousse de tristes sanglots,  
Dans une humilité profonde:  
Je vous prie, exaucez mes pleurs,  
Et détournez tant de malheurs.

Voudriez-vous que ces inhumains  
Vinssent profaner votre Temple?

Faites les tomber sous vos mains,  
Pour servir à jamais d'exemple ;  
Vous n'avez point besoin de fer,  
Pour les abîmer dans l'enfer.

---

Que ce superbe Colonel,  
Qui met son espoir en ses forces,  
Nage dans son sang criminel,  
Par mes innocentes amorces.  
Mon Dieu, mon tout, protégez-moi,  
Pour être fidelle à ma Loi.

---

Qu'au sortir de quelque repas,  
L'excès du vin fumeux l'entête,  
Et que son propre coutelas,  
Me serve à lui trancher la tête ;  
Vous pouvez de ma foible main,  
Executer ce grand dessein.

---

Donnez le conseil à mon cœur,  
Donnez la parole à ma bouche,  
Donnez à ma main la vigueur,  
Puisque cette affaire vous touche ;  
Faites enfin connoître à tous,  
Qu'il n'est point d'autre Dieu que vous.

Servante, apporte mes bouquets,  
 Mes parfums, mes pendans d'oreilles,  
 Mes beaux habits, mes affiquets ;  
 Je veux me parer à merveilles ;  
 Le Seigneur sçait que j'ai pour but  
 De tout son peuple le salut.

---

Mets dans un sac tous nos besoins,  
 Pour vivre au Camp' une semaine ;  
 Laissons à Dieu nos autres soins,  
 Allons où son esprit nous mène ;  
 Quand on ne cherche rien que lui,  
 On l'a pour guide et pour appui.

---

O Grand Prêtre ! A quoi pensez-  
 vous ?

Changez d'avis, je vous supplie :  
 Voudriez-vous livrer à des loups  
 Le cher troupeau de Bettalie ?  
 Il faut préférer l'ame au corps,  
 Et pour Dieu souffrir mille morts.

---

Vous proposez qu'après cinq jours  
 Il faudra céder et vous rendre,  
 Si Dieu ne vous donne secours  
 Contre ceux qui veulent vous prendre.

Quelle est votre témérité ?  
Dieu ne veut point être tenté.

---

Pour mettre à bas vos ennemis  
Prenez la haire pour vos armes,  
Priez avec un cœur soumis ;  
Jeûnez et répandez des larmes :  
Vous les vaincrez en peu de tems,  
Si vous êtes vrais pénitens.

---

Eliachim, consolez-vous ;  
Prêtres sacrés, prenez courage :  
Je vais pour le salut de tous,  
Entreprendre un petit voyage :  
Adieu donc, mon cher Peuple, adieu ;  
Prosternez vous tous devant Dieu.

*Les Prêtres et les Magistrats.*

Nous allons offrir au très-Haut  
Mille vœux pour votre entreprise.  
Hélas ! si l'on donnoit l'assaut,  
La Ville seroit bien tôt prise :  
Brave Judith, prenez-en soin,  
Nos ennemis ne sont pas loin.

*Les sentinelles des ennemis.*

D'où venez-vous, rare beauté,  
Quel sujet pressant vous engage

A prodiguer votre santé  
 Dans un si pénible voyage ?  
 Vous pourriez vivre sans souci ;  
 Que venez-vous chercher ici ?

JUDITH.

Je viens chercher à me sauver,  
 Du désastre qui nous menace ;  
 Mon Peuple pense à vous braver,  
 Et moi je pense à trouver grace.  
 Pourrai-je bien sans prendre mal,  
 Parler à votre Général ?

LES SOLDATS.

Madame, ne vous troublez pas,  
 Personne n'oseroit vous nuire ;  
 Marchez sans crainte sur nos pas ;  
 Nous allons tous vous y conduire :  
 Des qu'Holopherne vous verra,  
 Votre beauté le charmera.

JUDITH A HOLOPHERNE.

Bras de Nabuchodonosor,  
 Rempart de toute la Syrie,  
 Je voudrois une bouche d'or,  
 Pour vous louer sans flatterie ;  
 Mais l'éclat vif de vos splendeurs,  
 M'abat aux pieds de vos Grandeurs,

## HOLOPHERNE.

Rassurez-vous, ne tremblez pas,  
 Mes yeux vous ayant apperçue,  
 J'ai trouvé sur vous tant d'apas,  
 Que mon cœur s'est pris par la vue ;  
 De grace donc relevez-vous,  
 C'est moi qui dois être à genoux.

Belle Judith déclarez-moi,  
 Quel motif ici vous amène ?  
 Je vous proteste sur ma foi,  
 Que je vous tirerai de peine ;  
 Mon cœur est devenu captif,  
 Le vôtre sera-t-il craintif ?

## JUDITH.

Grand Général, dès que j'ai vû,  
 Le crime noir de Bettulie,  
 Bien loin de donner mon aveu,  
 Ma fuite a blâmé sa folie ;  
 Et j'ai cru que votre bonté,  
 Mettroit ma vie en sûreté.

Je sçai qu'elle est votre valeur,  
 Et votre invincible puissance ;  
 Je sçai quel seroit mon malheur,  
 Si je manquois d'obéissance ;

Mais je sçai que les gens de bien,  
 Trouvent en vous un prompt soutien.

Cependant, je vous fais sçavoir,  
 Que notre nation rebelle  
 Manquant vers vous à son devoir,  
 Dieu même s'irrite contre elle;  
 Grands, et petits sont aux abois,  
 Ils n'ont ni cœur, ni main, ni voix.

Ils sont à la soif, à la faim;  
 Ils vont boire le sang des bêtes:  
 Je pourrai vous prêter la main,  
 Pour les unir à vos conquêtes;  
 Je sçai les endroits du Pays,  
 Et comme ils seront envahis.

HOLOPHERNE.

Madame, je suis tout charmé  
 De votre éloquence profonde;  
 Vous avez seule défarmé,  
 Celui qui brave tout le monde;  
 De grace, sans appréhender,  
 Commencez à me commander.

JUDITH.

Mon cher Seigneur, accordez-moi,  
 Que je vive avec ma servante,

Des viandes que permet ma Loi ;  
 J'en ferai beaucoup mieux portante,  
 Qu'on me laisse aller en tout lieu,  
 Lorsque j'irai prier mon Dieu.

HOLOPHERNE.

Allez et de jour et de nuit,  
 A travers toute notre armée,  
 Vous portez votre sauf conduit,  
 Regnez, ô beauté bien aimée :  
 Qui vous fera le moindre tort,  
 Soudain sera puni de mort.

Entrez, Madame, entrez ici,  
 Venez voir mes trésors immenses ;  
 Ce seront vos trésors aussi ;  
 Gardez la Clef de mes finances :  
 Je m'en vais dresser un Edit,  
 Qu'on laisse aller par tout Judith.

Vagao prépare un banquet  
 Pour tous les Grands de mon Armée  
 J'espère que par ton caquet,  
 Judith sera bientôt charmée ;  
 Va lui dire, et dépêche-toi,  
 De venir souper avec moi.

*Vagao à Judith.*

Madame, vous avez gagné

Les bonnes graces de mon Maitre ;  
 Vous avez vû qu'il a daigné,  
 Jusqu'ici le faire paroître.  
 Son cœur ne vous refuse rien ;  
 Vous avez en main tout son bien

Il faut donc user de retour,  
 Pour marque de reconnoissance ;  
 Il faut répondre à son amour,  
 Par une prompte obéissance :  
 Il vous veut à souper ce soir ;  
 Je viens vous le faire sçavoir.

*Judith.*

Monfieur ce que vous m'apprenez,  
 Surpasse toutes mes attentes ;  
 J'irai, puisque vous l'ordonnez,  
 Me joindre au rang de ses servantes ;  
 Ce sera pour moi trop d'honneur,  
 Que de servir un tel Seigneur.

*Vago.*

Gardez-vous de placer si bas  
 Votre vertu, votre noblesse,  
 Mon Maitre entend qu'en ce repas,  
 Vous lui teniez rang de Maitresse ;  
 Pour bien obliger sa bonté,

Q

Prenez un siége à son côté.

*Judith à Holopherne.*

Je n'attendois pas, Monseigneur,  
D'être ce soir à votre table ;

Je vois bien clair que votre cœur  
Brûle d'un amour véritable ;

Je vais donc m'asseoir sans façon,  
Entre vous & votre échançon.

*Holopherne.*

Je sens un singulier plaisir  
De vous voir prendre cette place ;

C'étoit-là mon plus grand désir ;  
Vous m'obligez de bonne grace ;

Mangez, buvez à votre goût,  
Je m'en vais vous servir de tout.

*Judith.*

Il ne faut point de compliment,  
Pensez à faire bonne chère.

Mangez, buvez gaillardement ;  
Vous entendez à le bien faire ;

Mais trouvez bon qu'en ce festin,  
Je ne goute point votre vin.

*Holopherne.*

Nous allons du moins boire à vous,  
Avec nos braves Gens d'Armes,  
Jusqu'à ce que nous soyons saouls,

Il faut faire fête à vos charmes.  
Buvons, Messieurs, à la santé,  
De cette charmante beauté.

*Judi. h.*

Voici Vagao, le vrai temps,  
D'aller reposer votre Maître ;  
Mes vœux sont à demi-contens,  
J'en bénis l'Auteur de mon être,  
Couvrez-le bien de ses linceuls,  
Et nous laissez ici tous seuls.

---

C'est à présent, Dieu de mon cœur,  
Que j'attends de vous la victoire,  
Rendez, rendez mon bras vainqueur,  
Je ne prétends que votre gloire  
Si vous n'affermissez mon bras,  
En vain je prends ce coutelas.

---

J'ai mis en vous tout mon espoir,  
Et ma foi n'est point chancellante.  
Montrez votre divin pouvoir  
En votre chétive servante ;  
Tranchez d'un seul coup par ma main  
La tête à ce monstre inhumain.

Chère, fervante, approche-toi,  
 Cache dans ton sac cette tête ;  
 Ne tremble point, viens après moi ;  
 Dieu seul conduit cette défaite ;

Laiſſons ces pourceaux endormis ;  
 Le paſſage nous eſt permis.

Ouvrez, mes chers, ouvrez,  
 Le Tout-Puiſſant a fait merveilles ;  
 Sa vertu nous a délivrés  
 Par des adreſſes nonpareilles :

Il a fait voir qu'un pur néant  
 Peut avec lui vaincre un Géant.

Sa main puiſſante a contenté  
 De tous mes deſirs l'étendue ;  
 Le fier Holopherne eſt dompté ;  
 Voyez-vous ſa tête pendue ?

Voyez ici le Pavillon brillant  
 Du lit pompeux de ce vaillant.

J'appelle les Cieux à témoin  
 Que mon Ange m'a gardé pure,  
 Et qu'il m'a conduit avec ſoin,  
 Sans qu'on m'ait fait aucune injure,  
 Rendons-lui tous, d'un tel bonheur,

Gloire, louange & tout honneur,

*Ozias.*

Judith, vous êtes aujourd'hui,  
Des femmes la plus glorieuse ;  
Le Ciel s'est rendu notre appui,  
Par votre main victorieuse ;  
Tous les hommes vous béniront,  
Tant que les siècles dureront.

*Judith.*

Mon cher Achior, connois-tu,  
Cette tête sanglante & pale ?  
Elle est d'Holopherne abattu,  
De ce brutal Sardanapale ;  
Ne veux-tu pas rentrer en toi,  
Et te soumettre à notre Loi ?

*Achior.*

Madame, je crois votre Dieu,  
Tout bon, tout Saint, tout adorable ;  
Je le crois présent en tout lieu ;  
Lui seul est le Dieu véritable :

Je n'ai garde de m'endurcir,  
Je suis prêt à me convertir.

*Judith.*

Jettons-nous sur nos ennemis ;  
Allons poursuivre ma conquête ;

Q 3

Ils sont presque tous endormis ;  
 Eveillons les par une trompète ;  
 Feignons de vouloir les bloquer,  
 Pour avoir lieu de les chasser,

Dès qu'ils verront le coutelas,  
 Qui du sang de leur Chef dégoute,  
 Les cris horribles des Soldats  
 Mettront tout le Camp en déroute ;  
 Trompette sonne le combat ;  
 Que chacun se montre Soldat.

*Les Sentinelles.*

Vagao, va-t-en réveiller,  
 Le Général de notre armée ;  
 Dis-lui qu'il nous faut batailler,  
 Que l'avant Garde est allarmée ;  
 Dis lui qu'on n'est prêt qu'à demi,  
 Pour faire tête à l'ennemi.

*Vagao.*

Grand Colonel, réveillez-vous ;  
 Il est temps de donner bataille ;  
 Voici l'ennemi près de nous,  
 Qui nous défie & qui nous raille.  
 Hélas ! que vois je, justes Cieux !  
 Je n'ai qu'un tronc devant les yeux.

Ah ! chers amis quel coup fatal !  
Judith, par sa fine conduite,  
A décollé mon Général ;  
Tout est perdu, prenons la fuite :  
Sauvons nous du Dieu d'Israel,  
Qui nous remplit d'un deuil mortel.

*Le Pontife & les Prêtres de Jerusalem,*

Vive Judith, qu'on crie Amen ;  
Vive cette chaste Princesse,  
La gloire de Jerusalem,  
De tout Israel l'allégresse ;  
Vive son bras victorieux,  
Par qui Dieu se rend glorieux.

*Judith.*

Montons à la sainte Cité,  
En chantant mon nouveau Cantique ;  
Louons le Dieu de Majesté,  
Offrons-lui nos vœux en musique ;  
Il faut le servir désormais  
Avec ferveur plus que jamais.



## S U S A N N E.

Sur l'air: *Amarillis, vous êtes blanche &  
blonde, &c.*

## L'UN DES VIEILLARDS.

**C**'Est trop cacher mon amoureuse  
flamme ;

C'est trop cacher de mon mal la rigueur,  
Je veux t'ouvrir le secret de mon ame  
Et déclarer le tourment de mon cœur :  
Susanne m'a blessé, j'ai honte de le dire ;  
Ses traits ravissant font mon martyre.

## L'AUTRE.

J'en suis épris aussi bien que toi-même ;

Tant de beauté excitent mes soupirs,  
Puis que ton cœur hérit celle que  
j'aime,

Efforçons nous d'appaier nos desirs ;  
Entrons dans son Jardin ; allons tous  
deux l'attendre ;

Nous nous tiendrons cachés pour la sur-  
prendre.

## SUSANNE A SES SUIVANTES.

Sortez d'ici, mes fidèles Servantes,  
Allez quérir de l'huile & du savon ;

Fermez la porte & soyez diligentes ;  
 Je vous attends de lous ce pavillon ;  
 Je veux laver mon corps dans ce bain  
 toute seule,  
 Et moderer un peu ce chaud qui brûle.

LES DEUX VIEILLARDS.

Nous voici seuls, Susanne bien-aimée,  
 Nous voici seuls en toute liberté.  
 Point de témoins ; chaque porte est fer-  
 mée ;  
 Soumets ton cœur à notre volonté.  
 Si tu ne condescends à tôt nous satis-  
 faire,  
 Nous allons t'accuser comme adultère :

SUSANNE.

O justes Cieux, à quoi suis-je ré-  
 duite !  
 De toute part je ne vois que danger :  
 Je ne puis plus me sauver par la fuite ;  
 Ces deux vautours ont fermé le verger.  
 Je n'ai que mes sanglots et mes pleurs  
 pour remède ;  
 Je veux pourtant crier à l'aide, à l'aide,

LES VIEILLARDS.

Tous tes sanglots et toutes tes allar-  
 mes

Ne te sçauroient délivrer de nos mains.  
Retiens tes cris ; ne verse plus des lar-  
mes,

Nous prétendons accomplir nos desseins :  
A quoi bon t'opposer ? péle notre puis-  
sance.

Et préfère à la mort l'obéissance.

SUSANNE.

Si je m'oppose à vos désirs infâmes ;  
Je le vois bien, vous tramerez ma mort.  
Si j'y consens, je mérite les flammes  
Qui des damnés font le funeste sort ;  
Mais, malgré vos fureurs, je veux vivre  
sans crime,  
Que chaste aux yeux de Dieu je sois  
victime.

LES VIEILLARDS,

Ah ! serviteurs, venez tous, courez  
vite ;

Votre Maîtresse a souillé ce Jardin,  
Garrotez bien cette femme hypocrite,  
Elle a trompé son Epoux Joachim,  
Nous tenions son galant en demandant  
main forte,

Mais il s'est échappé par cette porte.

## LES SERVITEURS.

Qui l'eût pensé, qu'elle eût commis  
ce crime ?

Nous confessons à vos pieds qu'elle a  
toit.

Nous avons d'elle une si haute estime ;  
Et cependant elle est digne de mort.

Mais, de grace, Messieurs, donnez une  
Sentence

Qui signale aujourd'hui votre clémence.

## LES VIEILLARDS.

Que sans délai cette femme infidelle  
Soit lapidée à cinq cens pas d'ici.

Faites-la donc paroître en criminelle,  
Et que pas un ne la prenne à merci.

Montrez-la tous au doigt, l'adultère pu-  
blique,

Et ne l'appellez plus qu'une impudique.

## SAS PARENS.

Hélas ! hélas ! qu'avez-vous fait Su-  
fanne ?

Vous diffamez toute notre maison.

L'autorité des Juges vous condamne ;

Chacun nous dit qu'ils ont juste rai-  
son ;

Quelle honte pour nous qu'on vous trai-  
 tât au supplice,  
 Au milieu des Archers de la Justice!

SUSANNE.

Dieu de mon cœur qui voyez toute  
 chose

Et de qui seul j'attends tout mon appui,  
 Si j'ai commis le crime qu'on m'impose,  
 Me voici prête à mourir aujourd'hui.  
 Mais vous sçavez, grand Dieu, quelle  
 est mon innocence,

Et que je ne perds point votre présence.

DANIEL.

Grands et petits, oyez ma voix ton-  
 nante,

En quel péché vous précipitez-vous ?  
 Vous condamnez une femme innocente,  
 Au seul rapport de ses avides loups ;  
 Allons les séparer pour voir dans un  
 quart d'heure,

Que tout ce qu'ils ont dit n'est qu'im-  
 posture.

*Les plus Sages du peuple à Daniel.*

Mon cher enfant, nonobstant ton bas  
 âge,

Nous te croirons plus que des Hommes  
faits,

Fais-nous donc voir par leur faux témoi-  
gnage,

De ces Vieillards les horribles forfaits ;  
Confonds ces imposteurs & délivre Su-  
fanne

Que l'on tenoit déjà pour courtisanne.

*Daniel à l'un des Vieillards.*

Tison d'enfer, engeance de vipère,  
Sale imposteur dis-nous à quel endroit,  
Cette innocente a commis l'adultère ;  
Déclare-nous sous quel arbre elle étoit,  
Réponds sans chanceler ; abominable  
Juge,

Tu n'as plus que la mort pour ton re-  
fuge.

LE VIEILLARD.

Elle a commis ce détestable crime,  
Au côté droit sous un grand Cerisier.  
Si je vous mens, que le démon m'a-  
bime,

Au plus profond de l'éternel brasier.

Je suis digne de foi, croyez ce que j'a-  
vance ;

Mes propres yeux ont vû son impudence.

DANIEL.

Ah! faux Vieillard, exécration parjure,  
 Tes faletés ne te fuffifant pas,  
 Tu joins encor le mensonge à l'ordure,  
 Et veux noircir ton cœur jusqu'au tré-  
 pas;

Ministre de Satan, tes noires calomnies  
 Et tes impuretés seront punies.

*Le même à l'autre Vieillard.*

Et toi, brutal, tout rempli de malice,  
 Ange pervers, infâme chicaneur,  
 En quel endroit Sufanne & son complice  
 Et tous quel arbre ont-ils perdu l'hon-  
 neur ?

Tu ne sçais, malheureux, tu ne sçais  
 que répondre,  
 Lors que tu me vois prêt à te confondre.

LE VIEILLARD.

Un Prunier vert tout contre une ca-  
 bane,

Au côté gauche est cet horrible lieu  
 Où j'ai surpris le complice et Suzanne,  
 Lorsqu'en plein jour tous deux offen-  
 soient Dieu.

Je jure avec serment comme Juge équitable,

Que ce que je vous dis est véritable.

DANIEL;

Tu mens, cruel, tu mens, Juge perfide ;

Chacun connoit ton infidélité,

Va, méchant Juge, il faut qu'on te lapide,

Pour bien punir ton impudicité.

Chers enfans d'Israël, affommez ces infâmes,

Susanne est le miroir des chastes Dames.

TOUT LE PEUPLE.

Louange, honneur, vertu, salut & gloire.

Soit au Seigneur en terre & dans le Ciel

Que de Suzanne on chante la victoire

Et la vertu du jeune Daniel :

Conjouissons-nous tous avec notre Seigneur & notre Reine,

Et cherchons des lauriers pour sa couronne.

REFLEXION.

Instruisons-nous par cette illustre histoire

A respecter Dieu présent dans nos cœurs,  
 A résister à ce qui souille l'ame,  
 A bien souffrir de nos persécuteurs;  
 Mais apprenons surtout au fort de nos  
 souffrances,  
 A fonder en Dieu seul nos espérances.

---

L'HISTOIRE ADMIRABLE

*de Sainte Geneviève de Brabant.*

Sur l'air, *la Bergère que je sers, &c.*

**A** Dorons du Tout Puissant

La Divine Providence,

Qui prend soin de l'innocent,

Qui fait voir son innocence;

Geneviève de Brabant,

Qui fait voir l'expérience;

Suivons-la depuis son berceau,

Jusqu'à son sacré tombeau.

---

Mon cœur palez par mes yeux,

Si vous n'êtes marbre & foughe,

Faites paroître en tous lieux,

Que cette Histoire vpus touche:

Les larmes parleront mieux,

Que les discours de la bouche :  
Le récit de tant de malheurs  
Ne demande que des pleurs.

---

Geneviève en sa maison,  
Encore tendre & petite,  
S'accôûtume à l'oraison,  
Et s'y tient comme un Hermite.  
Hélas ! elle a bien raison,  
Puisqu'il faut qu'elle habite  
Au milieu des vastes forêts,  
Avec son enfant auprès.

---

Les vertus et la beauté  
De cette charmante fille,  
Attirent de tout côté  
De l'honneur à la famille :  
Mais par son humilité,  
Plus son beau visage brille,  
Plus son cœur méprise au dedans  
Tout ce qui flatte les sens.

---

Elle a de si doux attraits,  
Qu'on se charme en sa présence ;  
Chacun joint dans son palais

CANTIQUES

En toute révérence :

Les Rois portent leurs souhaits  
A cette noble alliance  
Mais bien peu veulent hazarder  
De la faire demander.

Sirot Seigneur Palatin,  
Avec un bel équipage,  
Que se mettre en chemin  
Pour aller en mariage;  
Et quel secondant la fin,  
Cienr veuve est son partage;  
Les veuf tous deux bien contens,  
Mais ce n'est que pour deux ans.

Mais homme de valeur,  
D'une si puissante armée;  
Le Comte y va par honneur,  
L'œuvre de la renommée;  
Mais ce n'est pas sans douleur  
Qu'il quitte la bien-aimée,  
Maintenant ce triste propos,  
Coupé de sanglots  
Cela prendra joim de vous;  
A ces mots la chaste Dame,

Tombe aux pieds de son Epoux,  
Sur le point de rendre l'ame :

Par trois fois aux yeux de tous  
Elle blémit et se pame,  
Pressentant que ce favori  
Sera traître à son Mari.

---

Il laisse donc en partant,  
De son Palais l'Intendance  
A Golo son confident,  
Sans prévoir son impudence.

Ah ! miserable Intendant !  
Que l'abus de ta puissance  
Causera de tourmens divers  
A la Dame que tu sers !

---

Geneviève avec Sifroi,  
Font une Lettre affective,  
Qu'ils se mandent par Lanfroy  
Témoin de leur douleur vive :

Chacun d'eux conserve en soi  
Une espérance craintive  
De pouvoir être assez heureux  
Que de le revoir chez eux.

Golo se trouve tenté  
 Par la douceur ravissante  
 Et par la rare beauté  
 De sa colombe innocente :  
 Mais pour n'être rebuté,  
 Il l'admire & se contente  
 D'exprimer ses mauvais désirs  
 Par de languissans soupirs,

---

Un jour jugeant du portrait,  
 Qu'il voyoit de notre Sainte ;  
 Il lui marque son souhait  
 Par une amoureuse plainte :  
 Geneviève, à ce seul trait,  
 Sent son cœur saisi de crainte ;  
 Et tremblant sans dire un seul mot,  
 Elle s'enfuit aussi-tôt.

---

Ce brutal le lendemain,  
 Brûlant d'un amour profane,  
 Lui dit tout net son dessein  
 Et la traite en courtisane :  
 Sçaches que le Palatin,  
 Lui répond notre Sufanne,  
 Apprendra ton déreglement,  
 Si tu ne vis autrement.

Il tente encore, à l'écart,  
Cette illustre & sainte femme,  
Sans que son discours mignard  
Puisse rien sur sa belle ame :

Il tire ensuite un poignard,  
Et lui dit, tenez Madame,  
Enfoncez ce fer dans mon sein,  
Puisque je vous aime envain.

---

Ce Ministre de Satan,  
Rebuté par la Comtesse,  
Lui reproche que Drogan,  
Est l'auteur de sa grossesse :

Et comme un cruel tyran,  
Il les brave, il les oppresse ;  
Il les met tous deux en prison  
Dans l'enclos de la maison.

---

Drogan, les larmes aux yeux,  
Ne sçachant point le mystère,  
Jure par le Roi des Cieux  
Qu'il est exempt d'adultère ;

Mais Golo tout furieux,  
Le maltraite & le fait taire,  
L'assurant qu'il mourra bien-  
Dans un horrible cachot.

Geneviève jour & nuit,  
 Dans sa prison très obscure,  
 Rêcommande à Dieu son fruit,  
 Plaint, gémit, soupire & pleure:  
 L'Intendant qui la poursuit,  
 La sollicite à toute heure,  
 Il lui dit, déterminez-vous  
 A m'avoir pour votre époux.

Je viens, tout présentement,  
 De recevoir une Lettre,  
 Qui nous marque assurément,  
 La mort de notre cher Maître;  
 La Princesse le dément,  
 Et le tançant comme un traître,  
 Le renvoie avec un soufflet,  
 Tant son discours lui déplaît.

Et sans se rebuter,  
 A recours à la nourrice,  
 Pour aller solliciter  
 Et se plonger dans le vice;  
 Mais ce n'est beau la tenter  
 Par ce dernier artifice;  
 L'Esprit saint qui soutient le choc,  
 La rend plus ferme qu'un roc.

Juste arbitre des humains,  
 C'est ici que je me pâme,  
 En adorant vos desseins,  
 Aux couches de cette Dame;  
 Faut-il que les propres mains  
 Lui servent de Sage Femme?  
 Ah! grand Dieu, que vos jugemens  
 Surpassent nos sentimens.

---

Elle nomme Benony,  
 Son cher Fils qu'elle baptise,  
 Le voyant ainsi banni  
 Des sacrés Fonts de l'Eglise:  
 Bon Dieu! soyez-vous beni,  
 Ce bel Ange sans chemise,  
 Est couché sur des vieux drapeaux  
 Qu'on a laissés par lambeaux.

---

Pauvre enfant, que tes douleurs;  
 Lui dit la mère dolente,  
 Me feront verrier des pleurs!  
 Ah! que j'en serai souffrante!  
 Mais parmi tous nos malheurs,  
 Mon ame sera contente,  
 Sçachant bien qu'on m'accuse à tort

D'un crime digne de mort.

---

Golo ce méchant esprit  
 Enragé contre la Dame,  
 Mande au Comte, par dépit,  
 Un exprès qui la diffame :  
 Dans la lettre qu'il écrit,  
 Il ne dit rien qui la blâme,  
 Aimant mieux la perdre d'honneur ;  
 Par la bouche d'un porteur.

---

L'Exprès s'explique amplement  
 Sur le secret de la lettre ;  
 Sifroi répond sagement,  
 Que cela ne peut pas être :  
 L'Exprès en vient au serment,  
 Et Sifroi voulant connoître,  
 Qui des siens a fait le forfait,  
 Fait déclarer quel il est.

---

Seigneur, votre Cuisinier,  
 Qui feignoit avec adresse,  
 D'être un fidelle Officier,  
 A débauché la Comtesse ;  
 Golo l'a fait prisonnier ;  
 Aussi bien que sa Maîtresse ;

Donnez moi, Prince malheureux,  
Vos ordres sur tous les deux.

---

Ah ! s'écrie alors Sifroi,  
Tout transporté de colère,  
Je n'ai point faussé ma foi,  
Et ma femme est adultère :  
Il revient ensuite à foi,  
Je n'en veux, dit il, rien croire ;  
Et malgré l'infame imposteur,  
Il protège son honneur.

---

Etant enfin trop léger,  
A croire la calomnie,  
Il commande au Messager,  
Que Drogan perde la vie :  
Et qu'on n'ait qu'un cœur de fer,  
Pour la perfide Partie,  
Jusqu'à ce qu'il soit au Château  
Pour en être le bourreau.

---

Golo reçoit, par l'expres  
Du Palatin l'ordonnance,  
Et par une fausse paix,  
Il seint d'user de clémence ;  
Mais hélas ! bien-tôt après,

Lors que personne n'y pense,  
 Il étouffe avec du poison  
 L'innocent dans la prison,  
 Aussi-tôt qu'il a le vent  
 Que le Comte se retire,  
 Il lui va vite au devant,  
 Et par grimace il souûpire:  
 L'esprit malin le mouvant,  
 Il a le front de lui dire,  
 Ah ! Seigneur je suis bien fâché  
 Que la Comtesse ait péché,

---

J'ai fait tout ce que j'ai scû  
 Pour empêcher le scandale  
 Quand je me suis apperçu  
 Que son commerce étoit sale;  
 Mais elle cachoit son feu  
 Et sa passion brûtale,  
 Méprisant mon autorité,  
 Ma rigueur & ma bonté.

---

Si vous doutez de ma foi,  
 Une femme fort scavante  
 Vous apprendra mieux que moi  
 L'état de cette impudente.  
 Notre crédule Sifroi,

Va chez la vieille méchante,  
 Pour voir si Golo lui ment,  
 Ou sil parle rondement.

---

La forcière lui fait voir  
 Que Drogran est un lubrique,  
 Et qu'i' trahit son devoir  
 Avec sa femme impudique:  
 / Le Comte est au desespoir,  
 Et trompé par l'art magique,  
 Il relolut d'aller brusquement,  
 Perdre la mère & l'enfant.

---

L'Intendant fourbe & rusé  
 Dit au Prince avec audace,  
 Il vaut mieux, tout bien pesé,  
 Que sans vous je m'en défasse;  
 Le Seigneur mal avilé,  
 Ajoûte, allez donc de grace,  
 Egorgez, sans faire aucun bruit,  
 La Comtesse avec son fruit,

---

Golo voulant mettre à mort  
 L'innocente criminelle,  
 Le communique d'abord,  
 A la nourrice cruelle:

Dieu par un secret ressort,  
 Fait que la fille apprend d'elle,  
 Le complot que l'Intendant croit  
 Être tenu bien secret,

---

Cette fille fait sçavoir  
 A notre illustre captive ;  
 Que l'intendant a pouvoir  
 De l'égorger toute vive ;  
 Elle alors, sans s'émouvoir,  
 Lui dit d'une voix plaintive,  
 Pour mon Dieu je veux bien souffrir  
 Que l'on me fasse mourir,

---

Golo dit à deux valets,  
 Menez l'Enfant & la Mère,  
 Et, sans craindre, égorgez-les  
 Dans quelque endroit solitaire ;  
 Noyez leurs corps, & coupez  
 La langue de l'adultère,  
 Sans manquer apportez-la moi,  
 Pour la montrer à Sifroi.

---

On dépouille en la prison,  
 Notre Princesse dévote ;  
 On la vet d'un vieux haillon ;

On l'outrage, on la garote ;  
 La chassant de sa Maison,  
 On lui dit traître, bigote,  
 Va périr sous le coutelas,  
 Avec l'enfant dans tes bras.

---

Elle dit au Palatin,  
 Dans une lettre touchante,  
 Cher Sifroi, voici ma fin ;  
 Je vais mourir innocente :  
 Votre fils tendre & benin  
 Me rend doublement mourante,  
 Puis qu'on va verser tout le sang,  
 Qu'il a puisé dans mon flanc.

---

Ah! vous avez eu grand tort  
 De ne pas voir en personne  
 Si j'étois digne de mort  
 Ou digne d'une couronne ;  
 Mais puisque tel est mon sort,  
 De bon cœur je vous pardonne,  
 Aussi bien qu'au perlécuteur,  
 Qui s'en prend à mon honneur.

---

Adieu donc, triste séjour,  
 Dit ici notre Comtesse,

Adieu Jardin, adieu Cour,  
 De bon cœur je vous délaisse ;  
 Le Ciel fera voir un jour  
 A l'auteur de ma grollesse,  
 Qu'il a cru trop légèrement,  
 Golo dans l'emportement.

---

Etant parvenus au bois,  
 La Sainte obtient par prière,  
 Pour ne pas mourir deux fois,  
 Qu'on l'égorgeât la première ;  
 Les valets à l'humble choix,  
 De leur chaste prisonnière,  
 Sont soudain beaucoup attendris,  
 Et tous deux bien entrepris.

---

Cher Compagnon, dit l'un d'eux,  
 Nous n'avons point vû de crimes ;  
 Laissons dans ce bois affreux,  
 Ces innocentes victimes :  
 Nous mériterions tous deux  
 De tomber dans les abymes,  
 Si nos cœurs n'étoient point touchés  
 De faire de tels péchés.

---

Après un court entretien,

Dieu confirmant leur envie,  
Ils expoient sans soutien,  
L'enfant & la mère envie ;  
La langue d'un petit chien,  
Trompant Golo, certifie,  
Qu'ils ont fait tous deux leur devoir,  
Sans qu'on le puisse sçavoir.

---

La Sainte avec son petit,  
S'enfonce dans le Bocage,  
Tout le Ciel lui compatit,  
Et lui donne du courage ;  
Le bois touffu retentit  
De son douloureux langage  
Et des cris qu'elle adresse à Dieu  
Dans cet effroyable lieu.

---

Ah! dit-elle, me voici  
Triste, foible & toute seule  
Avec mon enfant transi,  
Sans eau, sans lait, sans cellule :  
Si vous n'accourez ici  
Grand Dieu, pour qui mon cœur brûle,  
Nous serons bien-tôt dévoré,  
Par les bêtes des forêts.

Pendant qu'elle est dans l'effroi,  
 Une voix du Ciel lui crie:  
 Ne crains rien, espère en moi,  
 Porte ta croix, aime & prie ;  
 Je te fournirai de quoi,  
 Pour l'entretien de ta vie,  
 Et ton fils ne fera pas moins,  
 Le cher objet de mes soins.

---

L'enfant l'accable d'ennuis ;  
 Il fait sa plus grande peine,  
 L'ayant fait coucher deux nuits,  
 Sur l'herbe au pied d'un grand chêne ;  
 Mais entendant les doux bruits,  
 Que fait l'eau d'une fontaine,  
 Elle voit que le Tout-puissant  
 Aide au besoin l'innocent.

---

Son ame adore d'abord  
 La Providence Divine,  
 Voyant son fils demi-mort,  
 Remis par l'eau cristalline :  
 Elle prend quelque renfort,  
 Mangeant un peu de racine,  
 Et buvant à son gré de l'eau  
 Que sa main puise au Ruisseau.

Elle cherche en la forêt,  
Quelque coin pour sa demeure,  
Et Dieu la mène tout droit,  
Dans une caverne obscure.

Son sein n'ayant plus de lait  
Par faute de nourriture,  
Sur le champ Dieu donne à son fils,  
D'une biche le doux pis.

---

La biche, deux fois le jour,  
Vient aux pieds de la Comtesse,  
Et la Sainte pour retour,  
La mignarde & la carelle :

Son cher enfant à son tour,  
Pour marque de sa tendresse,  
Lui départ quelque herbe à manger,  
A dessein de l'engager.

---

Arrêtons un peu nos pas,  
Au milieu de notre course.  
Sifroi qui ne dit qu' hélas !  
Se croit perdu sans ressource :

Il souffre mille combats,  
Ayant découvert la source,  
Des malheurs qui de son Château,

On fait un triste tombeau.

---

Il trouve en son cabinet  
 Cette lamentable lettre,  
 Qui lui déclare assez net  
 Que l'Intendant est un traître ;  
 C'est trop tard qu'il reconnoît  
 Qu'il ne devoit point permettre,  
 Qu'on versât le sang innocent,  
 Pendant qu'il étoit absent.

---

Golo redoutant Sifroi,  
 Se retire de sa suite ;  
 Il croit éviter l'esfroi  
 Par le moyen de la fuite ;  
 Mais le ver qu'il a dans soi  
 Lui reproche sa conduite ;  
 Il lui fait craindre le poteau,  
 Et son crime est son bourreau.

---

Drogan apparoit de nuit,  
 Chargé d'une grosse chaîne ;  
 Sifroi trouble de ce bruit  
 Est dans une étrange peine ;  
 Ce mort partout le poursuit,  
 Met son esprit à la gêne ;

Il l'e  
 Et l'

N  
 Sent  
 De d  
 Sa f  
 Il  
 Voy  
 Dieu  
 Et q

Il s'a  
 Se p  
 Ses p  
 Il ve  
 L  
 Reto  
 Adm  
 Dan

Sa t  
 Ses p  
 Elle  
 Pou

Il l'embrasse, il le fait blémir,  
Et l'empêche de dormir.

---

Notre Prince infortuné  
Sent un remord qui l'accable,  
De ce qu'il a condamné,  
Sa femme & son fils aimable :  
Il semble être forcené,  
Voyant cette ombre effroyable ;  
Dieu permet qu'il tremble de peur,  
Et que tout lui fait horreur.

---

Il s'abandonne aux regrets ;  
Se plaint & gémit sans cesse ;  
Ses pleurs vont jusqu'à l'excès,  
Il veut mourir de tristesse ;  
Laissons le dans son Palais :  
Retournons à la Comtesse,  
Admirons ce cœur triomphant  
Dans l'état le plus souffrant.

---

Sa tresse lui sert d'habit,  
Ses pleurs ameres de breuvage ;  
Elle a la terre pour lit,  
Pour son pain l'herbe sauvage,

Pour courtisan son petit  
 Et les bêtes du bocage;  
 Pour palais le bois ténébreux,  
 Et pour chambre un antre affreux.

---

Jésus lui montre une croix  
 Qui l'anime et la conforte ;  
 Dès qu'elle va dans le bois,  
 Cette même croix l'escorte :  
 Elle se plaint une fois  
 Des travaux qu'elle supporte,  
 Et son cœur semble se lasser  
 De toujours recommencer.

---

Père mes tourmens divers,  
 Lui dit Jésus son doux père ;  
 Père aussi ceux qu'a soufferts  
 A mes pieds ma digne Mère ;  
 Tous tes maux seront légers,  
 Si tu nous suis au Calvaire ;  
 Mais si tu ne nous y suis pas,  
 Nuit et jour tu te plaindras.

---

O quel spectacle nouveau !  
 Notre Princesse modeste,  
 Regardant nud son agneau,

L'or  
 U  
 Don  
 Pou  
 De l

E  
 Dan  
 Faif  
 Sur  
 L  
 La r  
 Et l  
 Qui

P  
 Gen  
 Et h  
 De  
 E  
 San  
 Son  
 Sur

I

L'offre à son père céleste;  
 Un Loup apporte une peau,  
 Dont elle fait une veste,  
 Pour couvrir le corps tendrelet  
 De l'innocent agnelet.

---

Elle s'envisage un jour  
 Dans la source d'un bocage,  
 Faisant quelque vain retour,  
 Sur l'état de son visage :

La mère du bel amour  
 La reprend & l'encourage,  
 Et lui dit, pense à la beauté,  
 Qui dure une éternité.

---

Parmi ces rares faveurs,  
 Geneviève se console  
 Et bénit Dieu des rigneurs  
 De l'impitoyable Golc :

Elle souffre ses douleurs,  
 Sans plus dire une parole.  
 Son esprit ne réfléchit plus  
 Sur les maux les plus aigus.

---

L'Enfant âge de sept ans,

Flatte un jour sa bonne mère,  
Et demande ingénument,  
Qui, de grace, est mon chère Père?

Vous m'ordonnez qu'en tout tems,  
Je l'aime & je le révère;  
Le moyen que j'en fasse cas,  
Si je ne le connois pas ?

---

Ah ! mon fils, que dites-vous,  
Répond la mère éplorée ?  
Votre Père mon Epoux,  
Habite au Ciel Empirée :

Il est pourtant avec nous,  
Il nous garde, il nous récréé ;  
C'est en lui que nous nous mouvons,  
Que nous sommes & vivons.

---

Dans le temps qu'elle l'instruit  
Sur notre sainte créance,  
Une fièvre la détruit,  
Elle tombe en défaillance ;

Benony fait un tel bruit,  
Voyant que la mort s'avance,  
Qu'à ses cris la mère revient,  
Le console & l'entretient.

Adieu, lui dit-elle, adieu,  
 Pendant qu'il crie & qu'il pleure ;  
 Je rends grâces à mon Dieu,  
 S'il veut qu'à présent je meure ;  
 Enterrez-moi dans ce lieu  
 Qui m'a servi de demeure ;  
 Et si Dieu veut vous y laisser,  
 Souffrez-y sans vous lasser.

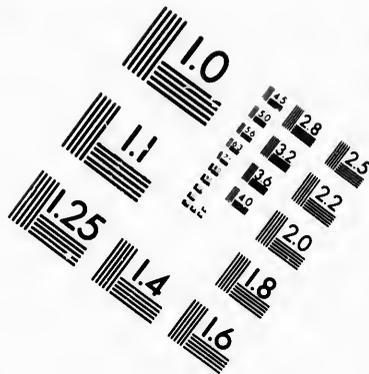
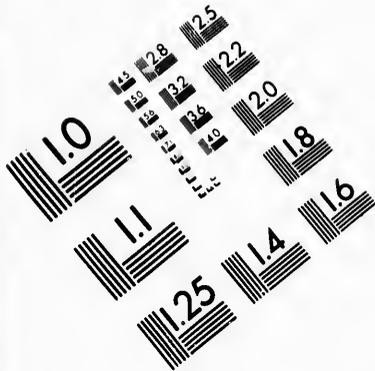
---

S'il vous appelle au Château,  
 Allez-y, foyez-y sage ;  
 Sifroi verra son tableau  
 Aux traits de votre visage ;  
 Le plus délicat pinceau  
 N'en feroit pas mieux l'image ;  
 Soyez sûr qu'il vous connoitra  
 Dès qu'il vous appercevra.

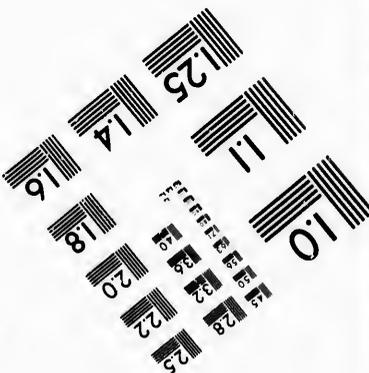
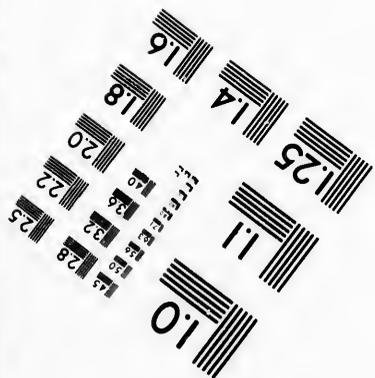
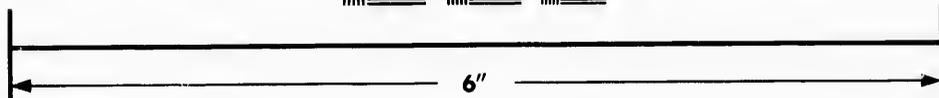
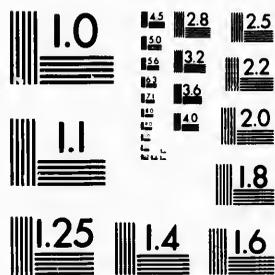
---

Lorsqu'elle croyoit mourir,  
 Deux pures intelligences,  
 Soudain la viennent guérir  
 De toutes ses défaillances ;  
 Sa belle ame a beau s'offrir  
 A de nouvelles souffrances ;  
 Le Seigneur veut qu'au premier jour  
 Elle paroisse à la Cour. S 4





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



En ce tems on va brûler  
 La Sorcière détestable,  
 Et son cœur ne peut céler  
 Son forfait abominable ;  
 Elle dit sans chanceler,  
 Je me confesse coupable  
 De la mort & des maux divers  
 Que Geneviève a soufferts.

Le Comte ici plus prudent,  
 Ayant appris ce misère,  
 Rappelle son Intendant,  
 Dissimulant sa colère ;  
 Il commande cependant,  
 Que ce monstre sanguinaire  
 Soit jetté dans une prison  
 Pour sa noire trahison.

C'est par un juste retour  
 Que Gole est saisi de crainte,  
 Au fond de la même Tour  
 Où fut autrefois la Sainte ;  
 Grands & petits de la Cour  
 Sont joyeux de sa contrainte,  
 Sans qu'aucun daigne dire un mot  
 Pour le tirer du cachot.

Sifroi pour faire un banquet  
 A tous ceux du parentage,  
 Va chasser dans la forêt,  
 Suivi d'un grand équipage :  
 Et la Biche dont le lait  
 Nourrit son fils au bocage,  
 Le conduit vers le saint rocher  
 Que Dieu ne veut plus cacher.

---

Il découvre un antre affreux,  
 Au fond duquel il discerne  
 Un corps couvert de cheveux,  
 Qui se cache & se prosterne ;  
 Bien qu'il soit fort courageux,  
 Il craint devant la caverne,  
 Incertain s'il avancera,  
 Ou s'il s'en retournera.

---

La Sainte lui dit alors,  
 En baissant toujours la vûe :  
 Monsieur tenez-vous dehors,  
 Car je suis tout-à-fait nue :  
 J'avois fait tous mes efforts  
 Pour n'être jamais connue ;  
 Mais je vois que le Saint des Saints  
 A sur moi d'autres desseins.

Ce grand Dieu plein de bonté  
A fait que ma chevelure  
Garrantit ma nudité  
Dans cette sombre demeure:  
Jetez-moi par charité,  
Un manteau, je vous conjure,  
Pour pouvoir répondre à loisir  
A votre pieux désir.

---

Tous deux restent ébahis ;  
Sifroi lui dit lors, ma mie,  
Dites-moi votre Pays,  
Et votre nom, je vous prie ?  
O que je me réjouis  
D'être en votre compagnie !  
Nonobstant mon indignité,  
Dites-moi la vérité.

---

Monsieur, je suis de Brabant,  
D'une maison renommée ;  
Mon cher Epoux est un grand,  
Qui de Martel suit l'armée :  
Son déloyal Intendant,  
Après m'avoir diffamée,  
Ordonna, pour se mieux venger,  
Que l'on me fit égorger.

J'ai vû sept fois la saison  
Dont la froidure est extrême,  
Seule avec mon enfançon  
Que j'aime plus que moi-même.  
Geneviève fut le nom  
Que je reçus au Baptême ;  
Le Seigneur m'a fait triompher  
Des puissances de l'Enfer.

---

A ces mots notre chasseur  
Reconnoissant la Comtesse,  
Et tressaillant dans son cœur  
Lui saute au col d'allégresse ;  
Geneviève avec candeur  
Lui témoigne sa tendresse,  
Et sur le champ son entretien  
Ne tend qu'au souverain bien.

---

Ah ! ma fille, dit Sifroi,  
Je t'ai fait un tort insigne ;  
De grace, pardonne moi,  
Bien que je n'en sois pas digne ;  
Chaste épouse, hâte-toi  
De me donner quelque signe  
Que ton cœur tout doux & tout bon  
M'accorde un entier pardon.

Vivez en paix, cher époux,  
Et ne craignez aucun blâme ;  
Dieu qui dispose de nous,  
A conduit seul cette trame ;  
Le Ciel s'est fervit de vous  
Pour sanctifier mon ame ;  
Oublions ce que j'ai souffert,  
Nuit & jour dans ce désert,

---

Sifroi déjà fort content,  
Sent la douleur adoucie,  
Et demande en sanglottant,  
Si son cher fils est en vie,  
Ah ! dit-il, mon pauvre enfant,  
Pardonne à ma barbarie ;  
Mais, hélas ! qu'es-tu devenu ?  
Je ne t'ai pas reconnu.

---

A peine a-t'il dit ce mot,  
Qu'il voit parmi les épines,  
Son fils chargé d'un fagot,  
De fougère & de racines ;  
Ses deux yeux sont aussi-tôt  
Deux sources d'eau cristalline,  
Et les cris qu'ils pouffent tous trois,  
Font retentir tout le bois.

Geneviève offre des vœux  
Pour les oiseaux du bocage,  
Pour son antre ténébreux,  
Pour chaque animal sauvage;  
Puis ayant pris congé d'eux,  
Elle quitte l'Hermitage,  
Desirant que le Dieu de paix  
Les bénisse pour jamais.

---

A mesure qu'elle part,  
Le désert perd sa lumière,  
Les oiseaux de toute part,  
Se plaignent en leur manière:  
Le Tygre & le Léopard,  
Sont en deuil dans leur taniere;  
On ne voit plus dans la gaité,  
Que la Biche à son côté.

---

Le Palatin triomphant,  
Mène au château sa conquête;  
La Comtesse & son Enfant,  
Sont dans une paix parfaite;  
Hormis l'infâme intendant,  
Tout le monde est de la fête,  
Et l'on voit, pendant plusieurs jours,  
Un admirable concours.

O que le Seigneur est bon,  
 Quand on l'aime avec tendresse,  
 Et qu'on commet son renom  
 A la divine sagesse !

En égorgeant un poisson,  
 La bague de la Comtesse,  
 Qui flottoit dans le fond de l'eau,  
 Brille partout le Château.

---

La nuit cède à la clarté ;  
 Le Soleil sort de la nue :  
 Chacun voit la vérité,  
*L'innocence est reconnue :*

On entend de tout côté  
 Que salut & bien venue ;  
 Les sanglots, les pleurs, les soupirs,  
 Se changent en doux plaisirs.

---

Golo sort de la prison  
 Pour recevoir sa sentence,  
 Désespérant du pardon,  
 Il n'attend que la potence :

Honteux de sa trahison,  
 Son cœur tombe en défaillance ;  
 Et Sifroi prononce d'abord  
 Le Juste arrêt de sa mort.

Geneviève a si bon cœur,  
Qu'elle veut sauver la vie  
A son calomniateur,  
Oubliant sa perfidie:

Mais cet insigne imposteur  
La conjure et la supplie  
De vouloir le laisser mourir,  
Sans daigner le secourir.

---

Ah ! dit-il, irritez- vous,  
Bien loin de m'être indulgente;  
Permettez que votre époux  
Me confonde & me tourmente;

Je déclare devant tous  
Que vous êtes innocente,  
Et que j'ai cent fois attenté  
Sur votre pudicité.

---

Quatre Bœufs sont accouplés  
Pour servir à son supplice ;  
Ses membres écartelés,  
Mettent fin à sa malice ;

Chacun dit, dans le Palais,  
Que la Divine justice,  
A bon droit punit l'attentat  
De ce domestique ingrat,

Lorsqu'on vouloit bien traiter  
La Princesse vénérable,  
Il ne falloit présenter  
Que des racines à table :  
Rien ne pouvoit s'appréter  
Qui ne lui fut dommageable ;  
Elle ne trouvoit rien de bon,  
Ni pain, ni chair, ni poisson.

---

Sifroi, ne vous vantez pas  
De votre réjouissance ;  
Vous direz bien-tôt hélas !  
Dans l'excès de la souffrance ;  
Je vois proche du trépas,  
Votre miroir d'innocence :  
Tout le Ciel pour la posséder  
La convie à décéder.

---

C'est la Mère du Sauveur,  
L'incomparable Marie,  
Qui la remplit de ferveur,  
Et l'appelle à la patrie ;  
Geneviève, à ce bonheur  
Par un doux transport s'écrie ;  
Tirez-moi, Marie, après vous,  
Pour m'unir à mon époux.

Elle instruit son Bénoni  
Sur l'unique & grande affaire;  
Après qu'elle l'a béni,  
Elle en charge son cher père;  
Le Comte est si fort uni  
A la sainte solitaire,  
Qu'il la pleure & se tient auprès,  
Jusqu'à son heureux décès.

---

Sentant approcher sa fin,  
Elle prend le Viatique,  
Ayant fait au Palatin  
Un discours tout Angelique.  
L'excès de l'amour divin,  
Par un sommeil extatique,  
Fait voler sa belle ame aux Cieux,  
Et rend son corps lumineux.

---

Sifroi souffre mille morts,  
Dès que la Comtesse est morte;  
Son cher fils endure alors,  
Un tourment de même sorte;  
La Biche suit le saint corps,  
Quelque part qu'on le transporte,  
Et pour mieux témoigner son deuil,  
Elle expire à son cercueil.

Six mois s'étant écoulés,  
 Un Hermite vénérable,  
 Se présentant au Palais,  
 Sifroi le fait mettre à table ;  
 Dès qu'ils se sont acquaintés,  
 Notre Prince inconsolable,  
 Lui fait part, en fondant en pleurs,  
 Du sujet de ses douleurs.

---

Ce prudent Religieux  
 Compatit à son martyre,  
 Il a les larmes aux yeux,  
 Il s'attendrit, il soupire ;  
 Et puis d'un air sérieux,  
 Il commence par lui dire,  
 Cher Seigneur, c'est trop lamenter,  
 Cessez de vous tourmenter.

---

A quoi pensez-vous, Sifroi,  
 Lui dit-il sans flatterie ?  
 Croyez-vous pas que la foi,  
 Nous promet une autre vie ?  
 Je vous prie, écoutez-moi,  
 En souffrant que je vous die  
 Qu'il est tems que tous vos regrets  
 Cèdent aux divins décrets.

Vous pleurez mal à propos  
Le bonheur de votre femme ;  
Elle jouit du repos ;  
Dieu la possède & l'enflamme :  
Contentez-vous de ses os ;  
Laissez au Ciel sa belle ame,  
Et pensez serieusement  
A vivre plus saintement.

---

Après ce doux entretien,  
Sifroi fidèle à la grace,  
Pense à quitter tout son bien,  
Un jour qu'il est à la chasse ;  
Son cœur ne tenant à rien,  
Un Cerf craintif qu'il pourchasse,  
Le conduit à l'autre sacré,  
Où la sainte a tant pleuré.

---

Dieu pour le rendre parfait,  
Au milieu d'un vert bocage,  
Lui donne un puissant attrait ;  
D'y bâtir un Hermitage :  
Sifroi consulte en secret,  
Hydulphe saint personnage ;  
Le Prélat secondant ses vœux,  
Allez, dit-il, je le veux.

Il construit sans différer  
Une Eglise magnifique ;  
Puis il y fait transférer  
Les os dans un doux Cantique,  
Et pour mieux les révéler  
Dans l'état hérémétique,  
Il résolut d'aller dire adieu  
A tout ce qui n'est pas Dieu.

---

Jésus détache sa main,  
De la Croix miraculeuse  
Que reçût d'un Seraphin  
La Princesse glorieuse :  
Il bénit le Palatin,  
Et, d'une œillade amoureuse,  
Il remplit tout d'un coup son cœur,  
D'une celeste liqueur.

---

Pour l'amour du Crucifix,  
Sitroi veut charger son frère,  
De ses biens, de son cher fils,  
Et se rendre solitaire :  
Mais l'enfant, d'un sens raffiné,  
Lui répond, hélas ! cher pere,  
Voulez-vous me laisser un bien,  
Que j'estime moins que rien ?

Tout ce qu'on voit ici bas,  
Est plus frêle que le verre ;  
Le désert fait mes appas,  
Et non les biens de la terre ;  
Je ne crains point les frimats,  
Les éclairs ni le tonnerre ;  
J'ai souffert dans le bois sept ans,  
Toutes les rigueurs du tems.

---

Donnez à qui vous voudrez  
Tout votre riche héritage ;  
Je ne prétend désormais  
Que Dieu seul pour mon partage ;  
Je préfère les forêts  
Et le coin d'un Hermitage  
A l'éclat de votre Château,  
Fut-il mille fois plus beau.

---

L'air de la Cour me fait peur ;  
Fuyons à la solitude,  
Où Dieu, vidant notre cœur,  
En fera la plénitude ;  
Nous goûterons la faveur  
D'une sainte quiétude,  
Attendant d'aller voir, un jour,  
Ma mère en l'heureux séjour.

Sifroi qui n'attendoit pas  
 Un succès si favorable,  
 Baïse & serre entre ses bras,  
 Son Benoni tout aimable ;

Et sans plus faire un seul pas  
 Après leur bien périssable,  
 Ils s'en vont au désert heureux  
 Pour s'y rendre Saints tous deux.

---

Sainte, l'honneur du Brabant,  
 Glorieuse Anachorette,  
 Votre époux & votre enfant  
 Ont choisi la voix étroite ;

Faites qu'en vous imitant  
 Je me plaise à la retraite,  
 Et qu'en tout je n'aye pour but  
 Que Dieu seul & mon salut.

---

Vivez grande Sainte en paix  
 Dans le séjour de la Gloire,  
 Et n'abandonnez jamais  
 Ceux qui liront votre Histoire ;

Je veux l'avoir désormais  
 Empreinte dans ma mén oïre,  
 Pour marcher d'un plus ferme esprit  
 Sur les pas de Jesus-Christ.

Apprens ici, cher lecteur,  
 A souffrir avec constance,  
 Lorsque quelque détracteur  
 Noircira ton innocence :

Tâche d'être le vainqueur  
 Du Démon de la vengeance,  
 Si tu veux qu'après ton trépas,  
 Dieu couronne tes combats.

## LA SAMARITAINE

Sur l'air, *Helas mes yeux quel changement.*

J E S U S.

O Femme que mon corps est las,  
 Accorde-moi quelque soulas,  
 Encor que je sois Juif & toi Samaritaine;  
 Je suis fatigué du chemin,  
 J'ai marché pour toi bon matin,  
 Ne me refuse pas de l'eau de ta fontaine.

LA SAMARITAINE.

Seigneur, quel est votre dessein ?  
 Les Juifs & les Samaritains  
 Ne se fréquentent point, ils n'ont aucun  
 commerce ;

Qu'il vous plaise me pardonner,  
 Si je n'ose pas vous donner  
 A boire de cette eau que sur mes mains  
 je verse.

J E S U S.

Si tu favois le don de Dieu,  
 Tu ne me dirois pas adieu,  
 Et ton ame seroit à ma voix attentive :  
 Si tu favois bien qui je suis,  
 Tu quitterois l'eau de ton puits ;  
 Tu me demanderois à boire de l'eau vi-  
 ve.

LA SAMARITAINE.

Seigneur, vous n'avez rien en quoi  
 Vous puisiez de l'eau comme moi ;  
 Le puits est trop profond, comment  
 pourriez-vous faire ?  
 Jacob, ses Enfans, ses troupeaux,  
 N'ont bû que de ses claires eaux,  
 Etes-vous donc plus grand que Jacob  
 notre Père ?

J E S U S.

Et vous ceux qui boivent de cette eau,  
 Pouvez encore soif de nouveau ;  
 Sur l'

Mais on n'a jamais soif quand on boit  
de ma source ;

Mon eau de tous maux peut laver ;  
Sans elle on ne peut se sauver ;  
Quiconque n'en boit point est perdu  
sans ressource.

## LA SAMARITAINE.

Seigneur, ce m'est un fort grand soin  
D'aller puiser de l'eau si loin,  
Donnez moi de cette eau qui seule de-  
saltère ;

Je sens un mouvement profond  
Qui m'illumine et me confond ;  
Mon cœur est tout à vous, qu'est-ce que  
; je dois faire ?

JESUS.

Va-t-en, appelle ton mari,  
Qui du grand Dieu n'est point chéri,  
Vû que dans son borbier, sans rien  
craindre il se veautre :

Ne me dis pas, je n'en ai point,  
Je vais te démêler ce point,  
On t'a vû cinq maris, mais cet homme  
est d'une autre,

## LA SAMARITAINE.

Vous m'avez dit la vérité,  
Avec beaucoup de charité ;  
Non, je n'en doute plus, vous êtes un  
Prophète :

Dites-moi devant que finir,  
Un mot du Messie à venir,  
Qui doit manifester toute chose secrète.

JESUS.

Le Messie est déjà venu.  
Tu ne l'as pas encor connu ?  
Il est devant tes yeux, en un mot c'est  
moi même :  
Laisse donc ta cruche à ce puits ;  
De mes discours porte les fruits ;  
Va publier par tout qu'on me cherche  
et qu'on m'aime.

## LA SAMARITAINE.

Venez voir un homme parfait  
Qui m'a dit tout ce que j'ai fait :  
Vous en ferez ravis, c'est le Sauveur des  
Hommes :  
Il a rendu mon cœur contrit,  
Ayant éclairé mon esprit ;

Allons nous joindre à lui tous autant  
que nous sommes.

## LES SAMARITAINS;

Aimable arbitre des humains,  
Qui nous avez faits de vos mains,  
Nous vous reconnoissons pour le Sau-  
veur du monde :

Nous ne voulons aimer que vous ;  
De grace demeurez chez nous ;  
Car ce n'est qu'en vous seul que notre  
espoir se fonde.

Femme, plusieurs sont enflammés  
Par des entretiens animés ;  
Mais nous venons d'ouïr la parole divi-  
ne :  
Nous croyons fermement en lui,  
Et nous voulons dès aujourd'hui,  
Ne nous plus attacher qu'à suivre la  
Doctrinè.

## REFLEXION.

Divin Sauveur par le passé,  
Je vous ai si souvent lassé,  
Et je vous lasse encore bien plus que  
cette Femme ;

Vous avez soif d'être vainqueur,  
De mon esprit et de mon cœur :  
Et moi je n'ai point soif du salut de mon  
ame.

---

Bon Dieu ! que je reconnois mal  
Combien vous m'êtes libéral !  
Vous me donnez toujours ; jamais je ne  
m'acquitte :  
Je forme d'insolens projets ;  
Je n'aime que les vains objets ;  
Je préfère à votre eau, l'eau bourbeuse  
d'Egypte.

---

Cette femme par sa ferveur,  
Triomphe d'abord du Sauveur,  
Tandis que je croupis dans ma lâche pa-  
resse ;  
Elle veut promptement sçavoir  
Toutes les loix de son devoir ;  
Et moi je m'en remets à ma seule foi-  
blesse.

---

Pécheur tu te crois bien caché,  
Quand tu commets quelque péché ;

Mais les yeux du Très-haut pénètrent  
les Abymes ;  
Il voit le passé, l'avenir,  
Rien n'échappe à son souvenir ;  
Tu verras devant lui le moindre de tes  
crimes.

---

Que dirai-je de ma tiédeur,  
Si je l'oppose à cette ardeur ?  
Cette femme fait tout pour attirer ses  
frères ;  
Hélas ! et moi je ne fais rien,  
Ni pour autrui ni pour mon bien ;  
Je m'accable de soins qui ne sont que  
chimères.

---

Quelle honte pour les Chrétiens !  
Après tant des saints entretiens,  
Ils ne se rendent point à l'auteur de  
leur être :  
Mon ame, prends soin d'écouter,  
Et puis tâche d'exécuter  
Tout ce que te dira dans le cœur ton  
doux Maître.

## L A C A N A N E' E.

Sur l'air; *Allez Bergers dessus l'herbette, &c.*

## L A C A N A N E' E A J E S U S.

**A** H ! Fils de David debonnaire,  
De grace ayez pitié de moi ;  
C'est en vous que mon ame espère,  
Avec une constante foi ;

Il est vrai, je suis Cananée,  
Mais j'ai quitté Tyr et Sidon,  
Et je me suis déterminée.  
A n'obeir plus au Démon.

Ma fille est grandement souffrante ;  
Elle a le démon dans le corps,  
Qui, sans relâche, la tourmente,  
L'affligeant dedans et dehors :

Hé ! Seigneur, rendez-vous sensible  
A la douleur qu'elle ressent ;  
Je sçai que tout vous est possible,  
Etant le Fils du Tout-puissant,

Vous avez beau ne me rien dire,  
Je ne m'en offenserai pas ;  
J'allégerai mon dur martyre,

Vous suivant par tout pas à pas :

Je veux espérer sans rien craindre,  
Que ma longue importunité,  
Pourra tôt ou tard vous contraindre,  
A guérir mon infirmité.

LA MEME AUX APÔTRES.

Je vous conjure aux saints Apôtres,  
De vouloir prier votre Roi,  
Que puisqu'il en guérit tant d'autres,  
Il daigne avoir pitié de moi.

Il n'a point voulu me répondre ;  
Il m'a toujours tourné le dos ;  
Il ne se plaît qu'à me confondre ;  
Bien loin de soulager mes maux,

LES APÔTRES.

Jésus vous dit par son silence,  
Qu'il ne vous veut rien accorder ;  
Ne lui faites plus violence,  
A force de lui demander :

Vous vous rendez digne de blâme,  
Par tant de discours superflus ;  
Laissez-nous en paix, bonne femme ;  
Allez-vous en : ne criez plus.

LA CANANE' E.

Mon affliction est trop grande,

Pour pouvoir cesser de crier ;  
 Ne croyez pas que j'apprehende  
 De le suivre et de le prier.

Si vous n'appuyez ma prière,  
 Et si vous n'êtes mes adjoints,  
 Je lui serai toujours derrière,  
 En lui demandant mes besoins.

LES APÔTRES A JESUS.

Seigneur, cette femme importune,  
 Qui pleure et qui crie après nous,  
 Et dont la foi n'est point commune,  
 Attend une faveur de vous :

Le Démon tourmente sa fille :  
 Elle en est aux derniers abois ;  
 Faites voir à cette famille,  
 Que tout l'enfer craint votre voix.

Plus nous lui disons de se taire,  
 Et de vous laisser en repos,  
 Plus elle en sa douleur amère,  
 Pousse des cris et des sanglots ;

Elle nous prie, elle nous presse,  
 Elle fait tout ce qu'elle peut  
 Pour exciter notre tendresse,  
 Afin d'avoir ce qu'elle veut.

Vous lui faites la sourde oreille :  
 Vous l'accablez par vos refus ;  
 Mais elle n'a pas sa pareille  
 A supporter tous vos rebuts :  
 Sauveur dont le cœur est si tendre,  
 Laissez-vous toucher à ses pleurs ;  
 Exaucez-la sans plus attendre ;  
 Nous sommes las de ses clameurs.

Voyez avec quelle constance  
 Elle demande la santé ;  
 Voyez sa foi, son espérance,  
 Son amour, son humilité ;  
 Voyez sa ferveur & son zèle ;  
 Voyez en quel état elle est ;  
 Nous demandons grace pour elle ;  
 Accordez la nous, s'il vous plait.

JESUS AUX APOTRES.

Je suis envoyé de mon Père  
 Vers mon cher Peuple d'Israël ;  
 Bien qu'en tout il me soit contraire ;  
 Ingrat, infidèle et cruel.

L'heure n'est point encor venue  
 D'aller vers le Peuple Gentil ;  
 Je cherche ma brebis perdue,  
 Pour la tirer de tout péril.

## LA CANANE'E A JESUS.

Seigneur, que tout mon cœur adore,  
 En qui je crois comme je dois,  
 Souffrez que je vous presse encore  
 D'avoir compassion de moi:

Vous pouvez me sauver la vie  
 Et mettre fin à mon malheur;  
 Aidez-moi, je vous en supplie,  
 Autrement je meurs de douleur.

Hélas ! une Samaritaine  
 A reçu de vous le pardon ;  
 L'Hemorroïsse & Magdelaine  
 Ont vû combien vous êtes bon.

Serai-je seule abandonnée  
 A la merci de Lucifer,  
 A cause qu'étant Cananée,  
 Je ne mérite que l'enfer?

J E S U S :

Femme, ta fille est possédée,  
 L'ayant justement mérité ;  
 Je dois penser à la Judée,  
 Avant qu'à la Gentilité :

Je ne veux la mort de personne ;  
 Je fais part à tous de mes biens ;  
 Mais est-il juste que je donne

Le pain de mes enfans aux chiens ?

LA CANANÈ'E.

Ah ! mon Seigneur, je vous l'accorde,  
 Je ne dois pas avoir le pain ;  
 Mais par pure miséricorde,  
 Soulez de vos miettes ma faim :  
 Permettez-moi, quoique payenne,  
 Que je m'abaisse devant vous,  
 Ainsi qu'une petite chienne,  
 Sous votre table à deux genoux.

Je ne demande que les miettes  
 Que vos enfans, en vos banquets,  
 Laisseront tomber de leurs seriettes,  
 Pendant que vous les nourrirez :  
 Mon doux Jesus, je veux m'abattre  
 D'esprit & de corps à vos pieds,  
 Et j'y veux être opiniâtre  
 Jusqu'à ce que vous m'exauciez.

J E S U S.

O Femme, ta foi plus que grande,  
 Tes cris, tes pleurs & tes soupirs,  
 Me font octroyer ta demande ;  
 Qu'il soit fait selon tes desirs.  
 Je désirerois plus que toi-même,

De voir la fin de ton tourment ;  
Mais je prens un plaisir extrême,  
Quand quelqu'un me prie humblement.

---

Je te parlois d'un air sévère,  
Afin de te mieux éprouver,  
Tandis que comme un tendre Père,  
Je ne pensois qu'à te sauver :  
Je t'humiliois pour ma gloire,  
Et pour rehausser ta vertu ;  
Montrant qu'on n'obtient la victoire,  
Qu'après avoir bien combattu.

---

Plusieurs délaissent leur prière,  
Si-tôt que j'éprouve leur foi,  
Et que je soustrais ma lumière,  
Afin qu'ils n'y cherchent que moi.  
Tu leur serviras de modèle  
D'une profonde humilité  
D'une ferveur toujours nouvelle,  
Et d'une ardente charité.

---

Je n'aime point une ame lâche,  
Qui néglige de s'avancer,  
Et qui me quitte ou se relâche,  
Dès que je tarde à l'exaucer :

Demande, cherche, sollicite,  
 Quand tu voudras quelque faveur,  
 C'est par-là qu'on croit en mérite,  
 Et qu'on vient à bout de mon cœur.

Va-t'en en paix, sois hors de peine  
 Et fais profiter mes trésors ;  
 Ta fille est parfaitement faine  
 De l'ame aussi bien que du corps.

Vous êtes toutes deux en grace,  
 Par un effet de mes bontés ;  
 Fuyez sans délai votre race,  
 Et les fausses Divinités.

## LA CANANE' E.

Je vous rends graces, mon doux Mai-  
 tre,  
 De tous vos infignes bienfaits ;  
 J'ai désir de les reconnoitre,  
 En ne vous offençant jamais :

Que toutes les troupes des Anges,  
 Tous les hommes jeunes & vieux,  
 Vous donnent pour moi des louanges,  
 Et sur la terre & dans les Cieux.

## LA FILLE.

Réjouissez-vous, chère Mère,

De ma parfaite guérison :  
 Je ne crains plus mon adversaire ;  
 On l'a chassé de la Maison.

Apprenez moi, je vous conjure,  
 Quel est mon chér Libérateur ;  
 Je veux l'adorer dès cette heure,  
 Et le servir avec ferveur.

LA MERE.

C'est le véritable Messie,  
 Qui par son pouvoir souverain,  
 Vous a pleinement affranchie  
 Du pouvoir de l'esprit malin :

O que la prière a des charmes  
 Quand on la fait en s'abaissant :  
 Il n'est point de plus fortes armes ;  
 Pour triompher du Tout-puissant.

---

Consacrons nos corps & nos ames  
 A ce grand Roi de l'univers ;  
 Brûlons nuit & jour de ses flâmes ;  
 Souffrons pour lui nos maux divers ;  
 Soyons fidèles à sa grace ;  
 Tâchons d'accomplir ses desseins,  
 Afin de voir au Ciel sa face,  
 Miroir des Anges & des Saints.

Sur l'air : *Hélas ! cruelle amante, &c.*

## LA MORT.

**M**ortel, voici ton heure,  
 Je viens finir tes jours : malgré  
 tous tes efforts,  
 Je te viens enfermer dans une sépulture,  
 Où par les vers je détruirai ton corps ;  
 Mortel voici ton heure ;  
 Délaisse les vivans, et viens te joindre  
 aux morts,  
 Aux morts,  
 Et viens te joindre aux morts,

## LE MORIBOND.

Faut-il quitter la vie,  
 Sans avoir entrepris de bien vivre un  
 seul jour ?  
 Quand je pense à l'arrêt dont tu feras  
 suivie,  
 J'ai de la peine à quitter ce séjour,  
 Faut-il quitter la vie,  
 Sans avoir commencé d'aimer Dieu tout  
 d'amour,  
 Amour,

D'aimer Dieu tout d'amour ?

LA MORT.

Je suis une trompeuse,  
 Tu me croyois bien loin, et j'étois près  
 de toi ; [fabule  
 Tu croyois de vieillir, mais je t'en dé-  
 Il faut mourir sans me dire pourquoi ;  
 Je suis une trompeuse ;  
 Mais je ne trompe point ceux qui pen-  
 sent à moi,

A moi,  
 Ceux qui pensent à moi.

LE MORIBOND.

Bon Dieu, quelle détresse !  
 J'apperçois dans mon fonds plusieurs  
 vices secrets.  
 Les honneurs, les plaisirs et les fausses  
 richesses  
 Percent mon cœur de mille et mille  
 traits ;  
 Bon Dieu, quelle détresse !  
 Il ne me reste plus que de cuisans re-  
 grets,  
 Regrets,  
 Que des cuisans regrets.

LA MORT.

Je ris de tes allarmes  
 Et des vâcheux remords qui déchirent  
 ton cœur  
 Mais que Dieu te pressoit de te rendre  
 à ses charmes,  
 Tu méprisois sa grâce et sa rigueur ;  
 Je ris de tes allarmes ;  
 Je me moque à mon tour d'un insolent  
 moqueur

Moqueur.

D'un insolent moqueur.

LE MORIBOND.

Hélas ! un jour de trêve  
 Seroit bientôt passé, ne le refuse pas ;  
 Laisse-moi repenir avant que tu m'en-  
 leve,

J'ai du regret d'avoir pris mes ébats ;  
 Hélas ! un jour de trêves  
 Me peut faire gagner le Ciel à mon tré-  
 pas

Trépas,

Le Ciel à mon trépas.

LA MORT.

Je suis impuoyable ;

Tu devois en ton tems faire ce que tu  
dis,  
Qui ne fait ce qu'il peut dans le tems  
favorable,  
Met au hazard la part du Paradis ;  
Je suis impitoyable.  
Tu ne jouiras plus des plaisirs de jadis,  
De jadis,  
Des plaisirs de jadis.

## LE MORIBOND.

Hélas ! que tu me presses !  
Laisse moi recevoir les derniers Sacre-  
mens.  
Je prétends m'acquitter de mes justes  
promesses  
Par le meilleur de tous les testa-  
mens,  
Hélas ! que tu me presses !  
Veux-tu pas m'accorder encore quel-  
ques momens,  
Momens,  
Encor quelques momens ?

## LA MORT.

Le tems que tu demandes

Et que tu n'as perdu que par respect  
humain,

Tu l'avois par emprunt, il faut que tu  
le rendes,

Même aujourd'hui, fans attendre à do-  
main,

Le tems que tu demandes  
N'est pas à mon pouvoir, non plus que  
dans ta main,

Ta main,  
Non plus que dans ta main.

## LE MORIBOND.

Du moins, dis moi de grace,  
Ou doit-on me loger au sortir de ce lieu?  
Aurai-je dans le Ciel ou dans l'enfer  
ma place ?

Quand j'aurai dit au monde mon a-  
dieu ?

Du moins dis moi de grace,  
Serai-je pour jamais, ou proche ou loins  
de Dieu,

De Dieu,  
Ou proche ou loins de Dieu ?

## LA MORT.

Avant que l'heure sonne,

Tu sçauras le séjour de ton éternité.  
 Cependant sois certain que ton Juge ne  
 donnera  
 Que justement ce qu'on a mérité ;  
 Avant que l'heure sonne,  
 Tu verras, ou l'enfer ou la sainte Cité,  
 Cité,  
 Ou la sainte Cité.

## LE MORIBOND.]

Je n'ai plus rien à dire,  
 Je ne veux point sçavoir quel doit être  
 mon sort.  
 Tel que Dieu le voudra, tel mon cœur  
 le désire,  
 Deusse-je bien faire naufrage au port ;  
 Je n'ai plus rien à dire ;  
 Je souscris de bon cœur à mon Arrêt  
 de mort,  
 De mort,  
 A mon Arrêt de mort.



LE PLAIDOYE' DU DE'MON  
contre le Pécheur impénitent.

Sur l'air : *Vous laissez murmurer cette  
claire fontaine, &c.*

**A**Rbitre des humains, Juge très-équi-  
table,

Ecoute mes raisons contre ce criminel;

Si mon rapport est véritable,

Tu dois le condamner au supplice éter-  
nel,

Le laissant avec moi

Dans l'enfer plein d'effroi.

Je dis qu'il m'appartient, et c'est à  
juste titre,

Pese, pese à ton poids son poids d'iniqui-  
té;

Pese l'abus du franc arbitre,

L'abus des Sacremens, l'abus de ta bon-  
té ;

Et ces abus divers

Méritent les enfers.

Je sçai qu'il étoit tien, que tu lui don-  
nas l'être,

Et qu'il n'a subsisté que par ton seul secours ;

Tu fais pourtant qu'il m'a fait Maître  
Du corps et de l'Esprit tout le long de  
ses jours ;

Tu l'avois bien fait tien,  
Mais il s'est rendu mien,

---

Tu t'es anéanti pour racheter son  
ame ;

Je n'ai rien enduré pour l'attirer à moi ;  
Et cependant ce rien infâme,  
A fait mes volontés et s'est moqué de  
toi ;

Il a foulé ton sang,  
Et s'est mis à mon rang.

---

Ta suprême bonté suspendoit ta jus-  
tice,

Pour lui donner loisir de quitter son  
péché ;

Mais son orgueil et sa malice,  
Malgré tous tes efforts, l'y tenoient at-  
taché ;

Il s'est ri de tes soins ;

J'ai tes Saints pour témoins,

Tu ne trouvois en lui qu'un néant  
indocile,  
Qui s'opposoit toujours à ce que tu vou-  
lois ;  
Et j'y trouvois un cœur facile,  
Tout prêt à m'obéir si-tôt que je par-  
lois,  
Contre ton bon plaisir,  
Il suivoit mon désir.

---

Il traitoit de rigueur ta loi douce &  
bénigne ;  
Il n'a jamais voulu faire un pas après  
toi.  
Il me suivoit au moindre signe ;  
Son cœur de son plein gré n'adhéroit  
qu'à ma loi ;  
Je ne l'ai pas contraint,  
Il pouvoit être Saint.

---

Tous tes riches présens de nature &  
de grace,  
L'ont aussi peu touché que la gloire  
des Saints ;  
Son cœur pour toi n'étoit que glace ;

Par tout il combattoit tes amoureux des-  
leins,

Ete partout cet ingrât  
Violent ion contrat.

Aveugle par son choix, il fermoit la  
paupière

Aux rayons les plus vifs que tu dar-  
dois sur lui;

Il se guidoit par ma lumière,  
Et loin de ne chercher qu'en toi seul son  
appui,

Il le cherchoit en moi  
Ennemi de ta loi.

Tu voulois son salut, & moi sa seule  
perte;

Tu lui promettois tout, moi moins que  
le rien;

Son ame étoit toujours ouverte  
A ce qui la pouvoit le parer du vrai bien;

Tu lui donnois en vain,  
Le secours de ta main.

Cent fois, cent fois le jour, tu frap-  
pois à la porte,

Et son cœur endurci la refusoit cent fois;  
Bien que ta voix fut assez forte ;  
Ce cœur prompt à mouir n'écoutoit  
point ta voix ;  
Et sourd à tes accents,  
N'écoutoit que ses sens.

---

A tes sages conseils, son cœur étoit  
stupide ;  
Il n'avoit pour tes biens ni goût ni sen-  
timent ;  
Il ne vouloit avoir pour guide  
Que son propre vouloir & son aveugle-  
ment ;  
Aussi jusqu'au trépas,  
Il a fait des faux pas.

---

Seigneur, après cela serois-tu son re-  
fuge ?  
Voudrois-tu bien laisser ses crimes im-  
punis ?  
Tu ne le peux, ô juste Juge,  
Tu dois lui faire part de mes maux in-  
finis,

Et le charger de fers,  
Dans les creux des enfers.

JESUS-CHRIST.

Réponds, Pécheur, réponds au Dé-  
mon qui t'accuse ;  
Et s'il t'accuse à faux, fais voir la véri-  
té :

Que si tu n'as aucune excuse,  
Comment te plaindras-tu de ma sévérité ?  
Réponds si c'est à tort  
Qu'il m'a fait ce rapport.

LE PECHEUR.

Il n'en dit pas assez ; j'en ai fait d'a-  
vantage :  
Je mérite à bon droit un éternel trépas.  
Je l'ai voulu pour mon partage ;  
Si vous m'abandonnez, ah ! je ne m'en  
plains pas,  
Mais serai-je toujours  
Dans l'enfer sans secours ?

JESUS-CHRIST.

Tant que je serai Dieu, tu mourras  
pour revivre ;  
Tant que je serai Dieu, tu vivras pour  
mourir.

N'espere point qu'on te délivre :  
Jamais tu ne verras qu'on t'aille secou-  
rir.

Tant que ton Dieu fera,  
Ton malheur durera :

## LE PECHEUR.

Hélas ! mon Juge, hélas ! il faut que  
je vous quitte  
Pour ne vous revoir plus durant l'éter-  
nité.

Je m'en vais donc ; l'enfer m'invite :  
Je vais unir ma mort à l'immortalité,  
Je m'en vais pour jamais  
Aux brafiers allumés.

## JESUS-CHRIST.

Va maudit loin de moi, va brûler d'u-  
ne flamme,  
Qui brûle incessamment & ne consume  
pas ;  
J'ai nuit & jour pressé ton ame ;  
Et tu n'as pas daigné te rendre à mes ap-  
pas :

Dis donc un prompt adieu  
Pour toujours à ton Dieu,

## LE PÉCHEUR.

Adieu donc, Rédempteur, adieu donc  
 Vierge sainte,  
 Adieu troupe des Saints, amis du Roi  
 des Rois ;  
 Rendez-vous tous sourds à ma plainte ;  
 Si je suis malheureux, je le suis par mon  
 choix.  
 Hélas, quelle douleur !  
 J'ai causé mon malheur.

---

Pécheur qui vis encor, ne suis pas mes  
 exemples ;  
 Pécheur qui vis encor pense à te con-  
 vertir.  
 Mes maux affreux que tu contemples,  
 Et dont, avec le Ciel, tu peux te garan-  
 tir,  
 Sont préparés pour toi,  
 Si tu meurs comme moi.

## LE MAUVAIS RICHE.

Sur l'air : *Jésus plein d'amour extrême.*

**V**enez ouïr avec crainte,  
 La complainte

D'un Richard infortuné ;  
 N'ayant aimé que la pompe  
 Qui nous trompe,  
 Par sa faute il s'est damné.

---

Écoutez parler Lazare  
 Qui déclare  
 Ses douleurs à des valets !  
 Gravons bien dans la mémoire,  
 Cette Histoire,  
 Afin de souffrir en paix.

L A Z A R E.  
 Serviteur d'un riche Maître,  
 Fais paroître,  
 Quelque pitié pour ma faim ;  
 Et vas dire à cet avare  
 Que Lazare  
 Lui demande un peu de pain.

---

Les seules miettes qu'on roule  
 Et qu'on foule,  
 Suffiroit à mon besoin ;  
 Je ne cherche pas à faire  
 Bonne chère ;  
 Le Seigneur m'en est témoin.

Remarquez mes meurtrissures,  
 Mes blessures  
 Et ma grande pauvreté;  
 Il ne se trouve personne  
 Qui me donne  
 Un denier par charité.

---

Ayant bien vû mes misères,  
 Mes ulcères  
 Et mes maux très douloureux,  
 Allez voir si votre Maître  
 Voudroit être  
 Le soutien d'un malheureux.

*Les Serviteurs.*

Notre Maître est si sévère;  
 Si colère,  
 Qu'on n'ose pas l'aborder;  
 Lors qu'il voit faire la quête,  
 Il tempête,  
 Et ne veut rien accorder,

---

Il fait un Dieu de son ventre;  
 Son vrai centre  
 C'est d'être dans le festin;  
 Son habit & sa parure,  
 A toute heure,

C'est la pourpre & le fin lin.

---

Ce glouton infatiable,  
 N'est affable  
 Que par fois au Cuisinier ;  
 Mais il est toujours horrible  
 Et terrible,  
 Aux pauvres pour un denier.

---

Nous allons pourtant lui dire  
 Ton martyr,  
 Ta faim, tes nécessités ;  
 Prie Dieu qu'il nous écoute,  
 Car sans doute,  
 Nous en ferons rebutés.

*Les Serviteurs à leur Maître.*

Monseigneur, souffrez de grace  
 Qu'on vous fasse  
 Le récit d'un pauvre gueux ;  
 Il gémit à votre rue,  
 Tête nue,  
 Accablé de maux affreux.

---

Ce qui se pert sous la table,  
 Est capable

De le garder de perir ;  
 Nous vous supplions, cher Maître,  
 De permettre  
 Que nous l'allions secourir.

*Le Mauvais Riche,*

Ne parlez pas d'avantage,  
 Car ma rage  
 Commence de prendre feu ;  
 Que ce vilain pauvre endure,  
 Ou qu'il meure,  
 Cela n'importe fort peu.

Par trop de miséricorde,  
 On accorde  
 De grands biens à l'indigent ;  
 Je ne veux pas qu'on raisonne  
 Sur l'aumône,  
 Je tçais uier de l'argent.

Si ce pauvre est à ma porte,  
 Qu'on l'emporte,  
 Et qu'on l'en chasse bien loin.  
 Je défends, sur toute chose,  
 Qu'aucun n'ose,  
 Examiner son besoin.

Que si j'en tends qu'il résiste,  
 Et persiste  
 Sans cesse à lamenter;  
 Par mes chiens faites le mordre,  
 C'est mon ordre,  
 S'il vient ma porte infecter.

## REFLEXION.

Admirons cette merveille  
 Sans pareille,  
 Les chiens ne lui font point mal;  
 Au contraire ils le dessèchent,  
 Ils le lèchent  
 Malgré ce Riche brutal.

C'est la souffrance pénible,  
 Mais paisible  
 De Lazare dans la faim;  
 Et c'est la vie ammatée  
 Et brutale  
 De ce Richard inhumain.

Voyons la fin consolante  
 Et brillante  
 De Lazare couronné;

Voyons la fin malheureuse,  
Très affreuse,  
Du mauvais Riche damné.

*Le Mauvais Riche.*

Abraham, je desespère,  
Ah! bon Père,  
Allège un peu mon fardeau;  
La faveur que je demande,  
N'est pas grande,  
Ce n'est qu'une goutte d'eau.

---

Si je fus envers Lazare  
Trop avare,  
Ne le sois pas envers moi;  
Considère mes souffrances  
Et mes tranles,  
Dans ce lieu rempli d'effroi,

---

J'enrage dans ces abîmes,  
Pour les crimes  
Que sans cesse j'ai commis;  
Je maudis & Ciel & Terre;  
Père & Mère,  
Mes Parens & mes amis.

---

Je laisse la Mer entière :  
La Rivière,  
La Fontaine & le Ruiffeau ;  
Pourvû que Lazare m'aide ;  
Mon remède  
C'est son doigt trempé dans l'eau.

*Abraham.*

Souviens-toi que ce Lazare,  
Homme rare,  
A ta porte n'avoit rien,  
Lorsque tes mains inhumaines  
Etoient pleines  
De toute sorte de bien.

---

Il est juste que l'on donne  
La couronne  
A ce pauvre rebuté ;  
Il est juste que tu souffres,  
Dans ces gouffres,  
Une extrême pauvreté.

---

Lazare souffroit des peines  
Et des gênes  
Qu'on ne scauroit concevoir ;

Lors que parmi les délices  
 Et les vices,  
 Tu manquois à ton devoir.

---

Maintenant Dieu récompense  
 Sa souffrance,  
 Et tout ce qu'il eut d'amer ;  
 Tandis qu'un feu de bitume  
 Te consume  
 Sans jamais te consumer.

---

L'abime qui te sépare  
 Du Lazare,  
 L'empêche d'aller vers toi ;  
 C'est vainement que tu cries,  
 Que tu pries ;  
 Ne t'adresse plus à moi.

*Le Richard.*

Fais au moins dire à mes frères  
 Les misères  
 Et les maux de ces bas lieux.  
 Je crains beaucoup leur venue,  
 Et leur vue  
 Fais qu'ils aillent droit aux Cieux.

*Abraham.*

Tes cinq frères ont Moïse,  
C'est sottise  
Des les aller avertir ;  
Ils ont aussi les Prophètes,  
Grands Trompettes,  
S'ils veulent se convertir,

*Le Richard.*

Je ne crois pas qu'ils s'y rendent,  
Ni prétendent  
De quitter leurs vains trésors :  
Pour toucher leur ame dure  
Sur l'usure,  
Il leur faut quelqu'un des morts.

*Abraham.*

S'ils ne foulent leurs pistoles,  
Aux paroles  
De ces grands hommes de bien :  
Encor qu'un mort ressuscite,  
Sa visite  
Ne leur servira de rien.

*Le Richard.*

Mais enfin cette torture  
Que j'endure,

enso

es,

frères

c.

nuë,

Cieux.

Ne doit-elle point finir ?  
 Pour quel temps, par ce supplice,  
 La Justice  
 Prétend-elle me punir ?

*Abraham.*

Tu n'as point quitté l'envie  
 Dans la vie,  
 De ta noire iniquité :  
 Il faut donc que tu subisses  
 Ces supplices,  
 Pour toute une éternité.

REFLEXION.

Qui que tu sois qui m'écoutes,  
 Prends les routes  
 Qui conduisent à bon port ;  
 Ce glouton vient de t'apprendre  
 Qu'il faut rendre  
 Un grand compte après la mort.

Fuis de ce Richard le vice  
 D'avarice,  
 Donne aux Pauvres largement ;  
 Fuis les excès de la bouche,  
 Et ne touche  
 A tes mets que sobrement.

Fais grand cas de tes misères  
Salutaires,  
Ainsi que Lazare a fait ;  
Et supporte avec constance  
Ta souffrance,  
Si tu veux être parfait.

## DE L'ENFANT PRODIGE.

Sur l'air : *Un jour le Berger Tircis, &c.*

## LE PRODIGE DEBAUCHE.

**J**E suis enfin résolu  
D'être en mes mœurs absolu ;  
Donnez-moi vite, mon Père,  
Ce qui revient à ma part ;  
Vous aurez mon autre frère,  
Consentez à mon départ.

## LE PERE.

Pourquoi veux-tu, mon Enfant,  
Faire ce que Dieu défend ?  
Veux-tu désoler mon ame,  
Nos parens et nos Amis ?  
Je serois digne de blâme,  
Si je te l'avois permis.

## LE PRODIGE.

Je veux, en dépit de tous,  
 M'éloigner d'aupres de vous ;  
 Envain vous faites la guerre  
 A ma propre volonté ;  
 Je ne crains ni Ciel ni terre ;  
 Je veux vivre en liberté.

## LE PÈRE.

Mais ; hélas ! quelle raison  
 Te fait quitter la maison ?  
 Ne te suis-je pas bon Père ?  
 De quoi te plains-tu de moi ?  
 Et qu'est-ce que je puis faire,  
 Que je ne fasse pour toi ?

## LE PRODIGE,

Vous me traitez en barbet,  
 Et je veux vivre en cadet ;  
 Vous condamnez à toute heure,  
 Le moindre déiéglement ;  
 Je vais changer de demeure,  
 Sans retarder un moment.

## LE PÈRE.

Adieu donc, cœur obstiné ;  
 Adieu pauvre infortuné,  
 Ton égarement me tue ;  
 J'en suis accablé d'ennuis ;

Je vois ton ame perdue,  
Et ne sçais plus où j'en suis.

## LE PRODIGE.

Venez à moi, libertins ;  
Prenez part à mes festins,  
Venez à moi, chers lubriques,  
Consumons nos courts momens  
Dans des infâmes pratiques  
Des plus noirs débordemens.

---

Penfons à boire, à manger  
Dans ce pays étranger ;  
Je n'ai plus de peur d'un Père  
Qui me fuive pas à pas ;  
Songeons à nous satisfaire  
Dans l'ordure & les ebats.

---

Contentons tous nos défirs,  
En nageant dans nos plaisirs ;  
Et vivons de cette forte  
Tant que l'argent durera ;  
Nous irons de porte en porte  
Snôt qu'il nous manquera.

## REFLEXION.

Pecheur, remarque en ce lieu

Le tort que tu fais à Dieu :  
 Tu t'enfuis de sa présence,  
 Afin de boire à longs traits  
 Le venin de ton offense,  
 En dépit de ses attrait.

---

Sa clémence, jour et nuit,  
 Te recherche et te poursuit !  
 Son cœur ne veut pas ta perte,  
 C'est toi-même qui la veux ;  
 Car sa grace t'est offerte,  
 Mais tu dédaignes ses vœux.

---

Tu crois ton Juge bien loin,  
 Et tu l'as pour ton témoin ;  
 Sa Justice met en nombre  
 Toutes tes méchancetés ;  
 Malgré la nuit la plus sombre,  
 Il voit tes impuretés.

*Le Prodiges pénitent.*

O le triste changement,  
 Après un train si charmant !  
 Je ne vois plus à ma suite  
 Ceux qui me faisoient la cour ;  
 Tout le monde a pris la fuite ;  
 Pas un n'use de retour.

Je me trouve sans appui,  
Dans la honte et dans l'ennui ;  
Ma conduite toute impure  
M'a mis au rang des pourceaux,  
Il est juste que j'endure  
Autour de ces animaux.

---

Je rougis de mes forfaits  
Et des crimes que j'ai faits :  
Je fonds en pleurs, je soupire,  
Je sens de cuisans remords ;  
Je souffre un cruel martyre  
De cœur, d'esprit et de corps.

---

Je meurs même ici de faim,  
Faute d'un morceau de pain ;  
Tandis que chez mon bon Père  
Où jamais rien ne défaut,  
Le plus cheuf mercenaire  
En a plus qu'il ne lui faut.

---

Je voudrais bien me nourrir  
Des fruits qu'on laisse pourrir ;  
Je voudrais bien sous ce chêne,

Les écorces des pourceaux ;  
 Mais j'ai mérité la peine  
 Qu'atirent les bons morceaux,

Je veux pourtant me lever  
 Pour penser à me sauver ;  
 Il est tems que je détourne  
 Mon cœur de l'iniquité :  
 Et qu'enfin je m'en retourne  
 Vers celui que j'ai quitté,

## REFLEXION.

Voici, Pécheur, les effets  
 De tes horribles forfaits ;  
 Tu n'as plus rien dans le monde ;  
 Le péché t'a tout ôté,  
 Et ton ame n'est féconde  
 Qu'en misère & pauvreté.

T'étant séparé de Dieu,  
 Sa grace t'a dit adieu :  
 Toutes tes œuvres sont mortes ;  
 Le Démon te tient aux fers :  
 Tu n'es qu'à deux doigts des portes  
 De la prison des Enfers.

Lève-toi donc promptement ;

Pense à vivre saintement.  
Retourne au Père Céleste  
Qui t'attend à bras ouverts ;  
Sors de ton état funeste,  
Et fuis les hommes pervers.

*Le Prodigue de retour chez son Père.*

Voici, cher Père, à genoux  
Un fils indigne de vous.  
Si vous daignez me permettre  
D'entrer dans votre Palais,  
Ce me fera trop que d'être  
Comme l'un de vos valets.

---

J'ai péché contre les Cieux ;  
Je n'ose y lever les yeux.  
J'ai péché contre vous-même ;  
Je crains de vous regarder.  
Ma douleur en est extrême ;  
Je suis prêt à m'amander.

---

Je me soumets de bon cœur  
A votre juste rigueur ;  
Je ne veux plus vous déplaire ;  
Oubliez ce que je fis :  
Vous êtes encor le Père,

De ce misérable fils.

*Le Père.*

Cher enfant, embrasse-moi ;  
 Je brûle d'amour pour toi.  
 Mes entrailles sont émuës,  
 Et de joye et de pitié ;  
 Par ton retour tu remuës  
 Tout ce que j'ai d'amitié.

---

Laquais, cherchez des souliers,  
 Et les mettez à ses pieds ;  
 Prenez à ma Garderobe  
 Une bague pour son doigt  
 Avec sa premiere robe,  
 Puis qu'il revient comme il doit,

---

Qu'on prépare le veau gras ;  
 J'ai mon fils entre mes bras.  
 Il avoit perdu la vie,  
 Mais il est ressuscité.  
 Chers amis, je vous convie  
 A cette solennité.

REFLEXION.

C'est ainsi que le Seigneur  
 Reçoit le pauvre pécheur ;  
 Il l'embrasse, il le console,

Il l'aime plus que jamais,  
 Et d'une simple parole  
 Il remplit tous ses souhaits,

---

Fais donc, pécheur, par amour  
 Vers Dieu ce parfait retour ;  
 Tu recouvreras la grace  
 Et les dons du Saint Esprit ;  
 L'ennemi rendra la place  
 De ton cœur à Jésus-Christ.

---

Tes mérites suspendus,  
 Te feront soudain rendus.  
 Ta paix en fera parfaite ;  
 La terre t'en bénira ;  
 Tout le Ciel en fera fête  
 Et l'Enfer en rougira.

---

## DE LA TIEDEUR SPIRITUELLE.

*Sur le même air.*

**C**Hrétien lâche, que fais-tu,  
 Au chemin de la vertu ?  
 Dieu te fait beaucoup de grace,

Il te presse à tout moment :  
 Mais ton cœur qui n'est que glace,  
 Vit toujours plus lâchement.

---

Hélas ! homme malheureux ;  
 Que ton soit est dangéieux !  
 Tu ris de ta maladie,  
 Sans penser à t'en guérir ;  
 Et si Dieu n'y remédie,  
 Elle te fera mourir.

---

C'est un Prophète qui dit  
 Que le tiède soit maudit :  
 Et que Dieu tire vengeance,  
 De ce trop ingrat Chretien ;  
 Punissant sa négligence  
 Qu'il montre à faire le bien.

---

Jésus dit que les premiers  
 Seront un jour les derniers ;  
 Les pecheurs les plus coupables,  
 Pleurent leurs crimes passés,  
 Quand les tièdes détestables  
 Deviennent enfin glacés.

---

Je vois un Pharien,

Qui semble être homme de bien ;  
 Mais par la fausse justice,  
 Sa prière est faite en vain,  
 Lors que Dieu te rend propice  
 A celle du Publicain.

---

Tu veux et tu ne veux pas  
 Pour ton ame faire un pas ;  
 Tu te crois dans l'abondance  
 Le toute sorte de bien ;  
 Mais la dernière sentence,  
 Fera voir que tu n'as rien.

---

Tu crains l'infidélité,  
 Sans craindre la lâcheté.  
 Dieu loffre un homme infidèle  
 Plus patiemment que toi ;  
 Tu lui deviens plus rebelle,  
 Quand tu négliges ta foi.

---

Il commence à te vomir,  
 Et tu n'en veux pas frémir ;  
 Tu serois plus supportable  
 Dans un état de froideur,  
 Que dans l'état déplorable  
 Qu't'a recuit la tiédeur.

Tu fais tort à ta vertu  
D'avoir si mal combattu ;  
Tu ne voudrois pas commettre  
Les plus horribles forfaits,  
Mais tu ne crains pas fort d'être  
Du rang des plus imparfaits.

---

Pour la moindre adverfité,  
Tu perds la tranquillité ;  
L'ombre feule de l'orage  
T'afflige et t'abat beaucoup ;  
Ton cœur manque de courage  
Avant de sentir le coup.

---

Sitôt qu'on te choque un peu,  
Tu t'aigris et tu prends feu ;  
Tu te rends infociable ;  
Chacun entend ta clameur.  
Pour t'avoir doux et traitable,  
Il faut suivre ton humeur

---

La porte du Paradis  
Suffit à ce que tu dis ;  
Tu ne désires pas d'être  
Des Saints les plus relevés ;  
Crains qu'à force de décroître

Tu ne sois des reprovés.

---

Reviens à toi. négligent,  
Sois fidèle et diligent ;  
C'est retourner en arrière  
Que de ne point avancer ;  
Reprends ta ferveur première,  
Et poursuis sans te lasser,

---

Plusieurs se sont abusés  
En vivant les bras croisés.  
Le Ciel est une Couronne,  
Il faut s'uer pour l'avoir,  
Si tu veux qu'on te la donne,  
Pense à remplir ton devoir.

---

Sers le Dieu de Majesté  
Sans dégoût, sans lâcheté.  
Demandes-lui que sa grace  
Viene aider ton foible effort,  
Et que son sein efficace  
Dure en toi jusqu'à la mort.



## DU PECHE' VENIEL.

*Sur le même air.*

**T**OI qui crois que sans dangers  
On fait des pechés légers,  
Pèse bien les maux qu'ils causent  
Pour ne les pas croire tels ;  
Ces petits maux te disposent  
A tomber dans les mortels.

Un seul péché véniel  
Ferme la porte du Ciel ;  
Il faut que le Purgatoire,  
Serve de clef pour ouvrir,  
Avant d'entrer dans la gloire,  
Que de peines à souffrir.

Par le plus léger péché,  
Tu restes toujours tache,  
Il débilite tes forces ;  
Il ralentit ta ferveur ;  
Et par ses fines amorces,  
Il fait trébucher ton cœur.

C'est des plus petits défauts  
Qu'on voit naître les grands maux,

Recourons à l'Écriture,  
 Et nous y verrons d'abord  
 Qu'une légère bleffure  
 A la fin cause la mort.

Eve écoute le serpent,  
 Qui sur l'arbre se suspend,  
 Elle regarde la pomme,  
 Elle ose y porter sa main,  
 Puis elle fait mourir l'homme,  
 Et par lui le genre humain.

Cain se rend criminel  
 En tuant son frere Abel;  
 Il ne lui ravit la vie,  
 Que pour avoir negligé  
 Les premiers traits de l'envie,  
 Dont son cœur étoit rongé,

David passe d'un coup d'œil,  
 Aux crimes qui font son deuil ;  
 Judas ce malheureux traître,  
 Pour trop désirer d'avoir,  
 Vend son adorable Maître,  
 Et se pend par desespoir.

Pierre l'ose renier,  
 Soit tant de communier ;  
 Il tombe dans le blasphême,  
 Ne s'étant point diverti  
 De l'estime de soi-même,  
 Lors qu'il en fut averti.

Ces exemples te font voir  
 L'horreur qu'il faut en avoir ;  
 Plus une ame devient Sainte  
 Par l'amour envers Jesus ;  
 Plus doit-elle avoir de crainte,  
 Des péchés les plus menus.

Dès quelle ne les craint pas,  
 Elle fait mille faux pas :  
 Sa vie est un grand desordre ;  
 Elle recule en effet.  
 Car l'ennemi trouve à mordre,  
 Presqu'en tout ce qu'elle fait.

Tu fais cent petits efforts  
 Pour le moindre mal du corps ;  
 Et quand ton ame est blessée,  
 Même en danger de mourir,  
 Tu rejettes la pensée,

De ce qui peut la guérir.

---

Tu la tiens moins nettement  
Que ton chetif vêtement ;  
Pour peu qu'un habit soit sale,  
Il te devient odieux :  
Ton ame est pleine de gale,  
Et paroît belle à tes yeux.

---

Chasse, pour plaire au Très-haut,  
L'ombre même du défaut :  
Et quand par pure foiblesse  
Tu tombes légèrement ;  
Chasse le trop de tristesse,  
Le trouble & l'abattement.

---

Va faire un humble retour,  
Vers Jesus avec amour ;  
Prends son nom pour antidote,  
Et sois bien considéré  
De ne faire aucune faute  
De propos délibéré.

---

Pour tē bien-tôt affranchir  
De ce qui te fait gauchir,  
Voi de près la sepulture,

Garde en tout quelque milieu ;  
Tiens ton cœur dans la droiture  
Et ton œil tourné vers Dieu.

Mais ton œil à beau veiller  
Ta main à beau travailler ;  
Si Dieu, le meilleur des Pères  
Ne vient vite à ton secours,  
Tu traîneras tes miseres,  
Jusqu'à la fin de tes jours.

---

PARAPHRASE DU SIMBOLE DES  
APOTRES.

Sur l'air; *Dépuis le temps qu'en secret je vous*  
*ai aimé, &c.*

SAINTE PIERRE.

*Je crois en Dieu le Père Tout-Puissant,*  
*Créateur du Ciel & de la Terre.*

**J**E crois en Dieu dont le sein nous  
enferme,  
Le Créateur, le Père Tout-Puissant,  
Qui d'un seul mot fit le Ciel et la  
Terre,

Et qui leur donne un ordre ravissant:

J'adore en lui l'innascibilité,

Je rends hommage à sa Paternité :

Tout mon cœur aime,

Ce Roi suprême,

En révéran't sa haute Majesté.

SAINT ANDRÉ.

*Et en J. C. son Fils unique Notre Seigneur.*

Je crois encore en J. C. mon Maître;

Egal en tout à son père Eternel,

Dieu comme lui, l'Image de son Etre,

Son Fils unique et consubstantiel :

Son beau miroir, son Verbe, sa splen-  
deur

Dont tous les Saints adorent la gran-  
deur ;

Je veux sans cesse,

Que l'on connoisse,

Qu'il est par tout mon souverain Sei-  
gneur.

S. JACQUES LE MAJEUR.

*Qui a été conçu du Saint Esprit, est né de la  
Vierge Marie.*

Ce même Fils toujours au sein du  
Père, Y

Ayant été conçu de l'Esprit Saint,  
 Au sein très-pur de la Vierge sa Mère,  
 Naquit pour nous, l'amour l'ayant con-  
 traint :

Tenant là-haut d'un Dieu Trin le  
 milieu :

Il se fit voir sur la terre Homme-Dieu;  
 Il faut renaitre,  
 Et tâcher d'être,  
 D'esprit au Ciel, de Corps en ce bas  
 lieu.

SAINT JEAN.

*Qui a souffert sous Ponce-Pilate, a été cru-  
 cifié, mort et enseveli.*

Il meurt en Croix d'une mort très-  
 cruelle ;

(Ponce Pilate en prononce l'Arrêt)  
 Pour nous tirer de la mort éternelle,  
 Et satisfaire à l'éternel décret :

Après qu'on l'eut descendu du Poteau,  
 Son sacré Corps fut mis dans le tom-  
 beau ;

Mourons aux crimes ;  
 Soyons Victimes,  
 Morts et vivans aux pieds de cet Ag-  
 neau.

## SAINT PHILIPPE.

*Il est descendu aux Enfers, le troisième  
jour il est ressuscité des morts.*

Le Verbe uni parfaitement à l'ame,  
Etant au corps uni parfaitement,  
Tout embrasé d'une anoureule flamme,  
Va voir les siens aux limbes promptement :

Après trois jours il sort victorieux  
Du monument, malgré les envieux ;

Il ressuscite,  
Et nous invite  
A nous tirer des actes vicieux.

## SAINT BARTHELEMY.

*Il est monté aux Cieux, il est assis à la  
droite de Dieu son Père Tout-Passant.*

Il monte aux Cieux, tout brillant de  
sa gloire ;  
Son seul pouvoir l'élève au plus haut  
lieu.

Il y fait voir sa sanglante victoire,  
Et prend son trône à la droite de Dieu :  
Ceux qui vivoient dans la captivité  
Recouvrent lors leur pleine liberté.

Chrétien espère  
 Qu'un jour ton Père,  
 T'introduira dans la sainte Cité.

SAINT THOMAS.

*De là viendra juger les vivans et les morts.*

Au jour dernier, à ce jour lamentable,  
 Qui rejoindra nos ames & nos corps,  
 Ce juge Saint, benin et redoutable  
 Viendra juger les Vivans et les morts :

Il donnera les biens du Ciel au bon,  
 Au reprouvé les tourmens du Démon :

Que ces délices,  
 Et ces supplices

Soient de nos cœurs le Nord et le Timon.

SAINT MATHIEU.

*Je crois au Saint-Esprit.*

Je crois de plus à l'Esprit adorable,  
 Lien du Fils et du Père Eternel,  
 Source d'amour et l'amour ineffable ;  
 Source de dons et le don personnel :

Qui procédant, et du Père et du Fils,  
 Veut animer nos cœurs et nos esprits ;  
 Esprit des flammes,

Brûlez nos ames,  
Esprit d'amour rendez-nous bien con-  
trits.

S. JACQUES LE MINEUR.

*La Sainte Eglise Catholique, la Communion  
des Saints.*

Je crois aussi l'Eglise Catholique,  
Maison de Dieu, le bercail de la Foi,  
Vraie en tout point, Unique, Apосто-  
lique,  
Ferme Colonne et Flambeau de la Loi;  
Troupes des Saints, dont les cœurs  
et les biens

Sont en commun par des sacrés liens.

Aimons l'Eglise.

Qui la devile,

Renonce au Pape et suit les faux Chré-  
tiens.

S. JUDE OU THADE'E.

*La rémission des péchés.*

Je suis certain que cette Eglise sainte,  
A du Sauveur reçu l'autorité  
De pardonner à qui le veut sans feinte,

Cent et cent fois sa noire iniquité.

Quelques péchés que nous ayons  
commis,

Par ce pouvoir ils nous sont tous remis.

O quelle grace!

Un Dieu m'embrasse,

Dès le moment que pour lui je gémis,

SAINT SIMON.

*La égarrellion de la chair.*

Je crois encor que nos corps en pouf-  
fière.

Au dernier jour ressusciteront tous,

Pour recevoir la Sentence dernière,

Aux pieds d'un Juge allumé de cour-  
roux,

Les uns seront agiles et légers ;

Les autres noirs, horribles et peſans.

Jamais merveille

Ne fut pareille ;

Nous ferons tous en la fleur de nos ans.

SAINT MATHIAS.

*La vie éternelle.*

Je crois enfin une vie éternelle,

Dont le bonheur n'est qu'au Ciel bien

compris.

Là notre corps et notre ame immortelle  
Auront Dieu même et pour gloire et  
pour prix.

Là tous les Saints, pendant l'éternité;  
Contempleront l'auguste Trinité.

O belle gloire !

Que ta mémoire,

M'applique tout à la Divinité.

Voilà les points que j'apprens des  
Apôtres.

Je les crois tous d'une constante foi.  
Mais je me perds comme cent et cent  
autres

Si je ne vis selon ce que je crois.  
Dieu veut mon cœur, mon esprit, & mes  
mains :

Tous mes désirs sans les œuvres sont  
vains :

Car la foi morte

Ferme la porte

Du beau Palais où regneront les Saints.



## LE DESERT DE LA FOI,

Sur l'air; *Je suis un Prince bienheureux,*  
*Ec. ou d'Holopherne.*

**M**ondain qui veux voir & sentir,  
 Ame en raison toujours feconde,  
 Qui ne veux point t'anéantir,  
 Et qui te plais à l'air du monde,  
 Sache que ce n'est pas à toi  
 D'entrer au désert de la Foi.

Mais vous Amans d'un Dieu de paix,  
 Vous qui des Saints suivez la trace,  
 Ne craignez point d'être trompés,  
 Quand vous ne sentez plus la grace;  
 Entrez sans trouble & sans effroi,  
 Dans l'obscur désert de la Foi.

Tâchez de ne tenir à rien  
 Dans votre aimable solitude;  
 Que Dieu soit tout votre soutien  
 En l'Oraison de quiétude;  
 Il ne faut ni *mais* ni *pourquoi*  
 Dans l'humble Ecole de la Foi.

Dieu Maître absoiu de ses dons

Quand il trouve bon les retire,  
Et par des soudains abandons  
Il cause à l'ame un doux martyre ;  
Lorsqu'il veut qu'elle meure à foi,  
Pour vivre à lui seul par la Foi,

---

Il met dans la tranquillité  
Chaque sens & chaque puissance ;  
Et l'ame en la simple unité  
Se perd dans ta divine essence ;  
Elle ne sent plus rien en foi  
Que le pur amour de la foi.

---

Ah ! je ne dis pas assez bien,  
Disant qu'elle sent quelque chose ;  
L'ame ne voit & ne sent rien,  
Elle jouit, elle repose ;  
Elle est tellement morte à foi,  
Qu'elle ne vit que de la foi.

---

Dieu ferme dedans & dehors  
Jusques aux moindres avenues ;  
Il ne laisse, au lieu des transports,  
Que d'humbles & des simples vues ;  
Et l'ame dit alors en soi,  
Le Juste ne vit que de Foi.

Elle se trouve sans milieu,  
Sans grace sensible & sans forme ;  
Elle est toute absorbée en Dieu  
Qui la dépouille & la transforme  
Et qui la fait mourir en foi  
Par le doux glaive de la Foi.

---

Dans cette obscure & claire nuit,  
L'ame aime Dieu sans le connoître ;  
Elle s'avance à petit bruit  
Obéissant à son doux Maître,  
Qui lui dit: sois calme, tais-toi,  
Et contemple-moi par la Foi.

---

Dieu fait son œuvre sans éclat,  
Lors que l'ame contemplative  
Qui ne voit rien dans son état,  
De tems en tems craint d'être oisive ;  
Mais dans la suite en chaque emploi,  
Elle voit les fruits de la Foi.

---

L'entendement, la volonté,  
La phantaisie et la mémoire,  
Supportent une pauvreté  
Plus grande qu'on ne sçauroit croire ;  
Mais l'ame trouve assez de dequoi,

Au riche trésor de la Foi.

---

Le grand tout de son Créateur,  
Et le pur rien des créatures,  
Disent beaucoup plus à son cœur,  
Que les discours et les lectures ;  
Ce tout et ce rien ont en foi  
Les vastes objets de la Foi.

---

Voir ce pur rien en ce grand tout,  
Ne voir rien autre chose au monde,  
C'est du Paradis l'avant goût,  
C'est-là l'état où tout abonde :  
C'est-là ce désert de la Foi,  
Où l'ame ne vit plus à soi,

---

Dans ce dévouement parfait,  
L'ame est en paix sans le distraire,  
Et sans gêner ce que Dieu fait,  
Elle adhère à Dieu sans rien faire,  
Si ce n'est de mourir en soi  
Dans les ténèbres de la Foi.

---

Tout lui devient indifférent,  
Le Ciel, l'Enfer, la Terre et l'Onde,  
Plaisir, honneur, ami, parent,

Et tout ce qu'on voit en ce monde ;  
Elle ne tient pas même à foi,  
Par le sensible de la Foi.

---

Sans jamais perdre son repos,  
Dans quelque état que Dieu la mette,  
Elle ne dit plus que ces mots,  
*La volonté de Dieu soit faite :*  
Il faut qu'au désert de la Foi  
Je meure, et que Dieu vive en moi.

---

C'est ici que le pur amour  
Par sa secrète et douce flamme,  
Fait son ouvrage nuit et jour,  
En dépouillant l'ame de l'ame ;  
C'est ici que la pure Foi,  
Fait vivre l'ame morte à foi.

---

L'ame pour ne penser qu'à Dieu,  
Met en oubli tout autre affaire,  
Et Dieu prend soin, en tems et lieu,  
De lui marquer ce qu'il faut faire ;  
Il lui dit en esprit de Foi :  
Voici ce que je veux de toi,

---

De quelques facheux accidens

Que cette ame soit accueillie,  
Elle se tient ferme au dedans,  
Humble, paisible et recueillie,  
Et toujours uniforme à soi,  
Elle adore Dieu par la foi.

---

Ayant commis quelque défaut,  
Elle s'abaisse et se relève,  
Disant d'une œillade au Très-Haut,  
Seigneur, je suis la fille d'Eve,  
Mais j'ai cette constante Foi,  
Que vous aurez pitié de moi.

---

Quand parmi les traces du jour  
Cette ame se trouve distraite,  
Elle fait un petit retour,  
Son cœur lui servant de retraite ;  
Et par un simple acte de Foi,  
Soudain Dieu la concentre en soi.

---

Elle s'écrie au fonds du cœur,  
Voyant le soin que Dieu prend d'elle :  
Je ne veux que mon Créateur ;  
Je lui serai toujours fidelle ;  
Moi seule à Dieu, Dieu seul à moi,  
Voilà le trésor de ma Foi.

Chère ame vous avez raison,  
Ne revelez plus le sensible ;  
Tenez vous vuide en l'Oraison.  
Autant qu'il vous sera possible ;  
Rendez-vous pauvre par la Foi,  
Et Dieu vous rendra riche en foi.

---

C'est en esprit, en vérité  
Que Dieu desire qu'on l'adore ;  
Reduisez-vous à l'unité ;  
Soyez simple et plus simple encore ;  
Adorez par tout ce grand Roi  
Dans l'obscurité de la Foi.

---

C'est ainsi que dès le reveil  
Dieu fixe l'ame en la présence ;  
C'est ainsi que par le sommeil  
Il l'assoupit dans son Essence ;  
C'est ainsi qu'il l'unit à foi  
Et par l'amour et par la Foi.

---

Mon adorable Jésus Christ !  
Imolé dans l'Eucharistie,  
Immolez moi par votre Esprit,  
Pour n'être avec vous qu'une Hostie,  
Et pour ne vivre plus à moi

Dans l'heureux désert de la Foi.

---

DU BON EMPLOI DU TEMS.

Sur l'air; *Vous laissez murmurer cette claire fontaine, &c. ou Arbitre des humains, &c.*

**P**Echeur qui perds le tems & qui le perds sans cesse,  
As-tu jamais pensé quelle en est la valeur ?  
As-tu pensé que sa vitesse  
Te va précipiter dans l'éternel malheur ?  
De grace penfes-y,  
Et fais en ton souci.

---

Que scaurois-tu trouver sur la terre  
ou sur l'onde,  
Qui pût aller de pair avec le prix du tems ?  
Son prix vaut mieux que tout un monde ;  
Tu peux par son emploi rendre tes vœux contents ;  
Son prix te vaut les Cieux ;

---

Quoi de plus précieux.

---

Le tems passé n'est plus ; l'avenir est  
en doute ;  
Tu n'as que le présent qui consiste en  
un point.  
Ce court instant poursuit sa route,  
Tandis que tu t'endors, il ne s'arrête  
point,  
Il vole sans arrêt,  
Il n'est plus lors qu'il est.

---

Tantôt tu ne fais rien par ta pure pa-  
resse,  
Tantôt tes actions sont un tas de for-  
faits ;  
Tantôt enfin quand Dieu te presse,  
Tu ne fais qu'à demi tout le bien que  
tu fais ;  
C'est ainsi que tu perds  
Tes momens les plus chers.

---

Les plus beaux de tes jours sont pour  
la compagnie :  
Tu crois que tes amis te garderont leur  
foi ;

Et moi je crois qu'à l'agonie,  
 Pas un de tes amis n'aura lo-ci de toi.  
 Délaisse promptement  
 Ces amis d'un moment.

---

N'abuse pas du tems de la miséricorde;  
 Ne le consume plus après la vanité.  
 Tous les instans que Dieu t'accorde,  
 Ne sont que pour gagner l'heureuse  
 Eternité :

Ne les employe pas  
 À chercher tes ébats.

---

Tous les momens perdus sont perdus  
 sans ressource ;  
 Pas un de ces momens ne sçauroit reve-  
 nir :

Penses y bien durant ta course ;  
 Prevois devant Dieu seul l'éternel ave-  
 nir

Et sois bon ménager,  
 Du moment passager.

---

Demain, demain, dis-tu, je ferai pé-  
 nitence ;

J'emploirai mieux le tems que le Ciel  
me départ.

Et cependant la mort s'avance,  
Tand que ce demain ne vient point, ou  
vient tard.

Pécheur, pense à ton sort,  
Qui dépend de ta mort.

---

Pour le moindre intérêt tu combats  
ta parole ;

Tu veilles nuit et jour pour amasser de  
l'or ;

Et tu remets à la vieillesse  
Le soin de rechercher le celeste trésor.

Tu cours après le rien,  
Et tu fuis le vrai bien.

---

Tu te promets du tems pour la fin de  
ta vie,

Comme si tu tenois l'avenir dans ta  
main :

Bien qu'aujourd'hui Dieu te convie,  
Il ne te promet pas que tu vivras de-  
main.

Pourquoi diffères tu  
D'embrasser la vertu ?

Si les Démons avoient tes momens en  
 partage,  
 Ils ne les perdroient pas ainsi que tu les  
 perds ;  
 Ils en feroient si bon usage,  
 Qu'ils se verroient bientôt affranchis des  
 Enfers ;  
 Mais ces momens heureux,  
 Sont pour toi, non pour eux.

---

Hélas ! que devant Dieu tu dois être  
 coupable  
 D'avoir si mal usé du tems que tu re-  
 çois !  
 Ne te rends pas plus misérable,  
 Fais en pour l'avenir l'usage que tu dois.  
 Ne le prodigue plus,  
 En discours superflus.

---

Voici ce qu'à jamais un damné pour-  
 ra dire :  
 Le tems que j'ai perdu m'a perdu pour  
 toujours.  
 Ce souvenir fait mon Martyre,  
 Mais, las ! je plains trop tard la perte de  
 mes jours.      Z 2

Toute l'éternité,  
J'en ferai tourmenté.

---

Pécheur, de chaque instant de ta mourante vie  
Dépend ou le bonheur ou le malheur  
sans fin.  
A ce danger, conçois l'envie  
De bien remplir tes jours malgré l'esprit  
malin ;  
Et fais qu'après le tems,  
Tous tes vœux soient contens,

---

Ton plus cuisant regret, en quittant  
cette vie,  
Sera d'avoir trahi le bon emploi du  
tems ;  
Tu concevras alors l'envie,  
De mieux faire valoir ces précieux in-  
stans.  
Mais Dieu pour se venger,  
Te fera déloger.

---

A ce moment dernier, à ce moment  
terrible,  
Dieu t'otera le tems ; tu n'en jouiras

plus.

Fais tout le bien qu'il t'est possible,  
Mais fais le promptement, pour n'être  
alors confus.

Agis sans différer :  
C'est le tems d'opérer.

---

Anime ton travail par l'intention  
pure ;

Profite bien des jours ; travaille à ton  
salut.

Prends garde au cœur, veille à toute  
heure,

Et vois de tems en tems si Dieu seul est  
ton but :

C'est par-là que les Saints  
Achèvent leurs desseins.

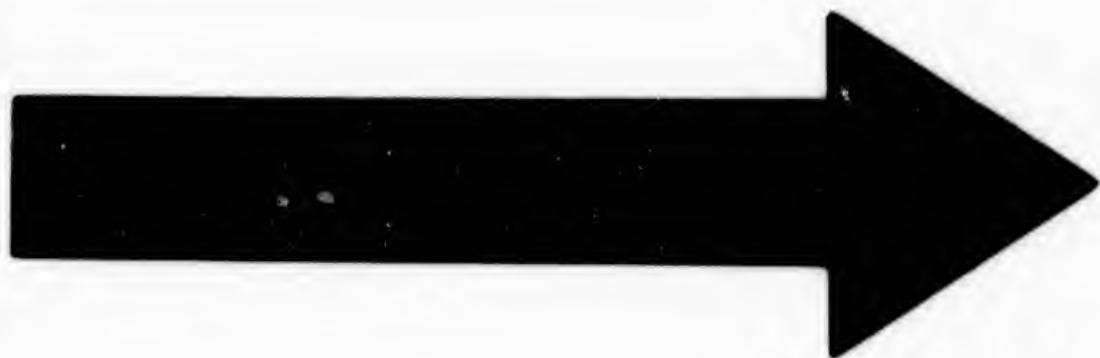
---

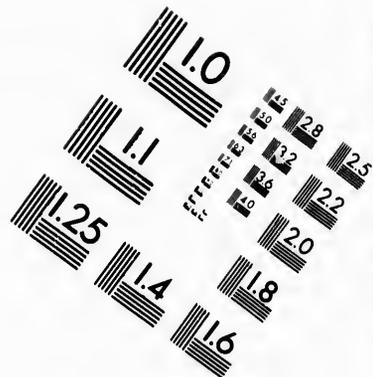
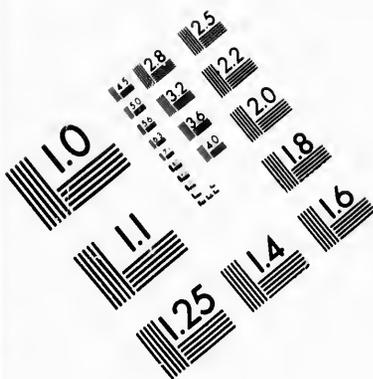
Fais, fais encore un coup ce que tu  
voudrais faire,

Quand les jours du salut voudront te  
dire adieu.

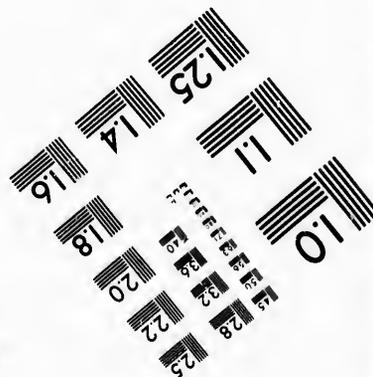
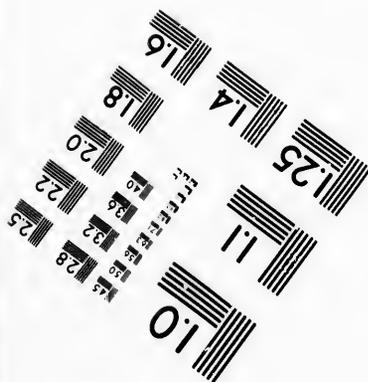
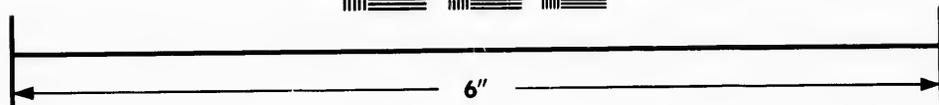
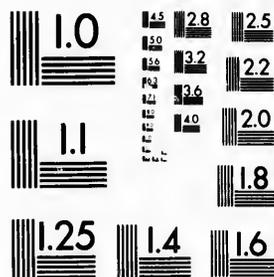
Tu n'as ici que cette affaire,

De bien régler ton temps pour t'acquies-  
sir un Dieu,





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

0  
15 28  
12 25  
18 22  
20  
18  
16

10  
15 28  
12 25  
18 22

Et pour régner un jour  
Avec lui dans la Cour.

---

*Pour le Saint Tems du Carême,*

Sur l'air: *Depuis le tems qu'en secret je  
vous aime, &c.*

**V**Oici le tems de faire pénitence,  
Pense, pecheur, pense à te conver-  
tir;

Ne lasse plus de Dieu la patience,  
Fuis les mordains qui vont te divertir,  
Et n'attends pas jusqu'aux derniers  
abois

De t'affliger & de charger ta croix;  
Peut-être même  
Qu'en ce Carême

Tu vas jeuner pour la dernière fois.

---

En ce saint tems l'Eglise est une école  
Où Jesus parle à qui veut l'écouter:  
Va t'y nourrir de sa sainte Parole,  
Ouvre ton cœur si tu la veux goûter;  
Et souviens-toi qu'il n'est point de ser-  
mon,

Qui n'ait pour but quelque chose de bon,

Pourvû que l'ame,

Quand Dieu l'enflamme,

Cède à la grace en dépit du démon.

Ne cherche plus ta joye en tes supplices,

Ne trouve plus ta vie en ton trépas;

Cherche en Dieu seul tes plus chères délices,

Ton vrai bonheur & tes plus doux apas;

Et le priant qu'il te fasse tout sien,

Trouve en lui seul ton guide & ton soutien.

Ton allégresse,

Et ta richesse,

Ta paix, ta vie & ton souverain bien.

Pauvre aveuglé, que peut t'offrir la terre ?

Que promet elle à tes atachemens ?

Un faux bonheur plus fîé que le verre,

Et qui peut après quelques momens :

Eleve-toi vers la sainte Cité,  
 Heureux séjour de la félicité,  
 Dont la durée,  
 Est assurée,  
 Non pour un tems, mais pour l'éternité.

---

Si tu veux vivre en homme raisonna-  
 ble,  
 Sois résolu de te mortifier;  
 Si tu veux vivre en Chrét en véritable  
 Donne tes soins à te crucifier;  
 Et si tu crois que tu n'es qu'un pé-  
 cheur,  
 Dompte ton corps, ton esprit & ton  
 cœur;  
 Si tu veux être,  
 Tout à ton Maître,  
 Et t'affranchir de l'éternel malheur.

---

Tu dois pour Dieu quitter les assem-  
 blées,  
 Le jeu, la danse & les vains passe-tems,  
 En t'éloignant des ans aveuglés,  
 Qui n'ont à cœur que les plaisirs des  
 sens,

Tu dois sur-tout moins boire & moins  
manger

Pour de tes maux contre toi te venger,

Tu dois te taire,

Et ne te plaire

Qu'à prier Dieu qu'il daigne te changer.

---

Puis que le Ciel se prend par violence,  
ce,

Et que les Saints l'ont par là mérité ;

Ne sois pas prompt à demander dispense,

Dès que tu sens la moindre infirmité :

Tu sçais fort bien que l'amour propre  
est fin

Et qu'il s'accorde avec l'esprit malin ;

Crains leur amorce,

Et te fais force,

Pour parvenir à ton heureuse fin.

---

Que tu sois vieux, homme fait ou  
fort jeune,

Du tiers état, pauvre ou de qualité,

Si tu ne peux garder la loi du jeûne,

Sers le Seigneur avec fidélité :

Combats le vice en tout tems, en tout  
lieu,

Et te changeant sans garder le milieu,  
 Fais qu'à toute heure  
 Ton ame meure  
 Aux vains objets qui t'éloignent de Dieu.

Prépare-toi dans cette quarantaine  
 A recevoir comme il faut le Sauveur,  
 Brûle du feu dont brûloit Magdelaine,  
 En te livrant comme elle à la douleur;  
 Mais prends-bien garde après le tems  
 Pascal  
 De ne plus faire un autre Carnaval;  
 Ta pénitence  
 Sans la constance,  
 Te confondroit au Jugement final:

Jeûne sacré de quarante journées,  
 Tu mets à bas nos vices odieux,  
 Nos passions sont par toi refrenées,  
 Et nos esprits élevés vers les Cieux;  
 Lorsque tu tiens nos corps bien abat-  
 tus;  
 Tu nous remplis des plus rares vertus,  
 Et tu nous donnes  
 Droit aux couronnes,  
 Par les lentiers que Jesus a battus.

## R E V E I L.

Le Pécheur pénitent : Sur l'air ; *Je ne  
suis point Hermite, &c.*

**I**L est tems que je meure  
A toute vanité,  
Et que pour Dieu je pleure  
Ma noire iniquité ;

Il est tems que je pense  
Que d'un petit moment  
Dépend la récompense,  
Ou l'éternel moment,

J'ai vécu dans le crime,  
Sous l'espoir du pardon,  
Fondé sur la maxime  
Que le Seigneur est bon :  
J'employois toutes choses  
A mes débordemens ;  
Je chérissois les causes  
De mes dérèglemens.

Dieu tout plein de tendresse  
Cherchoit à me guérir.  
Quand je mettois sans cesse

Tous mes soins à périr :  
Sa grace prévenante  
Soppoſoit à mes pas,  
Quand mon ame insolente  
Couroit à ſon trepas.

---

Mille fois la journée  
Dieu me ſollicitoit,  
Mais mon ame obſtinée  
Toujours lui réſiſtoit :  
Je payois ſes ſermons  
De ſuperbes rebuts ;  
Dans mon cœur les répoſes  
N'étoient que des refus.

---

Mon ame vagabonde  
Ne portoit ſes deſirs  
Qu'aux faux deſirs du monde,  
Aux honneurs, aux plaiſirs :  
Elle n'étoit ardente  
Qu'à ſe charger de fers,  
Toujours morte et vivante  
A deux doigts des enfers.

---

O Père de clémence,  
Mon aimable vainqueur,

Par votre patience  
Vous avez pris mon cœur :  
Digne objet de mes charmes,  
Tendez-moi votre bras,  
Tout noyé dans mes larmes,  
Je mets les armes bas.

---

Lors que je me retrace  
Mes horribles forfaits ;  
L'abus de votre grace  
Et de tous vos bienfaits :  
La vigueur m'est ravie,  
Je me pâme d'abord ;  
Et l'on voit en ma vie  
L'image de la mort.

---

Mes yeux sont des fontaines  
Qui suffoquent ma voix,  
Quand je pèse vos peines  
Au pied de votre Croix ;  
Je sens d'âpres tortures  
Et de cuisans remords ;  
En voyant les blessures  
Qui couvrent votre Corps.

---

Plus mon cœur considère,

Devant un Crucifix,  
La mort d'un si bon Père,  
Pour un si méchant fils ;  
Plus votre dur supplice,  
Plus votre grand amour.  
Et ma noire malice,  
M'affligent nuit et jour.

---

Mon doux Père céleste,  
C'est pour vous seulement,  
Que contrit, je déteste  
Tout mon dérèglement :  
Ni le Ciel, ni l'abîme,  
Ne sont point ma douleur,  
C'est un regret intime  
Qui pénètre mon cœur.

---

Parce que je vous aime,  
Mon péché me déplaît ;  
Votre bonté suprême,  
Fait seule mon regret.  
Je n'ai point d'autre envie ;  
Et la nuit et le jour,  
Que de donner ma vie  
Pour payer votre amour.

Je veux en pénitence  
De mes crimes passés,  
Embrasser la souffrance,  
Sans dire c'est assez :

Pourvû que j'adoucisse  
Votre juste courroux,  
Le plus amer supplice  
N'aura rien que de doux.

---

Je père en vos mérites,  
O Jésus très-benîn !  
Vos bontés sans limites  
M'affermiront sans fin :

Vous êtes le refuge  
En qui je puis trouver  
Un Père au lieu d'un Juge ;  
Vous voulez me sauver.

---

Que le Ciel et la terre  
Se bandent contre moi,  
Si je fais plus la guerre,  
A votre aimable loi :

Qu'à présent je périsse,  
Si je dois désormais  
Retomber dans le vice  
Et rompre votre paix,

Que tous les chœurs des Anges  
 Bulans de votre amour,  
 Vous chantent des louanges  
 Pour mon heureux retour.

Que leurs chants d'allégresse,  
 Sur ma conversion,  
 Puissent durer sans cesse  
 Dans la sainte Sion.

DE LA DILECTION DES EN-  
 NEMIS.

Sur l'air, *Hélas! cruelle Amante, &c.*

LE PACIFIQUE.

**C'**est Dieu qui te commande  
 D'oublier les affrons, d'aimer tes  
 ennemis,  
 De leur faire du bien, si le cas le deman-  
 de,  
 En remettant tout ce qu'ils ont commis,  
 C'est Dieu qui te commande  
 Ce que lui même a fait ; sois-lui souple  
 & soûmis,  
 Soûmis ;

Sois-lui souple & soûmis.

## LE VINDICATIF.

O Cieux ! quoi de plus rude,  
Que d'avoir de l'amour pour un homme  
brutal !

Je me suis endurci par ma longue habi-  
tude

A le traiter d'ennemi capital :

O Cieux ! quoi de plus rude  
Que de faire du bien à qui me fait du  
mal,

Du mal,

A qui me fait du mal.

## LE PACIFIQUE.

N'aimant que ceux qui t'aiment,  
Tu n'accomplis pas bien de ton Sauveur  
la Loi.

Si tu veux te venger les Cieux pour toi  
se ferment,

Et tu te perds pour un je ne sçai quoi,  
N'aimant que ceux qui t'aiment,

Tu ne fais qu'imiter ceux qui n'ont point  
de foi,

De foi,

Ceux qui n'ont point de foi.

LE VINDICATIF.

Il faut que je me venge  
De ce persécuteur qui me fait mille torts;  
Je l'ai tant obligé, cependant (chose  
étrange)  
Pour me noircir il fait tous ses efforts ;  
Il faut que je me venge ;  
En dussé-je souffrir les plus cuisans re-  
mords,  
Remords,  
Les plus cuisans remords.

LE PACIFIQUE.

Si tu ne lui pardonnes,  
Tu t'attires d'un Dieu le funeste aban-  
don ;  
Que ne pèses-tu bien l'arrêt que tu te  
donnes  
En demandant chaque jour ton pardon,  
Si tu ne lui pardonnes,  
Tu seras dans l'enfer tourmenté du  
Démon,  
Démon,  
Tourmente du Démon.

## LE VINDICATIF.

C'est par pure malice,  
Qu'il m'a sans fondement intenté deux  
procès !

N'est-ce pas à bon droit que je veux  
qu'il périsse ?

S'il ne me rend les dépens que j'ai faits  
C'est par pure malice,

Qu'il me fait consumer mon bien dans  
un Palais,

Palais,

Mon bien dans un Palais.

## LE PACIFIQUE.

Tu perds par ta vengeance  
Le nom d'Enfant de Dieu, le titre de  
Chrétien,

Tu renonces aux droits de cette récom-  
pense,

Qui dans le Ciel fait le souverain bien;

Tu perds par ta vengeance  
Là grace du Seigneur, ta vie et ton sou-  
tien,

Soutien,

Ta vie et ton soutien.

## LE VINDICATIF.

Faut-il que comme un lâche,  
Je perde mon honneur sans en tirer  
raison ?

Dois-je pas me venger de celui qui  
me tâche,

En procurant qu'on le mette en prison ?

Faut-il que comme un lâche  
Je laisse maltraiter tous ceux de ma  
maison,

Maison,

Tous ceux de ma maison.

## LE PACIFIQUE.

Veux-tu montrer ta force ?

Pardonne aux ennemis pour l'amour du  
Seigneur :

Garde-toi d'écouter la dangereuse amor-  
ce,

Qui finement cherche le point d'hon-  
neur :

Veux-tu montrer ta force

Monte par les affronts à l'éternel bon-  
heur.

Bonheur,

A l'éternel bonheur.

## LE VINDICATIF.

Sitôt que quelqu'un loue,  
Ceux qui me veulent mal, j'en suis  
boulversé ;

Je suis plus que content quand quel-  
qu'un les baffoüe,

Ou que je vois leur dessein traversé ;

Sitôt que quelqu'un louë  
Ceux qui m'ont fait un tort, mon cœur  
en est percé,

Percé,

Mon cœur en est percé.

## LE PACIFIQUE.

Voilà, pécheur, la marque,  
Que tu n'as pas pour eux même amour  
que pour toi ;

Cependant tu sçais bien que ton divin  
Monarque,

Veut que ton cœur observe cette Loi :

Voilà, pécheur, la marque  
Que tu n'obéis pas aux ordres de ton  
Roi,

Ton Roi,

Aux ordres de ton Roi.

## LE VINDICATIF.

Je veux lui faire grace.  
 Mais avec pacte exprès de jamais ne le  
 voir,  
 Je ne puis supporter ni sa voix ni sa face;  
 Et je voudrois qu'on le lui fit sçavoir :  
 Je veux lui faire grace,  
 Pourvû qu'à l'avenir il fasse son devoir,  
 Devoir,  
 Il fasse son devoir.

## LE PACIFIQUE.

Quitte cette apparence ;  
 Ne diffimule pas, Dieu pénètre ton  
 cœur ;  
 Tu ne peux obtenir une entière indul-  
 gence ;  
 En retenant ton fiel et ton aigreur ;  
 Quitte cette apparence,  
 De peur que le Demon ne reste le vain-  
 queur,  
 Vainqueur,  
 Ne reste le vainqueur.

## LE VINDICATIF.

Dis-moi ce qu'il faut faire

De plus particulier envers mon enne-  
mi ;

Je déteste pour Dieu tout ce que par  
colère,

J'ai contre lui pensé, fait et vomé :

Dis moi ce qu'il faut faire,

Car mon cœur ne veut plus pardonner  
à demi,

Demi,

Pardonner à demi.

#### LE PACIFIQUE.

Malgré ta répugnance,

Rends lui du fonds du cœur les devoirs  
généraux.

Comble-le de bienfaits, s'il est dans l'in-  
digence, [aux,

Priant pour lui, fais de ses croix tes flé-

Malgré ta répugnance,

Donne lui le salut et couvre ses défauts,

Défauts,

Et couvre ses défauts.



SENTIMENS CHRETIENS A  
L'ASPECT DES CREATURES.

Sur l'air, *La Bergere que je sers, &c.* ou  
*Sainte Genevieve.*

SUR UN ECHO.

UN Echo redit les mots.  
L'agonisant fait le même,  
Il dit que de ses défauts,  
Il sent un regret extrême ;  
Qu'il souffre à bon droit ses maux,  
Répétant, j'espère, j'aime ;  
Mais souvent un cœur moribond  
N'est qu'un écho qui répond.

*Sur les beautés des Champs.*

Voyant les beautés des Champs,  
Ou l'émail d'une prairie,  
Considère en même tems  
Que le Ciel est ta Patrie,  
Et recueillant tous tes sens,  
Dis au cher Fils de Marie :  
Mon Sauveur, vous êtes plus beau ;  
Tout ceci n'est qu'un Tableau.

*Sur un Dauphin.*

Qu'il fait beau voir le Dauphin,

Transporté d'une harmonie,  
Calme, attentif et benin,  
Tant qu'il oit la melodie !

Quand on chérit le Prochain,  
On aime à louer sa vie,  
Et bien loin de la rabaïffer,  
On cherche à la rehauïffer.

*Sur l'intelligence des Abeilles.*

Les Abeilles font en paix,  
Chacune fait son Office,  
Et sans le piquer jamais,  
Elles se rendent service :

Mettons à bas désormais  
Tout fiel et toute malice,  
Et tâchons de nous supporter ;  
Bien loin de nous irriter.

*Sur une brebis.*

Tout est bon dans la Brebis ;  
Sa douceur est ravissante :  
Sa laine fait nos habits,  
Et sa chair est nourrissante.

Soyons doux et bien petits ;  
Chassons l'humeur arrogante ;  
Nous ferons propres à tout bien,  
Nous tenant dans notre rien.

*Sur un Sarment.*

On jette au feu le sarment  
 Qui ne tient plus à la vigne :  
 Tiens à Jésus fortement,  
 Carelle sa main bénigne.

Le quitter à tout moment,  
 Ah ! que c'est un mauvais signe !  
 Tel moment l'homme l'a quitté,  
 Qu'il brûle une éternité.

*Sur un Voleur.*

Un adroit voleur de nuit,  
 Fait son vol quand on sommeille,  
 S'abstenant du moindre bruit  
 Qui pourroit frapper l'oreille :

Veille et garde bien ton fruit ;  
 Le Sauveur te le conseille ;  
 Crains toujours que ton ennemi  
 Ne te surprenne endormi.

*Sur les plumes des oiseaux.*

Cesse de te désoler,  
 Prends des plus saintes coutumes,  
 Quand le Ciel veut t'immoler  
 Par diverses amertumes ;  
 L'oiseau ne sauroit voler

Si tu lui coupois les plumes ;  
Sois joyeux au milieu des croix ;  
Tut élèves par leur poids.

*Sur un Cavalier.*

Un Cavalier à la Cour  
N'épargne point la dépense ;  
Il recherche nuit et jour,  
De son Roi la bien veillance.

Courtifons à notre tour  
Le Roi des Rois seul immense,  
Lui rendant en toute saison  
Nos devoirs par l'Oraison.

*Sur une Colombe.*

La Colombe a peu de fiel,  
Elle est simple et sociable,  
Toujours douce comme miel,  
Nette, féconde et traitable ;  
Tâche, pour voler au Ciel,  
De lui devenir semblable,  
Fais du bien, sois pur, chaste, doux  
Sociable et tout à tous.

*Sur un Criminel qu'on mène au supplice.*

Un criminel attaché  
Que l'on traîne à la potence,

Tourmenté de son péché,  
 N'aime plus ni bal, ni danse ;  
 Dès qu'un homme est bien touché  
 De l'esprit de pénitence,  
 Loin d'aimer les plaisirs des sens,  
 Il veut gémir en tout tems.

*Sur la Peste.*

Quand la Peste est dans un lieu,  
 Chacun use de réserve,  
 Soudain on se dit adieu,  
 On s'éloigne, on se conserve :  
 Et le pécheur tente Dieu,  
 Puis qu'il veut qu'il le préserve  
 Au milieu des plus grands dangers,  
 Qu'il fait passer pour légers.

*Sur un Pauvre.*

Un Pauvre qui voit d'un Roi  
 La grandeur et l'opulence,  
 Connoit mieux, rentrant en foi,  
 Son bien et son indigence :  
 Quand d'un saint auprès de moi  
 Je compare l'excellence,  
 Je conçois plus d'humilité,  
 Honteux de ma pauvreté.

*Sur un Arbre fleuri.*

L'Arbre qui toujours fleurit,  
Suspend pour un tems la hache ;  
Mais si son fruit ne mûrit,  
Le Maître à bon droit l'arrache ;  
Pécheur ton ame périt ;  
Depuis longtems Dieu s'en fâche ;  
Il voudroit des fruits murs  
Et tu le payes de fleurs,

*Sur la Mer.*

La Mer par sa profondeur  
D'un Dieu t'exprime l'Essence,  
Et dans sa vaste largeur,  
Tu vois la sainte présence :  
Perds-toi d'esprit et de cœur,  
Dans cet Océan immense ;  
Y vivant ainsi qu'un Poisson  
De l'esprit de l'Oraison.

*Sur un Marchand.*

Le Marchand fait mille efforts,  
Après un bien périssable,  
Quoique souvent ses ressorts,  
Le rendent plus misérable ;  
Et toi Chrétien tu t'endors,

Laisant le bien ineffable,  
 Malheureux, il faut soupirer  
 Après ce qui doit durer.

*Sur une Aigle.*

L'Aigle élève son Aiglon,  
 Le portant sur son épaule;  
 Elle lui fait la leçon,  
 A mesure qu'elle vole:

Prends ta fille et ton garçon,  
 Sers leur de Maître d'Ecole,  
 T'appliquant à leur bien prêcher,  
 Plutôt mourir que pécher.

*Sur le Phœnix.*

Le Phœnix pour se nourrir,  
 Prend le Béaume et la Canelle;  
 Son ardeur le fait mourir,  
 Et sa mort se renouvelle:

Aime Dieu, crains de l'aigrir,  
 Joins la douceur et le zèle,  
 Si tu veux, en mourant d'amour,  
 Revivre en l'heureux séjour.



A l'honneur de saint François d'Assise,  
Fondateur de l'Ordre des Frères Mi-  
neurs.

Sur l'air ; *Je suis un Prince bien-heureux,*  
*&c.*

**C**Hrétien, joins ton cœur et ta voix  
Au chant melodieux des Anges,  
Exalte l'humble Saint François,  
Digne d'immortelles louanges ;  
Mais en publiant ses vertus,  
Suis les sentiers qu'il a battus.

François brulant de charité,  
Quitte tout jusqu'à sa chemise ;  
Pour épouser la pauvreté,  
Aux pieds du saint Prélat d'Assise ;  
Renonce à tout, au moins d'esprit,  
Pour trouver tout en Jésus-Christ.

Il sert l'Hôpital des Lépreux  
Avec des bontés sans pareilles,  
Et se cachant parmi les gueux,  
Dieu fait par lui mille merveilles ;  
Le Tout-Puissant nous tends la main,

Quand nous la tendons au prochain.

---

Ne possédant tout-à-fait rien,  
 Tout plein d'une humble confiance,  
 Il fonde un Ordre, & pour soutien,  
 Il n'y veut que la Province :  
 Travaille en modérant tes soins ;  
 Dieu pourvoit à tous tes besoins.

---

L'Esprit Divin, unique Auteur  
 De la règle toute divine,  
 Fait que le souverain Pasteur  
 L'admet, l'admire & l'entérine ;  
 L'Esprit Saint régleroit nos pas,  
 Si nous ne lui résistions pas.

---

Il appelle la pauvreté,  
 De son saint Ordre la nourrice,  
 Assurant avec fermeté  
 Qu'elle en fera toujours l'Office ;  
 Tâchons de vivre en gens de bien,  
 Et nous ne manquerons de rien.

---

Il renonce au Généralat,  
 Pour pratiquer la dépendance,  
 Aimant à vivre sans éclat,  
 Dans la bassesse & l'indigence ;

Apprens, si tu veux te sauver,  
A ne te jamais élever.

---

Il ressent un plaisir secret,  
Lorsqu'il vague au plus bas office,  
Disant que son cœur seroit prêt,  
D'obéir au moindre Novice :  
Faisons la guerre à notre orgueil,  
Qui nous la fait jusq'au cercueil.

---

Le chaud, le froid, la nudité,  
Font de sa vie un long martyre ;  
Il cherche en tout l'austerité ;  
Par tout c'est la Croix qu'il désire.  
Lors qu'en tout je flatte mon corps  
Invisible à mille remords.

---

Tous les ans, ensuite des Rois,  
Il jeûne pendant un Carême,  
Pour imiter au fonds d'un bois,  
Le Rédempteur que son cœur aime ;  
Gardons au moins, vraiment contrits,  
Les jeunes qui nous sont prescrits.

---

Il se croit par humilité,

L'un des plus grands pécheurs du monde,  
de,

Voulant qu'en cette qualité  
On le méprise et le confonde ;  
Et moi chetif ver, orgueilleux,  
J'aime à passer pour vertueux.

---

Il pleure un jour amèrement,  
Pensant à ses fautes passées,  
Quand Dieu lui dit intiment  
Qu'elles sont toutes effacées :  
Craignons toujours ; Dieu tient caché  
Le pardon de notre péché.

---

Il roule, une autre fois, son corps  
Sur de la neige qui le glace,  
Pour rendre vains, tous les efforts  
D'un sal esprit qui le tracasse ;  
Crois-tu bien un Ciel, un Enfer ;  
Lorsque tu vis selon la chair ?

---

Le monde et le pauvre François  
Opposés en tout l'un à l'autre,  
S'attachent l'un l'autre à la Croix,  
Suivant l'avis du grand Apôtre :

Il faut immoler en tout tems,  
L'esprit, le cœur & tous les sens.

---

Il peut dire qu'il ne vit plus  
Que dans un esprit de victime,  
Puis que c'est en effet Jésus  
Qui le meut, le guide & l'anime :  
O Jésus, ma vie et mon Roi !  
Vivez et regnez seul en moi.

---

Si quelqu'un oïe le blâmer,  
Il le souffre d'un haut courage ;  
Mais si tôt qu'on veut l'estimer,  
Il fait en sorte qu'on l'outrage ;  
Et moi, loin d'aimer le mépris,  
Pour le moindre affront je m'aigris :

---

Il paroît quelquefois content  
De ce qu'on l'honore et qu'on l'aime,  
Mais par là tout son cœur prétend  
Rendre gloire à l'esprit suprême :  
Défère humblement au Seigneur  
Tout ce que l'on te rend d'honneur.

Il ordonne à ses chers enfans  
 Les pratiques toutes divines ;  
 La charité, la mort des sens,  
 Le silence, les disciplines,  
 La solitude, l'Oraison  
 Et le jeûne en chaque saison.

---

Il est lui-même simple et doux,  
 Silencieux, modeste, affable,  
 Toujours égal, benin à tous,  
 Patient, humble et chantable :  
 Il n'est enfin point de vertu  
 Dont François ne soit revêtu.

---

Tout doux qu'il est, il sçait s'aigrir  
 Dès qu'il entend la méditation ;  
 Il ne veut du tout point souffrir  
 Que l'on murmure en la présence :  
 Dis du bien de ton frère absent,  
 Sans écouter le méditant.

---

Il dit son office divin,  
 Toujours debout et tête nue,  
 Enflammé comme un séraphim,  
 Sans perdre jamais Dieu de vue :  
 Grand Dieu ! qu'à votre aimable aspect

J'ajoute l'amour au respect.

---

Ce peu de mots, mon Dieu, mon  
tout,

Lui font passer les nuits entières  
Sans lassitude et sans dégoût,  
En de séraphiques prières :  
Veux tu prier avec profit ?  
Aime Dieu seul ; cela suffit.

---

Lorsqu'il contemple un Dieu naissant,  
Petit par son amour extrême,  
Il le trouve si ravissant,  
Qu'il en est tout hors de lui-même :  
Fais voir ton amour et ta foi  
Pour un Dieu fait homme pour toi.

---

Il se prosterne avec ferveur,  
Passant devant l'eucharistie ;  
La foi lui montrant le Sauveur,  
Et comme Prêtre et comme Hostie ;  
Adore un Dieu sur nos Autels,  
Fait aliment pour les mortels.

Chaque tourment du Roi des Rois  
 Lui cause une douleur bien dure ;  
 Mais de le voir mort sur la Croix,  
 C'est ce qui le tõe à toute heure ;  
 Vivrons nous sans être touchés,  
 Lors qu'un Dieu meurt pour nos pé-  
 chés ?

---

Tout ravi sur la Passion,  
 Et sur les playes de son Maître,  
 Il en reçoit l'impression,  
 Qu'il cache et que Dieu fait paroître ;  
 Portons incessamment sur nous  
 Les marques d'un Dieu mort pour tous.

---

La portioncule fait voir,  
 De ce grand Saint les vives flammes,  
 Vu que son zèle et son pouvoir  
 Ne vient qu'au salut de nos âmes :  
 Demandons au Roi de nos cœurs  
 La conversion des pécheurs.

---

Nous ne sçaurions bien expliquer  
 Son amour pour la Vierge sainte ;  
 Il veut qu'on ait soin de l'aimer,

Et qu'en l'aimant on soit sans crainte ;  
Aime Marie et vis en paix ;  
Qui l'aime ne périt jamais.

---

Le Pape, les Rois, les Prélats,  
Et tous les autres gens d'Eglise,  
Trouvent en lui jusqu'au trépas  
Une ame entièrement soumise :  
Rendons tous les devoirs qu'il faut  
A ces Images du très-Haut.

---

Il convertit par ses sermons  
Les ames les plus endurcies ;  
Il chasse des corps les Démons ;  
Il dissipe les maladies ;  
Allons à lui dans tous nos maux ;  
Il peut tout ; soyons lui devots.

---

Lorsqu'il prêche à divers oiseaux,  
Ses pieux discours les ravissent :  
Quand il commande à des agneaux,  
Ils sont soumis, ils obéissent ;  
Quelle honte pour un Chrétien,  
Qu'un Dieu ne trouve souple en rien !

Un Ange avec un instrument  
 Le conforte en sa maladie ;  
 L'air qu'il lui joue est si charmant,  
 Que sa sainte ame en est ravie ;  
 Dieu nous console au fond du cœur,  
 Au plus fort de notre douleur.

---

Il supplie avant de mourir,  
 Son corps afin qu'il lui pardonne  
 De ce qu'il l'a tant fait souffrir,  
 Pour gagner du Ciel la Couronne :  
 Pécheurs, nous gemirons alois,  
 D'avoir trop caressé nos corps.

---

On ne viendroit jamais à bout  
 De le suivre en toute sa vie ;  
 C'est assez de dire qu'en tout  
 Il est du Sauveur la copie,  
 Puisqu'on croit Jesus et François,  
 Nes en l'etabie et morts en Croix.

---

Lors que Dieu lui prédit sa mort,  
 Loin de la craindre il la desire,  
 Et par un amoureux transport,  
 Couché sur la terre il expire ;

Vis bien et tu ne craindras pas  
Le moment affreux du trépas.

Grand Saint, vous êtes mon recours;  
Puisse-je par votre assistance,  
Faire, avant de finir mes jours,  
De dignes fruits de pénitence :  
Faites que mort aux vains plaisirs,  
Je porte au Ciel tous mes desirs.

En l'honneur de sainte Paule, Veuve  
Romaine.

Sur l'air ; *En vain je veux céler, &c. ou*  
*Puissions la grandeur.*

Quel prodige nouveau !  
Je vois sur un Vaïseau  
Paule qui fuit  
Où le Ciel la conduit :  
Cette Amazone  
Passe les Mers :  
Rien ne l'étonne ;  
Elle abandonne  
Son corps aux dangers.

Paule ayant tout quitté

Patrie & Parenté,  
 Pauvre d'esprit,  
 S'attache à Jésus-Christ :

Elle ne pense  
 Qu'à conquérir  
 La récompense  
 Que la souffrance  
 Lui doit acquérir.

Ses plus ardents desirs,  
 Ses vœux et les soupirs  
 Ne vivent plus  
 Qu'au berceau de Jésus :  
 La sainte Crèche  
 Est le séjour,  
 Où Paule prêche :  
 Vive la flèche  
 Du divin amour.

Elle ne veut plus rien,  
 Que son souverain bien,  
 Son doux Sauveur,  
 Vrai trefor de son cœur :  
 Sa nourriture  
 Et la boisson,

Sont la lecture  
De l'Écriture,  
Jointe à l'Oraison:

---

Il n'est point de honteux,  
Point de nécessaireux,  
Qui n'ait toujours  
Paule pour son recours;

Elle est affable,  
Et son air doux  
La rend amable  
Et vénérable,  
A l'endroit de tous.

---

Son cœur est si touché  
Pour le moindre péché,  
Qu'elle voudroit  
En mourir de regret:

Elle aime à plaire  
Au Roi des Rois,  
Sans plus rien faire  
Qui soit contraire  
A ses saintes Loix.

---

En tout tems, en tout lieu,

Paule regarde Dieu,  
 Ce Dieu de paix,  
 Remplit tous les souhaits;  
 Elle l'adore  
 Profondément;  
 Elle l'implore,  
 L'aime & l'honore  
 Sans relâchement.

Ses jeûnes rigoureux  
 Et les maux douloureux  
 Mattent sa chair,  
 Jusqu'à la dessécher;  
 Elle repose  
 Fort peu de tems;  
 Son cœur s'oppose,  
 En toute chose,  
 Aux plaisirs des sens.

Sa rare charité,  
 Et son humilité,  
 Sont un miroir,  
 Qu'on ne peut assez voir;  
 Sa modestie  
 Ravit chacun;  
 Enfin sa vie

Très accomplie  
N'a rien de commun.

---

Les esprits envieux,  
Les plus malicieux,  
Loin de l'aimer,  
Cherchent à la blâmer ;  
Mais sa constance  
Surmontant tout,  
Sa patience,  
Dans la souffrance,  
Brille jusqu'au bout.

---

Après mille travaux,  
Et mille divers maux,  
Son divin Roi  
Vient l'appeller à soi :  
Son ame sainte,  
Riche en vertus,  
Vole sans crainte  
Et sans contrainte  
Vers son doux Jesus.

---

Les pauvres demi morts  
Qui pleurent sur ton corps,

Lui crient tous :  
 Hélas ! que ferons-nous ?  
 Notre misère  
 Est sans loüen ;  
 Ah ! chere mère  
 Très debonnaire,  
 Nous n'avons plus rien.

O Paule qui regnez,  
 Dans le Ciel pour jamais,  
 Protégez-nous  
 Auprès de votre Epoux :  
 Faites de grace  
 Qu'après la mort  
 Notre ame passe  
 Sur votre trace,  
 De l'orage au Port.

---

En l'honneur de Saint François Xavier.

Sur l'air, *B. n, bon, que le vin est bon.*

**C**Hantons la victoire d'amour  
 Que l'on voit brûler nuit et jour  
 Sur la terre et sur l'onde ;  
 C'est l'incomparable Xavier,

Nom, si connu, si familier,  
 Dans tous les coins du monde,  
 C'est lui qu'on entendit jadis,  
 Dire, cent fois d'amour épuisé,  
 Dieu ! Dieu ! Dieu ! je ne veux que  
 Dieu,  
 En lui tout bien abondé.

Les plus effroyables dangers,  
 Les pays les plus étrangers,  
 La mort ou l'esclavage,  
 La faim, la soif, la nudité,  
 De son cœur plein de charité  
 Faisoient le doux partage ;  
 Environné de mille Croix,  
 Il s'écrioit à pleine voix,  
 Dieu ! Dieu ! Dieu ! donnez-m'en, mon  
 Dieu,  
 Encor d'avantage.

Xavier.

est bon.

ur  
 et jour

Un jour enivré de ce vin,  
 Que fait goûter l'époux Divin,  
 Quand il fait ses largesses,  
 Son ame, son esprit, son cœur,  
 Succomberent sous la douceur

Des Divins tendresses ;  
 Plein de ce jus jusqu'à l'excès,  
 Il s'écrioit ; Ah! c'est assez,  
 Dieu! Dieu! Dieu! c'est assez mon Dieu,  
 C'est assez de carisses.

---

Pour vaincre par le même amour,  
 L'horreur, que lui faisoit un jour  
 Le corps d'un misérable,  
 S'encourageant de plus en plus,  
 Il suce avidement le pus  
 D'un Ulcère effroyable ;  
 Plein de la céleste liqueur,  
 Rien ne peut rebuter son cœur :  
 Dieu ! Dieu ! Dieu ! tout pour vous,  
 mon Dieu,  
 Ne paroît agréable.

---

Le Ciel témoin de ses transports,  
 Du sang, qui sortit de son corps,  
 Vit la terre se teindre.  
 Dans toutes les eaux de la Mer  
 De ce cœur tout fait pour aimer  
 L'ardeur n'a pû s'éteindre ;  
 Heureux aux travers de ses flots  
 S'écrioit-il, ce Saint Héros,

Dieu ! Dieu ! Dieu ! trop heureux,  
mon Dieu,  
De pouvoir vous atteindre,

---

Il est allé toujours prêchant,  
Depuis les rives du Couchant  
Jusqu'au sein de l'Aurore,  
Le peuple le plus reculé  
Le plus cruel, le plus brûlé  
De l'astre, qu'il adore ;  
Rien ne peut de ce conquérant  
Contenter le feu dévorant.  
Dieu ! Dieu ! Dieu ! pour ce cœur, mon  
Dieu,  
Un autre monde encore.

---

Les aîles de la charité  
Dix fois en dix ans l'ont porté  
D'un bout du monde à l'autre.  
Il est de l'Inde et du Japon  
Le protecteur et le patron.  
Le merveilleux Apôtre !  
Dans les mêmes endroits que lui,  
Faisons retentir aujourd'hui  
Dieu ! Dieu ! Dieu ! votre amour, mon

Dieu,  
Est bien digne du nôtre.

---

Le feu qui le brûle au dedans  
Est semblable à ces feux ardents  
Qui mettent tout en poudres  
Il attaque grands et petits,  
Les démons même et les Gentils,  
Rien n'échappe à sa foudre ;  
Et portant jusqu'au Ciel son vol  
Il dit, à l'exemple de Paul,  
Dieu ! Dieu ! Dieu ! c'est en vous, mon  
Dieu,  
Que tous doit se diffondre.

---

Son front, ses yeux, son air, ses traits,  
Font céder à ses doux attraits  
Le cœur le plus farouche.  
Point d'idolâtre ou de pécheur  
Que son admirable douceur  
Ne pénètre et ne touche  
Sur le Ciel et sur les Enfers :  
Et sur la terre et sur la Mer  
Dieu ! Dieu ! Dieu ! le seul nom de  
Dieu  
Pouvoit tout en sa bouche.

On l'a vû, mille fois guérir  
Des malades prêts à mourir,  
Dépouiller la mort même.  
Par un seul miracle obliger  
Toute une ville à se plonger  
Dans les eaux du baptême,  
Un geste, un accent de sa voix,  
Une image, un signe de Croix,  
Dieu ! Dieu ! Dieu ! tout en lui, mon  
Dieu,  
Fût un prodige extrême.

---

Cent Peuples et plus de vingt Rois,  
Soumis à de nouvelles Loix,  
Nous montrent ses conquêtes.  
Dans les plus salutaires bains  
Il plongeait de ses propres mains  
Dix fois cent mille têtes.  
Sur tous les cœurs, ce cœur prétends  
Mon cœur ne sera point content,  
Dieu ! Dieu ! Dieu ! dit-il, mon  
Dieu,  
Si vous même ne l'êtes.

---

Etendu seul sur un Rocher,

Tel qu'un phœnix sur son Bucher,  
 Plein d'une ardeur extrême,  
 Imitant un feu consumant,  
 Qui faite d'un autre aliment  
 Se consume lui-même;  
 On l'entendoit, quoique aux abois,  
 Don d'une mourante voix,  
 Dieu ! Dieu ! Dieu ! vous sçavez, mon  
 Dieu,  
 Combien mon cœur vous aime.

---

Ah ! qu'il me seroit pourtant doux,  
 En repandant mon sang pour vous  
 De signaler mon zèle !  
 Ah ! que cette trop douce mort,  
 Qui va bientôt nous mettre au port,  
 A mon cœur est crueile !  
 Ai-je donc mérité si peu  
 De sentir le fer et le feu,  
 Dieu ! Dieu ! Dieu ! j'adore, mon Dieu,  
 Cette voix qui m'appelle.

---

Recevez mes derniers soupirs,  
 Sondez mes justes délirs,  
 Eteidez votre église.  
 Ah ! s'il me faut mourir, mon Dieu,

Prêt d'entrer en un si cher lieu,  
Comme un autre Moïse,  
Accordez au zèle, à la Foi  
De ceux qui viendront après moi,  
Dieu ! Dieu ! Dieu ! donnez leur mon  
Dieu  
Cette terre promise.

---

L'amour, qui par ses doux efforts  
Dégagea l'ame de son corps,  
Par une autre merveille,  
Conserva toujours la splendeur  
De son visage, la douceur  
De sa bouche vermeille;  
Toujours entier, toujours très beau,  
Il semble dire en son tombeau,  
Dieu ! Dieu ! Dieu ! je repose en Dieu  
Je dors, et mon cœur veille.

---

A ce tombeau de tous côté,  
Mille présens lui sont portés ;  
D'amour ces riches gages  
Mille vœux offerts y font voir  
De son admirable p uvoir  
Les nobles témoignages.  
Frappés d'un si louable objet

Ah ! qu'on s'écrie avec fujet,  
 Dieu ! Dieu ! Dieu ! c'est ici, mon Dieu,  
 Un de vos grands ouvrages.

---

Mes yeux, vous eûtes le plaisir  
 De contempler tout à loisir  
 D'amour ce grand miracle:  
 Après un si rare bonheur  
 Fermez-vous, mes yeux, et mon cœur;  
 A tout autre spectacle.  
 Adressons-y toujours nos vœux,  
 Car de cœur désormais je veux,  
 Dieu ! Dieu ! Dieu ! demeurer, mon Dieu  
 Dans ce saint tabernacle.

---

Il est pour moi, ce Saint amant,  
 Un plus durable monument  
 Que le marbre et le cuivre;  
 Mais il me présente encore plus  
 Son zèle et ses autres vertus;  
 Et son exemple à suivre  
 Tandis que son noble héritier  
 Possédera son corps entier,  
 Dieu ! Dieu ! Dieu ! son esprit, mon Dieu,  
 Doit en moi toujours vivre.

# TABLE DES CANTIQUES

Contenus dans ce Livre.

DES attributs Divins,	page	3
Du Mystère de la très sainte Trinité,		9
Du Mystère ineffable de l'Incarnation,		16
La naissance de N. S. J. C.		21
L'adoration des trois Rois,		28
A l'honneur de la très digne Mère de Dieu,		36
Sur l'Hymne, <i>Ave maris stella</i> ,		41
Complainte à la très sainte Vierge au pied de la Croix,		
A l'honneur de notre Dame de la Garde pour les Mariniers.		
A l'honneur du Saint Ange Gardien,		
Les grandeurs, la pénitence et le martyre de St. Jean,		
St. Pierre pleurant,		
St. Paul converti,		
St. Eustache martyr,		
A l'honneur de St. Joseph Epoux de Ste. Vierge,		
sur la conversion de St. Augustin,		
A l'honneur de St. Alexis.		
Le Sacrifice d'Abraham.		
Du Patriarche Joseph,		
La chasteté de Joseph,		
Joseph élevé aux honneurs de l'Egypte,		
Joseph reconnu de ses frères,		155
A l'honneur de Ste. Marguerite Vierge et martyr,		162
La conversion de Ste. Marie Magdelaine,		168

## T A B L E.

Les larmes de Ste. Marie Magdelaine au Defect de la sainte Barne,	178
A l'honneur de sainte Magdelaine de Pazi,	184
A l'honneur de sainte E. phrosine,	191
Ste. Paologie penitente,	204
En l'honneur de sainte Théotiste Vierge solitaire,	216
En l'honneur de sainte Françoise, veuve De Beth,	225
	232
	248
re admirable de sainte Genevieve habant,	256
ritaine,	295
inée,	302
re terrible de la mort,	311
oyé du démon contre le Pécheur nitent,	317
vais Riche,	324
ant Prodigie	335
tedeur Spirituelle	343
ie Vénuel,	348
ase du Simbole des apôtres,	352
t de la Foi,	360
Emploi du Tems,	367
Saint Tems du Carême,	372
Le pecheur pénitent	377
De la Dilection des Ennemis	382
Sentimens Chrétiens à l'aspect des Créa- tures,	392
A l'honneur de St. François d'Assise,	399
En l'honneur de Ste. Paule veuve Romaine,	409
En l'honneur de St. François Xavier,	414

e au

178

Pazi, 184

191

204

erge

216

uve

225

232

248

ieve

256

295

302

311

neur

317

324

335

343

348

352

360

367

372

377

382

réa-

392

399

aine, 409

, 414

